This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

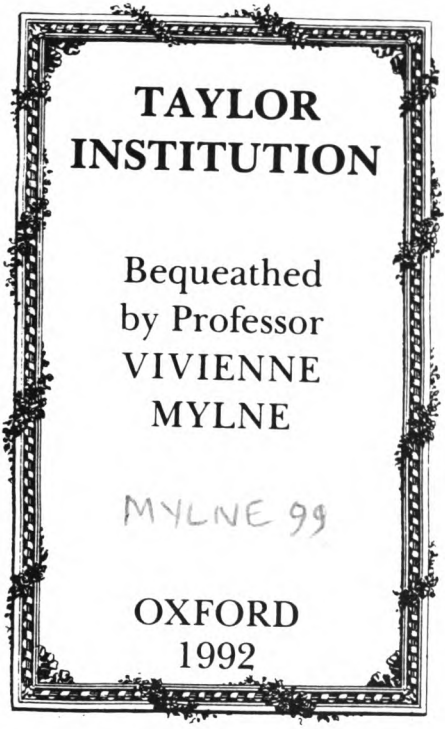
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE
M. D'ARNAUD.

DÉLASSEMENTS
DE L'HOMME SENSIBLE.

SECONDE ANNÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉLASSEMENTS
DE
L'HOMME SENSIBLE,
OU
ANECDOTES DIVERSES,

Par M. D'ARNAUD.

SECONDE ANNÉE.

TOME TROISIEME.

CINQUIEME PARTIE.

XXIV
3

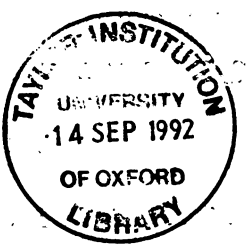
A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue des Fossés, près l'Estrapade, maison de M. Roussel,
Et la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & privilege du Roi.

Digitized by Google



Digitized by Google

ANECDOTES
DIVERSES.

CINQUIEME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANECDOTES
DIVERSES.

L'HÉROINE
DU JOUR.

Tous les papiers publics retentissent d'un acte de valeur qui prouve qu'on peut croire à l'existence des Amazones, quelque fabuleuse que nous paroisse cette histoire. Les Dames sont devenues nos rivales en bien des genres; elles ne se contentent point de leurs avantages: elles nous enlevent les nôtres: nous avons aujourd'hui nos savantes, nos femmes beaux-esprits, nos femmes philosophes: il nous manquoit une héroïne guerriere, & voici que nous avons à l'applaudir & l'admirer dans Madame Dufrénoi.

Digitized by Google

Cette Dame ſe trouvoit ſur un navire qui faiſoit voile pour Genes; on ſait que ces mers ſont infeſtées de pirates : un bâtiment Algérien eſt apperçu dans l'éloignement : auſſi-tôt s'éleve une allarme univerſelle ; chacun enviſage un péril certain, ſe voit déja dans les fers, expirant ſous le joug affreux de la ſervitude; des cris mêmes ſe font entendre; Madame Dufrénoi ſeule conſervoit ſa tranquillité d'ame; elle s'étoit emparée d'une lunette, & s'attachoit à obſerver le corſaire : aucun de ſes mouvements ne lui échappoit : à quels excès de déſeſpoir on ſe livre, quand Madame Dufrénoi dit, ſans changer de viſage : » Je crois qu'il vient ſur nous ". Le déſordre, à l'inſtant, eſt à ſon comble. Cette Dame veut raſſurer les eſprits : on ne l'écoute point. L'Algérien approche, lâche ſa bordée, & a tant de ſuccès dans ſon attaque, qu'il arrive à l'abordage, fond le ſabre à la main, & ne préſente plus que l'effrayant ſpectacle de la mort; on va tomber, proſterné devant ces barbares, leur demander la vie : enfin on parle de ſe rendre : » Se rendre? (s'écrie Madame Du-

Digitized by Google

» frénoi) il faut combattre : du moins » nous ne mourrons pas eſclaves », & elle appuye ce peu de mots de l'exemple : elle ſaiſit le ſabre d'un matelot bleſſé, s'en ſert avec une ardeur inconcevable, eſpadonne d'eſtoc & de taille : on croyoit voir une de ces Déeſſes des combats, telles que nos Poëtes anciens nous les repréſentent. Ce que peut l'image ſublime de l'héroïſme ! tout l'équipage a repris vigueur ; ce ſont de nouvelles ames qu'a créées Madame Dufrénoi : une femme, une ſeule femme a, dans ce moment, changé cette troupe timide & avilie en un nombre d'hommes les plus courageux & prêts à produire des miracles de valeur. Le prodige ſe ſoutient, on eſt toujours enflammé par la moderne Pallas qui préſidoit à tout, qui obſervoit tout : elle ne laiſſe tomber ſon bras qu'après avoir repouſſé les Algériens qui ont ſcellé de leur ſang une victoire ſi éclatante. Ceux qui ont échappé aux coups de Madame Dufrénoi, ſe croyant pourſuivis par une divinité ennemie, s'empreſſent de regagner leur vaiſſeau, & fuyent à toutes voiles.

Madame Dufrénoi eſt entourée par

Digitized by Google

l'équipage comme une protectrice céleſte ; à peine eſt-elle débarquée, un Seigneur des plus notables la complimente au nom de ſa Cour ; il la couronne de lauriers, de ſa propre main, envoye à notre auguſte Reine, le portrait de l'Héroïne qui vient de recevoir un nouveau prix de ſon action *vraiment extraordinaire.* (C'eſt ainſi que cette action eſt déſignée dans la lettre écrite par le Grand-Maître de Malthe à Madame Dufrénoi.) Ce Souverain a accompagné une lettre ſi flatteuſe, d'une paire de ſuperbes bracelets de rubis ; & ce qui eſt au-deſſus de tous les préſents & de toutes les marques d'honneur, Madame Dufrénoi s'eſt acquis une réputation immortelle.

Digitized by Google

BONNESERRE.

ON ne ſauroit trop répandre le nom d'un homme, qui, en quelque ſorte, s'eſt créé lui-même, qui, par une action auſſi touchante que ſublime, a jetté ſur ſon exiſtence un éclat qu'aſſurément le temps ne détruira point : voilà peut-être les vrais titres de nobleſſe, ceux qui ſont avoués de la nature. Ce ne ſont point les conventions, les uſages; c'eſt la vérité même, cette vérité éternelle, immuable, au-deſſus de tout, qui diſtingue *Bonneſerre* du reſte des humains, & le dédommagera des caprices du ſort injuſte qui ſembloit l'avoir oublié dans la diſtribution bizarre de ſes faveurs.

Bonneſerre ſervoit en qualité de dragon. Depuis quelque temps, il s'étoit attaché à un Chevalier de Saint-Louis que l'âge, les infirmités, la privation de la vue, & ſur-tout ſes chagrins avoient forcé de ſe retirer à Thionville, où étoit le régiment de Bonneſerre. Ce digne Officier étoit encore

Digitized by Google

moins sensible à ses maux qu'à la persécution sans relâche qu'il essuyoit de la part d'une épouse barbare : elle vivoit séparée de son mari, qui s'étoit engagé à lui payer une pension. L'époque du payement est arrivée, & le Chevalier hors d'état d'y satisfaire, sa situation approchoit de l'indigence. Mon ami, mon ami, (disoit-il à Bonneserre) tu vois l'extrémité où je suis réduit ! ne vaudroit-il pas mieux que je fusse mort, les armes à la main, pour le service du Roi ! Etre exposé à des humiliations, des duretés ! & qui me porte ces coups ? ma femme, une femme que j'aimois.... elle ne sauroit m'accorder le moindre délai ; elle abuse de toutes les rigueurs de la justice ; quel sera mon sort ! & le malheureux Chevalier gémissoit. L'honnête Bonneserre avoit l'ame déchirée. — Pardon, mon Capitaine ! mais vous avez là une bien vilaine femme ! vous causer à ce point de la peine ! elle n'a donc pas un cœur !.... ne pas seulement attendre ! vous me devriez l'impossible : j'aimerois cent fois mieux mourir de faim, oui, mourir de faim, que d'avoir cette barbarie ! Oh ! ce

Digitized by Google

n'eſt pas là, je vous l'aſſure, un bon procédé.

Le ſenſible Dragon a l'ame bien plus bouleverſée, quand il voit des huiſſiers, avec leurs ſatellites, fondre dans la chambre de l'infortuné militaire. — A qui en voulez-vous, morbleu? (en mettant la main ſur le ſabre). — Bonneſerre, mon ami, point de violence! ſachons un peu ce que demandent ces Meſſieurs? — De l'argent pour Madame ***, & tout-à-l'heure, ou.... — Eh! nous n'avons pas le ſol, (interrompt le Dragon); mais nous payerons, ſoyez-en certains: je vous en donne ma parole d'honneur... — Ta parole d'honneur?... allons, allons, Meſſieurs, (pourſuit le Maître huiſſier, en élevant la voix, & s'adreſſant à ſes ſbires) faites votre devoir.

Auſſi-tôt on ſe précipite ſur le vieillard; on l'enleve de deſſus ſa chaiſe. — Et où prétendez-vous le conduire? — En priſon. — En priſon! un brave Officier accablé de vieilleſſe, de maux!... Non, morbleu! je ne le ſouffrirai point; je ne le ſouffrirai point... — Bonneſerre, mon enfant, il eſt inutile de faire réſiſtance: la

Digitized by Google

juſtice repréſente le Roi : ce ſont ſes ordres qu'elle exécute. — Les ordres du Roi, mon Capitaine ! oh ! le Roi eſt un trop bon maître : il ne commande point de pareilles atrocités.

Le Chevalier perſiſte à interdire abſolument au Dragon, toute voie de fait : alors Bonneſerre obéit comme malgré lui ; puis, tout-à-coup, prenant un langage bien différent de celui qu'il avoit tenu : Je vous demande, Monſieur... (s'adreſſant au principal huiſſier) une grace : je vous en conjure : un moment, un ſeul moment de délai ! & je reviens ſur le champ.

Bonneſerre, ſans attendre ſeulement la réponſe, vole chez ſon Capitaine. — Vîte, vîte, Monſieur, je vous prie, de l'argent. Je me rengage pour huit années encore. L'officier ſurpris de la demande & de la précipitation du ſoldat, l'interroge, & ne peut rien pénétrer. Il donne le prix de ſon nouvel engagement à Bonneſerre, qui, en quelque ſorte, a des aîles, & brûle de ſe rendre chez le vieillard. — Tenez, (aux huiſſiers) voilà votre ſomme, &.... ſortez vîte.

Il eſt ſeul avec le Chevalier. — Eh !

Digitized by Google

mon ami ! comment te marquer ma reconnoissance ? laisse-moi t'embrasser, viens... — Vous ne me devez rien. Est-ce que je ne suis pas un homme ? à votre place, n'aurois-je pas desiré qu'on m'obligeât de même ? j'aurois tout fait pour vous sauver ce malheur. Encore une fois, je ne conçois pas votre femme : il y a donc des gens qui n'ont pas une étincelle d'ame ? Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! qu'est-ce que le monde ! — Mais par quel moyen as-tu pu avoir cet argent ? — Et que vous fait le moyen ? Je ne crois pas, Monsieur, que vous me soupçonniez d'une bassesse.... Vous n'avez rien à craindre pour votre liberté... Sarpejeu ! que je suis content ! quels coquins que ces huissiers ! — Eh ! ma femme, mon ami, n'est-elle pas vingt fois plus dénaturée ?... — Monsieur... sauf votre respect, je ne crois pas, depuis que le monde est monde, qu'il ait existé une plus méchante carogne... Pardon, Monsieur !... Si je la voyois là..., en vérité, je vous le dis, j'aurois de la peine à me contenir.

A l'instant, entre un camarade de Bonneserre, qui, émerveillé, avec rai-

Digitized by Google

son, de sa belle action, s'empresse de la raconter au vieillard. — O Ciel! (en laissant couler des larmes) c'est à ce prix, mon enfant, que je jouis de ma liberté! tu me sacrifies la tienne! — Tu avois bien à faire (à son compagnon) d'instruire Monsieur de tout cela; je n'ai fait que mon devoir... Moi, j'aurois souffert qu'on vous entraînât dans une prison! j'aurois mieux aimé y pourrir le reste de mes jours; & puis, qu'est-ce donc qui m'a tant coûté? je servirai le Roi encore huit ans: ma foi on ne sauroit servir un meilleur maître. Il n'y a pas un de mes camarades qui n'eût fait la même chose; on a un cœur, &... l'on fait bien de lui céder. Allons, ne pensons plus qu'à nous réjouir. La maudite diablesse! elle n'aura pas eu le plaisir de vous emprisonner.

Le Colonel du régiment où servoit Bonneserre, est instruit de ce trait si généreux: & qui lui a fait cette confidence? le Chevalier lui-même. Il s'est traîné chez le Colonel, & lui a raconté en pleurant, la belle action de Bonneserre. — Le moyen, Monsieur, de m'acquitter! Le Colonel, touché

Digitized by Google

de la nobleſſe d'ame du ſoldat, & de la ſenſibilité du bon Chevalier, envoye ſur le champ chercher Bonneſerre; à peine l'a-t-il apperçu : — Vous êtes un brave homme; vous avez fait une action qui mérite d'être récompenſée. — Que parlez-vous de récompenſe, mon Colonel? — Monſieur (montrant le Chevalier) m'a tout appris. — Comment, Monſieur le Chevalier? vous me gâtez mon plaiſir! Eſt-ce que ces choſes-là ſe diſent? J'ai ordonné (reprend le Colonel) qu'on vous élevât à l'inſtant, au grade de bas-officier, & ſi, dans le cours des huit années de votre nouvel engagement, vous deſirez votre congé, il vous ſera accordé, ſans payer même le prix de l'ordonnance. S'attendroit-on à la réponſe du digne ſoldat? — Mon Colonel, permettez-moi de refuſer cette diſtinction honorable : ma récompenſe a été dans mon cœur; j'ai goûté tant de ſatisfaction a empêcher qu'on ne privât de la liberté, un brave militaire!... Eh!... qu'eſt-ce qu'on diroit, mon Colonel, ſi j'acceptois vos bienfaits? on connoîtroit le motif qui m'auroit attiré de votre part ces marques de bonté; & ſi j'ai eu le bon-

Digitized by Google

heur de rendre service à un digne Officier, personne ne doit le savoir, il n'y a que mon cœur... qui s'est contenté ; cela doit rester entre Monsieur & moi.

Le Colonel, enchanté de trouver une ame si sublime, si délicate, fut bien éloigné de céder à la modestie & au désintéressement du Dragon : il se crut obligé de lui commander expressément de recevoir les témoignages distingués de sa sensibilité, & Bonneserre eut bien de la peine à les accepter.

Qu'il est doux pour les ames sensibles d'avoir de temps-en-temps, de semblables spectacles sous les yeux ! ils nous consolent, nous réconcilient avec notre espece : faut-il seulement qu'ils soyent si rares ?

Digitized by Google

LETTRE

A L'AUTEUR

DES DÉLASSEMENTS,

DE

L'HOMME SENSIBLE,

OU

RÉCLAMATION CONTRE UN DES ACTES D'ÉGOISME, LE PLUS ORDINAIRE ET LE PLUS RÉVOLTANT.

LES Délaſſements de l'Homme ſenſible, étant, Monſieur, une eſpece de dépôt conſacré en effet à recueillir ce qui concerne la ſenſibilité, j'ai cru devoir vous déférer un des procédés le plus impoli, le plus groſſier, & peut-être le plus nuiſible à l'intérêt public. Il eſt inconcevable que l'éducation ſoit encore auſſi peu avancée, que les ci-

Digitized by Google

toyens ne ſoyent pas plus inſtruits de leurs véritables devoirs, de ces obligations impoſées par l'humanité même. Je ne parle point de cette politeſſe meſquine qu'on peut mettre au nombre de ces grimaces qui ne ſignifient rien, & qui changent avec nos modes. Celle dont il s'agit ici, tient à la bienfaiſance; & qui ne l'obſerve pas, differe peu de la créature malfaiſante.

Je ſuis pere de famille, Monſieur; j'occupe un emploi dont les fonctions ne me laiſſent que très-peu d'inſtants; des affaires inutiles à vous détailler, me preſſent d'importuner les Miniſtres de mes viſites & de mes ſollicitations. Je ne murmure point contre la néceſſité d'attendre dans les anti-chambres, que mon tour ſoit venu pour me préſenter à leurs regards : je ſais que toute perſonne chargée des ſoins de l'adminiſtration, ne peut ſe rendre viſible auſſi-tôt qu'on le deſireroit, que, quelquefois, elle eſt en droit de ſe plaindre du fardeau pénible dont elle eſt accablée, qu'elle immole à l'Etat, ſes veilles, juſqu'à ſon repos & ſa ſanté : auſſi devons-nous lui payer notre tribut de reconnoiſſance; mais, je vous l'avoue-

Digitized by Google

tai, avec la même portion de ſenſibilité que je me pénetre de ce qui eſt dû, je ſuis indigné, révolté contre ces ſolliciteurs, qui volent, ſi l'on peut le dire, le temps de l'homme en place, le retiennent malgré lui, l'enchaînent, en quelque ſorte, pour lui faire ſupporter l'effuſion d'un bavardage ſouvent étranger à l'objet qui les amene: ils ne voient point qu'ils fatiguent de leur vain babil, qu'ils ſont à charge, qu'ils enlevent, je le redis, des inſtants précieux; ils ont le front d'oublier, que, dans la piece voiſine, il y a une foule de prétendants à la même faveur, ou, s'ils s'en reſſouviennent, c'eſt pour faire un ſacrifice ſecret à leur égoïſme, & jetter un coup-d'œil d'indifférence, pour ne pas dire de mépris & d'inhumanité, ſur cette troupe d'aſpirants, dévorés de l'ardeur d'approcher le repréſentant du Monarque. Les Dames ſur-tout, ſemblent s'applaudir de l'audience qui leur eſt accordée: elles l'éterniſeroient, s'il leur étoit poſſible; duſſent-elles faire ſécher d'impatience cette aſſemblée malheureuſe qu'anime un ſemblable deſir; on diroit qu'elles ſont des tyrans jaloux d'écraſer les victimes de leur deſpotiſ-

Digitized by Google

me, & d'établir tout le faſte, toute la morgue de leur empire; que ce ſexe aimable ſe contente de régner ſur le cœur de ſes maris, de ſes amants, de leur faire eſſuyer quelquefois la bizarrerie & la dureté de ſes caprices: mais du moins qu'il ſe relâche un peu de ſes prétentions, quand il paroît chez les dépoſitaires de l'adminiſtration publique; qu'il daigne ſe rappeller que d'autres attendent la même faveur dont il jouit; qu'il ait toujours devant les yeux, que les moments de l'organe du Souverain, ſont comptés; on vante la ſenſibilité exquiſe des Dames: c'eſt à ces preuves qu'elles la feront éclater. Mais, Monſieur, je reviens aux hommes: combien, qu'on peut nommer des *hommes-femmes*, abuſent également de l'avantage d'avoir les portes ouvertes chez le Miniſtre, & l'entretiennent, encore une fois, de choſes totalement *hors de propos*, & qui ne ſont nullement relatives à l'affaire pour laquelle ils ont été introduits dans le cabinet! Puiſſent ces froids égoïſtes lire la *déclamation* que je vous adreſſe, car c'eſt ainſi qu'ils appelleront une réclamation de l'humanité même! c'eſt dans ces occaſions

Digitized by Google

qu'il faudroit uſer de la préciſion du laconiſme ; il devroit y avoir une langue particuliere pour exprimer ce qui nous conduit chez les perſonnes chargées des diverſes fonctions du gouvernement : ce ſeroit là que l'emploi des hyérogliphes me paroîtroit d'une très-grande utilité.

Je ne ceſſerai de me plaindre, Monſieur, que l'éducation, ſur-tout l'éducation morale, ne ſoit pas mieux cultivée ; ſi un enfant étoit bien imbu des préceptes, s'il étoit nourri de l'*eſprit de l'humanité*, on ne ſeroit pas expoſé à de ſemblables inconvénients, plus ou moins faciles à ſupporter, ſelon la circonſtance ; & ſi je ne craignois de m'abandonner à une bouffée de mauvaiſe humeur, que j'aurois encore de choſes à vous dire, qui toutes intéreſſent le bien public ! Comme j'aurois à m'élever contre ces *impudens* qui vont, dans Paris, à bride abattue, ſans s'embarraſſer d'écraſer tout ce qui ſe rencontre ſur leur paſſage ! Que de *droits des gens*, (ſi l'on peut s'exprimer ainſi), je vous montrerois, qui, tous les jours, ſont violés ſans aucune pudeur ! & d'où viennent ces actes de férocité, de bru-

Digitized by Google

talité, de barbarie ? Je le répete ; du peu de soin que l'on prend d'exposer aux regards de l'enfance, tout ce qui a rapport à cette humanité, presque toujours oubliée, ou, si l'on a l'effronterie de ne la point méconnoître, elle est insultée, foulée aux pieds. Malheureux égoïsme ! voilà ton ouvrage ! & cette plaie qui attaque presque toute la nation, ne fait que s'étendre & s'envenimer.

Ce sujet assurément m'emporteroit jusqu'à vous envoyer un livre que beaucoup de personnes ne liroient point, parce qu'il seroit leur satyre : cela demanderoit sans doute des détails qu'à cette heure, il m'est impossible d'offrir dans toute la force de vérité, nécessaire à ces sortes de discussions. Je me réduis donc, Monsieur, à vous prier, quand l'occasion se présentera, de ne pas négliger une cause qui est celle de tous les honnêtes gens.

Je suis, &c.

Digitized by Google

BELFORT,

OU

L'AVEUGLE

QUI RECOUVRE LA VUE.

BELFORT avoit eu le malheur de naître privé d'un des premiers ſens : ſa cécité ne s'étoit point, à la vérité, étendue juſqu'à ſon cœur : il voyoit, pour ainſi dire, des yeux de l'ame, une jeune beauté qui l'aimoit, quoiqu'il manquât à ſon amant la faculté de pouvoir admirer ſes charmes, & l'amour chez les femmes n'eſt guere ſéparé de l'amour-propre; il paroît que Miſs *Lucy* n'étoit point du nombre de celles qu'on eſt tenté d'accuſer de coquetterie : d'ailleurs, elle ſavoit, ſans le ſecours de ſes agréments extérieurs, plaire à l'aveugle Belfort. Sa voix enchantereſſe lui avoit ſuffi pour inſpirer une paſſion décidée au jeune homme, pénétré, au reſte, de la vivacité & de la délicateſſe des

Digitized by Google

attentions, des ſoins que ſa maîtreſſe lui prodiguoit.

Un célebre Oculiſte (1) de Londres conçoit le projet de rendre la vue à Belfort, en un mot, de lui faire l'opération de la cataracte; le jour eſt pris pour cette cure ſi importante; le jeune homme n'avoit point été prévenu; ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs l'environnoient; la ſeule Lucy ne ſe trouvoit point dans ce cercle intéreſſant.

L'habile Chirurgien a fait tomber la taye fatale. La lumiere n'a pas plutôt frappé les yeux de Belfort, que, tranſporté de ſurpriſe, de joie, en étendant les mains comme pour toucher, il

---

(1) *Un célebre Oculiſte.* M. *Grand*, ayant obſervé les yeux d'un jeune homme de vingt ans, né aveugle, reconnut qu'il étoit poſſible de lui en rendre l'uſage; & conjointement avec M. *Carwell*, Miniſtre, il détermina les parents à permettre qu'on lui fît l'opération de la cataracte : voilà ce qu'on lit dans les papiers Anglois, ce qu'en ont emprunté nos journaux, & ce qu'à mon tour, j'ai tiré d'une de ces feuilles : j'ai même conſervé beaucoup de choſes du texte François, & j'en fais ici l'hommage à qui je dois le plus de cette anecdote.

Digitized by Google

s'écrie : Eh ! où eſt Miſs Lucy ? Ce ſont les premieres paroles qu'il profere. L'Opérateur, placé devant lui, tenant ſes inſtruments, jouiſſoit de ce ſpectacle également curieux pour l'un & pour l'autre. Le jeune homme, après le peu de mots qui lui étoient échappés, retombé dans une ſorte d'extaſe, regarde attentivement l'Oculiſte de la tête aux pieds, puis s'examine enſuite lui-même avec cet eſprit d'obſervation continue, ſemble ſe trouver tout-à-fait tel que le Chirurgien, à l'exception des mains, dont il imagine que les inſtruments faiſoient partie ; il apperçoit une femme : — Ce n'eſt pas elle. (Cette femme parle :) c'eſt ma mere ! (Il la reconnut à la voix), & auſſi-tôt il ouvre ſes bras, il ſe jette à ſon col, & ne peut s'en ſéparer ; la pauvre femme étoit ſuffoquée par les larmes ; toute la famille exprimoit, par divers ſignes, l'excès de ſa ſatisfaction. Belfort reprend : — Où ſuis-je ? que m'a-t-on fait ? où m'a-t-on conduit ? tous ces objets qui ſont autour de moi, ſont-ils ces choſes dont j'ai entendu parler ſi ſouvent ? eſt-ce la lumiere ? eſt-ce la vue ? jouiſſiez-vous toujours de ce plaiſir dont je jouis pour

Digitized by Google

la premiere fois ? & vous voyez-vous toujours ainſi les uns les autres? Quelles délices j'éprouve!... Cependant je ne vois point Miſs Lucy!... Où eſt *Tom* qui m'aide à me conduire ? je penſe n'en avoir plus beſoin : j'irai ſeul ſans lui.

Il ſe leve, fait quelques pas, s'arrête comme effrayé de tout ce qui l'entouroit : il craignoit que les objets ne l'approchaſſent ; ſon guide vient : on lui dit que ſa ſituation exigeoit qu'il s'en ſervît encore quelque temps. Il regarde Tom avec une nouvelle ſurpriſe, & convient que, dans ſon aveuglement, il l'avoit jugé au tact, ſemblable à lui. Beaucoup de monde du voiſinage étoit accouru ; l'appartement étoit rempli ; l'étonnement du jeune homme ne fit qu'augmenter ; il demande » ſi c'étoit » en effet un grand nombre de per» ſonnes, & s'il étoit obligé de les » voir toutes " ? Cette queſtion fit ſourire le Chirurgien, qui bientôt appréhendant que la fatigue que commençoit à eſſuyer Belfort, ne nuiſît à l'opération, lui propoſe de ſouffrir qu'on lui bande les yeux. — Eh! je n'ai point encore vu Miſs Lucy! — Si vous ne vous

Digitized by Google

vous ſoumettez à cette eſpece de ſacrifice, vous êtes menacé du malheur de ne plus jouir de la lumiere... — Quoi! je ſerois privé de la faculté de voir celle qui m'eſt ſi chere, qui me le ſera toujours!... Vous me promettez que je la verrai? Allons (dit-il d'une voix touchante) qu'on me mette ce fatal bandeau! Il faut (reprend l'Opérateur), que vos yeux ſe fortifient; ſans cette précaution ſi néceſſaire, vous retomberiez dans votre premier état. — O Ciel! c'eſt encore moins la lumiere que je regretterois, que de ne pouvoir me livrer à l'enchantement, au ſpectacle le plus agréable, le plus raviſſant: voir ce qu'on aime! Quand le goûterai-je, ce plaiſir? n'eſt-il pas au nombre des plaiſirs céleſtes?

Le funeſte bandeau a été étendu ſur des yeux qui ne demandoient qu'à jouir de la préſence de Lucy. Combien de fois Belfort n'a-t-il point ſoupiré? il a pourtant cédé à la loi preſcrite; il eſt entraîné dans une chambre obſcure, dont il ne ſortira point, avant que l'organe ait été en état de recevoir ſans riſques l'impreſſion de la lumiere & des objets. On a jetté (diſoit-il), une eſ-

Digitized by Google

pece d'enchantement ſur moi, pour me tromper, ſans doute, par une flatteuſe illuſion, & me faire croire que j'avois joui de la vue; & ſi cela étoit, ma bien-aimée auroit frappé mes regards : il n'étoit pas poſſible qu'elle fût abſente ! Hélas ! ſi j'étois condamné à ne plus jouir du bonheur que j'ai goûté trop peu d'inſtants ! Ce moment d'enchantement ne s'effacera jamais de mon ſouvenir : il eſt dans mon ame; & qu'eût-il dont été, ſi Miſs Lucy n'en eût point été ſéparée ?

Il verroit ! il verroit ! (s'écrie une voix, trop connue pour ne pas exciter un bouleverſement dans tous les ſens du jeune homme). Lucy ! ma chere Lucy ! (dit-il à ſon tour), oui, je voyois... je ne vous ai point vue, (& auſſi-tôt Belfort va s'arracher ſon bandeau); ſa maîtreſſe (car c'étoit elle), inſtruite des détails de l'opération, des ménagements qu'elle exige, retient la main de ſon amant : — Qu'allez-vous faire, Belfort ? vous m'aimez ? cédez à ce qu'on vous impoſe. La main du jeune homme étoit reſtée ſuſpendue; elle retombe; il eſt comme enchaîné ſous le bras d'une divinité : — Ma chere

Digitized by Google

Lucy, il faut vous obéir ! je me soumettrai avec une entiere docilité, à tout ce que vous me prescrirez.

Cependant Belfort succomboit sous une situation aussi accablante; il n'y avoit que l'amour qui pût le forcer à garder une loi si dure, seulement il lui échappoit de redire souvent : Vous le voulez, Miss Lucy ?

L'époque où le jeune homme devoit être rendu à la lumiere, est arrivé. Bonnes nouvelles, mon ami! (s'écrie Lucy, transportée de joie, en entrant dans sa chambre) ; vous allez être satisfait... voir... Belfort ne lui laisse pas la liberté d'achever : ses mains impatientes détachoient l'odieux bandeau. Arrêtez (interrompt avec vivacité sa maîtresse), me priveriez-vous du plaisir de vous rendre moi-même à ce charme dont la perte vous étoit devenue si sensible ? que ce soient mes mains, je vous en conjure, qui fassent tomber ce malheureux bandeau ! vous ne courez plus de risque à jouir de la lumiere. (Belfort, aux premieres paroles prononcées par sa maîtresse, étoit demeuré immobile) : Oui, Belfort, vous allez connoître un nouveau sens,

Digitized by Google

le plus agréable peut-être de tous : mais me seroit-il permis, avant que vos yeux s'ouvrent au jour, de vous confier une vive inquiétude, qui m'agite extrêmement ? Vous m'aimez, Belfort, Votre aveuglement ne vous a point empêché de concevoir pour moi une passion à laquelle j'attachois tout mon bonheur, &... si la vue, dont vous regrettez tant la privation, me faisoit perdre votre tendresse.... votre imagination m'aura prêté des charmes que vos yeux chercheront en vain. Ah ! d'autres femmes, Belfort, vous paroîtront plus belles ! j'en mourrai de douleur ! Mais il s'agit de vous... il n'importe à quel prix.... Belfort, soyez heureux ; & le jeune homme entend que ces derniers mots expiroient dans des larmes.

Lucy détachoit le bandeau : son amant lui retient le bras. — Oui, ma chere, mon adorable Lucy, vous sentez quelle est mon ardeur de revoir la lumiere ! Il n'y a point d'expression qui peigne un désir si violent ; mais, ma Lucy, si la vue est capable d'affoiblir seulement les doux transports qu'excitent en moi le son de ta voix,

si elle m'empêche de distinguer tes pas de tous les autres, quand tu m'approches; si elle met à la place de ce plaisir si flatteur, si vif, & si souvent répété, la surprise que j'ai éprouvée le peu de moments que j'ai joui de l'usage de mes yeux : laisse, Lucy, laisse à jamais sur ces yeux qui ne t'ont pas encore vue, cet insupportable bandeau; qu'une éternelle nuit s'y répande! rien ne feroit capable de remplacer la félicité, l'ivresse, que je goûte à t'aimer, à le dire, à te le répéter cent fois, à l'entendre! Encore une fois, souveraine de mon cœur, si je desire avec tant d'ardeur la vue, c'est pour te voir, te voir uniquement! Assurément, de tous les objets que je devrai à la lumiere, ce sera toi qui me frapperas & qui me plairas davantage... chere Lucy! est-ce à toi d'en douter?

L'amour n'a point de peine à persuader. Lucy, transportée de cet aveu, a ôté enfin le bandeau : Son amant l'a vue, & il a perdu la connoissance; il est tombé à ses pieds, en s'écriant : J'ai vu ma divine Lucy! Sa famille empressée est accourue; on l'a rappellé à ce jour, à cette délicieuse jouissance

Digitized by Google

dont il n'a pu soutenir l'enchantement ; il a une seconde fois r'ouvert les yeux. On ne tentera point d'exprimer tout ce qu'il éprouva, tout ce qu'il dit ; il s'attacha à reconnoître les objets que sa vue lui présentoit, & toujours il revenoit vers sa maîtresse, en lui disant, à chaque instant : Je te voix mieux ! j'admire davantage tes charmes !

Son cœur ne fit que se fortifier avec sa faculté de voir ; il épousa, peu de temps après, sa maîtresse, & l'on peut dire que Lucy ne cessa d'avoir tous ses regards, comme elle eut tout son cœur.

Digitized by Google

L'HÉROISME PATERNEL.

NOUS avons déja obſervé que du ſein de la nature *brute*, jailliſſent (ſi l'on peut parler ainſi,) de ces actions impoſantes, dont l'homme civiliſé nous offre peu d'exemples : la grande ame eſt comme le génie, & peut-être eſt-ce la même choſe : c'eſt un préſent immédiat de l'Être-Souverain qui nous donne la vie. Il eſt une multitude de qualités qu'on acquiert, qu'on perfectionne : mais le profond ſentiment ne connoît ni développements, ni gradations : il s'échappe du cœur dans toute ſon énergie, tel qu'un rayon qui nous eſt dardé du foyer éternel de lumiere. Non, ce n'eſt pas toujours chez les peuples les plus policés qu'ont exiſté ces monuments de la grandeur véritable ; lorſque *Curtius* ſe précipita avec toute l'intrépidité patriotique, dans ce gouffre qui l'engloutit, Rome n'avoit encore ni ſes Poëtes, ni ſes Orateurs.

Digitized by Google

On sait que les *Sauvages* sont divisés en une infinité de tribus, ou de *nations*. Quand les vainqueurs, ou plutôt les destructeurs de la terre, vinrent ravager la Gaule, ils la trouverent à-peu-près partagée de même, en un nombre de diverses démocraties; on seroit tenté de croire que la plupart des gouvernements, dans leur naissance, ont eu ce plan de législation.

Les Sauvages, sur-tout ceux de l'Amérique Septentrionale, connoissent donc ces distributions d'états, qui, dans les circonstances, se réunissent, & paroissent ne former qu'un seul pouvoir.

La *nation* des *Collapissas* étoit dévouée aux François; un Sauvage de celle des *Chactas* vient à dire que les *Collapissas* étoient *nos chiens*, autrement *nos esclaves*: un guerrier de ceux-ci, indigné de ces paroles injurieuses, ne peut s'empêcher de céder à sa fureur; il avoit un fusil dans les mains: il le tire contre l'imprudent, à qui ces paroles offensantes étoient échappées, & a le malheur de le tuer. Aussitôt les compatriotes du mort, qui sont

Digitized by Google

la peuplade la plus abondante & la plus belliqueuse du continent, préparent le signal des combats (1) : ils envoyent des députés à la *nouvelle-Orléans* pour demander au Gouverneur la tête du meurtrier, qui étoit accouru se mettre sous notre protection ; on offre des présents pour assoupir cette querelle qui s'augmentoit comme un feu dévorant, & menaçoit de devenir un incendie ; les *Chactas* se montrent inflexibles, rejettant toute espece d'accommodement : ils parlent d'exterminer les malheureux *Collapissas* ; & ces barbares (2), qui, alors dans ces oc-

(1) *Le signal des combats.* » Un jeune Sauvage peint en rouge une massue qu'ils appellent *casse-tête* : cette massue est portée » sur les limites du pays des ennemis ; on » fait une entaille à un arbre où l'on dessine, avec du vermillon, deux fleches en » sautoir : c'est, selon eux, le symbole de la » guerre. Le rouge signifie que la *nation* ne » respire que la vengeance, & ne sera satisfaite qu'après avoir répandu le sang de » ses ennemis ".

On observera que tout ce qui se trouve guillemeté dans cette Anecdote, est emprunté du texte d'où elle a été tirée.

(2) *Ces barbares.* Comme il est bon de mé-

cations, ne sont plus qu'un troupeau de bêtes féroces, mettent tout à feu

---

ler quelquefois des nuances de gaieté aux sujets touchants, nous n'hésiterons point de copier ce morceau qui pourra amuser.

» Un vieux Sauvage, de la nation des Illinois, qui étoit venu en France, à la suite » d'un Prince, ou Cacique de cette Contrée, interrogé par un de ses compatriotes, ce qu'il avoit vu de plus beau à Paris, » il répondit vivement que c'étoit la rue des » Boucheries, parce qu'il y avoit vu beaucoup de viande. Lorsqu'il parloit à ses amis, » de l'Opéra, il n'oublioit pas de dire que » tous ces gens-là étoient des *jongleurs* ou » *forciers*, qu'il se rencontroit sur le Pont-neuf, des petits hommes qui parloient & » chantoient, (des marionnettes). On ne vouloit point le croire, quand il racontoit qu'il » avoit vu au *grand village des François*, (Paris) autant d'habitants, qu'il y a de feuilles » aux arbres de leurs forêts, (hyperbole, » dont se servent les Sauvages, pour exprimer le plus grand nombre, n'ayant point » d'expressions pour compter au-delà de » cent); ils lui répondoient qu'apparemment » les Européens lui avoient faſciné les yeux, » que cela étoit impossible, que c'étoient toujours les mêmes objets qu'on lui présentoit à la vue; il ajouta qu'il avoit vu les » cabanes du *grand-Chef* des François, (c'est-à-dire, Versailles & le Louvre), qu'elles

Digitized by Google

& à ſang, au point que ſouvent il ne reſte même aucun veſtige des objets ſacrifiés à leur vengeance. Les François répondent qu'ils périront juſqu'au dernier d'entr'eux, plutôt que d'acheter la réconciliation à un ſemblable prix. Le meurtrier, oubliant ſon propre intérêt, tremblant pour la conſervation de ſes amis, de ſes parents, ſe détermine à s'immoler : il ſe confie à un de ſes compagnons,

---

» contenoient plus de monde qu'il n'y en » avoit dans leur pays entier ; il appelloit » auſſi les Invalides, *la cabane des vieux guer-* » *riers*. Comme on le traitoit de vieux radoteur, il finit par convenir que les François » l'avoient *enſorcelé ;* il diſoit encore qu'il » avoit remarqué dans les promenades, des » hommes *moitié femmes*, friſés en chignon, » comme elles, portant de même des pendants d'oreilles, & de gros bouquets ſur » leur poitrine, qu'il les avoit ſoupçonnés de » mettre du rouge, & qu'il avoit trouvé » qu'ils ſentoient le *crocodile*, (le crocodile » du Miſſiſſipi, a une odeur de muſc très- » forte) ".

De pareils tableaux ne peuvent qu'étendre *l'eſprit de comparaiſon*, & l'on ſait de quelle importance il eſt dans les objets de métaphyſique.

Digitized by Google

qui s'efforçoit de le détourner de son projet : votre perte est certaine ; (lui disoit-il) c'est à la mort que vous courez. Eh ? pensez-vous (interrompt avec emportement *Tichou-Mingo* (1), (c'étoit le nom de ce brave homme,) que je ferme les yeux sur ce qui m'attend ? oui, je la vois cette mort cruelle : j'en soutiendrai toute l'horreur (2);

(1) *Tichou-Mingo.* C'est-à-dire, *serviteur de Cacique.*

(2) *Toute l'horreur.* » Lorsque ces Sauvages » ont obtenu quelque avantage sur leurs en- » nemis, de jeunes guerriers partent aussi- » tôt pour apporter au village, la nouvelle » de la victoire ; ils s'annoncent par de cer- » tains cris qui marquent d'avance le nom- » bre des prisonniers, des morts, & celui » des chevelures qu'ils apportent ; les fem- » mes se préparent à recevoir à coups de » bâton, les prisonniers ou esclaves ; & elles » ont le droit de décider de la mort ou de » la vie des captifs, que l'on amene garot- » tés & peints de noir. Celles qui ont perdu » leur mari ou leurs fils, sont maîtresses de » prendre un captif pour le remplacer : elles » l'adoptent donc pour époux ou pour en- » fant, & aussi-tôt il est mis en liberté. Quant » à ceux qui ne sont point adoptés, on les » brûle vifs, à petit feu : pour cet effet, on » leur écorche la tête, & on les attache à

Digitized by Google

il s'agit du salut de nos concitoyens, de nos alliés; une guerre pourroit leur être funeste, au-lieu que je les en préserve en m'allant présenter pour victime à nos implacables ennemis: qu'ils épuisent sur moi leur fureur! *je suis un homme*: je saurai souffrir, je saurai mourir.

Tichou-Mingo exige le secret de son ami, qui en effet le lui garde fidélement.

Le Sauvage, sans faire donc la moindre ouverture à sa famille sur ce qu'il

---

» un cadre: alors tous les jeunes gens tor-
» turent à l'envi, ces misérables victimes de
» leur atroce inhumanité; ces infortunés
» jouets de leur barbarie endurent les tour-
» ments les plus affreux, sans se plaindre:
» au contraire, ils chantent jusqu'à ce qu'ils
» expirent, répétant sans cesse qu'ils sont des
» *hommes*, qu'ils ne craignent ni le feu ni
» la mort; ils se moquent même de leurs
» bourreaux, en leur reprochant avec mépris
» de ne pas les faire assez souffrir; ils aller-
» vissent la nature jusqu'à dire que, s'ils les
» tenoient, ils les tourmenteroient bien da-
» vantage; que c'est dans des telles parties
» qu'il faut porter le feu, & que c'est dans
» ces endroits qu'ils sont sensibles. Qu'est-ce
» donc que la nature de l'homme."

alloit entreprendre, soigneux sur-tout d'observer une profonde dissimulation à l'égard des François, quitte sa cabane au lever de l'aurore, & court se remettre entre les mains des *Chactas* : — Point de guerre avec ma nation, ni avec nos alliés. Vous avez demandé le meurtrier d'un des vôtres, c'est moi qui me suis rougi de son sang ; il m'a insulté ; il a insulté tous mes concitoyens ; je l'ai tué : il vous faut une victime : je vous la présente.

Plusieurs François envoyés par le Gouverneur de la *nouvelle-Orléans*, accourent : ils étoient suivis de la femme, de quatre enfants en bas âge, du pere & de la mere de Tichou-Mingo : ces derniers étoient vieux, & ils ne subsistoient que des chasses de leur fils. Les François s'adressant à un des Chefs (1)

(1) *Un des Chefs.* » L'assemblée se tient » au milieu du village, dans une grande ca» bane faite exprès, qu'ils appellent *la cabane* » *du Conseil* ; le *Chef*, & les plus considérés » se placent chacun, suivant son rang, sur » des nattes ou des peaux de tigre. Lorsque » tous sont assis, le Chef ou l'orateur se » leve, & fait sa harangue à haute voix, » &c. &c. »

Digitized by Google

de la nation ennemie, le prient d'ordonner qu'on fasse silence, & qu'on les écoute; ils se tiennent debout, selon l'usage de ces peuples, & un d'eux qui savoit la langue des *Callapissas*, leur parle en ces termes : — Tichou-Mingo est au rang de nos amis; il a repoussé un outrage par une vengeance légitime, & cet outrage nous regardoit : c'est donc à nous de nous charger des suites de l'offense. Rendez-nous notre *frere*, & si vous rejettez toute voie de conciliation, apprêtez-vous au combat de part & d'autre, nous prendrons les armes &

Le sauvage qui avoit déja l'image de son supplice sous les yeux, sort du milieu d'une troupe dont les efforts ne peuvent le retenir, & accourant interrompre le François : — Non, je ne souffrirai point que nos alliés s'exposent pour moi à la moindre blessure; j'ai bien calculé : il vaut mieux qu'un homme cesse d'être, que de risquer les jours de nos fideles amis. ... François, je vous recommande seulement ma femme, mes enfants, ma mere, mon pere qui ressent déja les infirmités de la vieillesse, & qui n'étoit retenu à la vie que

par moi seul : c'est l'unique récompense que je sollicite en faveur de ma mort. (Les François veulent répondre, & même ils cherchent à s'emparer de Tichou-Mingo.) Je ne vous suivrai point, je ne vous suivrai point ; si vous m'y forcé, je m'arracherai moi-même le cœur.

Le vieux pere qui jusqu'alors avoit paru écouter tranquillement cette sorte de débat, fait signe de la main, demande à son tour à parler, l'obtient, & s'exprime ainsi : » C'est de valeur (1) » que mon fils meurt ; mais étant jeune, » vigoureux, il est plus capable que » moi de nourrir sa famille, il est donc » nécessaire qu'il reste sur la terre, » pour en prendre soin. Quant à moi » qui suis sur la fin de ma course, j'ai » vécu assez. Je desire même que mon » fils parvienne à mon âge, pour élever » mes petits enfants ; je ne suis plus » bon à rien ; quelques années de plus » ou de moins, me sont indifférentes ; » j'ai vécu en *homme* : je veux mourir

(1) *C'est de valeur.* On rend fidélement ce discours, tel qu'il est dans l'original.

» de même : c'eſt pourquoi je vais pren-
» dre ſa place ».

A ces mots, où éclatoit l'amour paternel dans tout ſon ſentiment ſublime, le fils, fondant en larmes, accompagné de ſon épouſe, de ſes enfants, de ſa mere, vient au généreux vieillard : — Mon pere, qu'oſez-vous propoſer ? N'eſt-ce pas à moi de mourir ?... ſeroit-il poſſible ?... — Toi, ſerois-tu une femme ? ſonges-tu que j'ai peu de jours à vivre ? tu ſais compter : vois ce que tous deux, nous avons à perdre ; de quel ſecours pourrois-je être à ta famille ? je te le répete, ne t'oppoſe pas au ſeul moyen qui nous reſte de faire à peu de frais un ſacrifice que tout exige... Mes amis, embraſſez-moi pour la derniere fois, (& il ouvre ſes bras à cette famille éplorée ; lui ſeul, en les preſſant contre ſon ſein, garde une tranquillité ſtoïque ; il reprend) : ſouvenez-vous de demeurer toujours attachés à nos dignes alliés ; endurez la mort la plus affreuſe, plutôt que de trahir les François, par aucune lâcheté, qui démente mon ſang. Il eſt inutile de vous retenir plus long-temps. Le bien de notre *nation* m'impoſoit cette

Digitized by Google

fin..... mon fils, regarde-moi mourir.

Ce vieillard, ce héros, (en achevant ces dernieres paroles), présente avec fermeté sa tête aux parents de celui qu'il avoit tué : ils l'entourent ; il s'étend sur un tronc d'arbre, & aussi-tôt un coup de hache lui ôte la vie. Le jeune Sauvage, pénétré de douleur, les yeux toujours fixés sur son pere, court, impatient de ramasser sa tête : il est contraint, pour empêcher que la querelle ne se ranime, de livrer aux ennemis cette tête qu'il a couverte de ses baisers, de ses larmes, & il s'écrie, en la donnant avec un profond & sombre gémissement : » Mon pere, pardonne-moi ta » mort, & souviens-toi de ton fils au » *pays des ames* " !

Digitized by Google

LE FILS.

NOUS venons de voir un pere s'immoler avec l'héroïsme le plus éclatant, pour sauver les jours de son fils : ici, nous offrons le tableau opposé : c'est un fils qui, dans un péril imminent, oublie sa propre conservation, & n'est occupé que de celle de sa mere. On ne sauroit trop multiplier les images de cette espece, dans un moment où tous les nœuds de la nature sont relâchés au point d'être prêts à se briser, où le froid & inhumain égoïsme ne s'est jamais montré avec plus d'audace, où l'intérêt personnel n'envisage que lui seul, & foule aux pieds, sans pudeur, l'intérêt général, où enfin les noms de pere (1), d'époux, de femme, de mere,

(1) *Les noms de pere, &c.* Comme, selon nous, les exemples sont au-dessus des *raisonnements*, nous ne balancerons point à transcrire ici un morceau extrait de l'histoire de la Chine : il fera voir jusqu'à quel point la *piété filiale* est en recommandation dans cet Empire si vaste & si ancien. Ce fut le célé-

Digitized by Google

d'enfant, ne sont plus que des expressions mortes, & qui ne disent rien ni à

---

bre *Confucius* qui ranima cette vertu, un des principes de la saine morale : son code est regardé des Chinois, comme le premier de leurs livres sacrés : voici la sorte de loi qu'il prescrit aux enfants : « Un fils ne possede » rien en propre ; du vivant de son pere, il » ne doit s'asseoir, nulle part, sur la même » natte que lui ; il ne sort jamais, sans le » prévenir, & ne rentre jamais, sans accourir » le saluer. Un enfant qui marche avec son » pere, ne fait que le suivre, & se tient en » arriere, à la distance d'un pas. S'il est assez » dénaturé pour attenter aux jours de son » pere ou de sa mere, tout Officier, tous » domestiques de la maison est autorisé à tuer » le parricide, par-tout où il le rencontrera ; » sa demeure est abattue, rasée, & le ter- » rein qu'elle occupoit, est changé en égout. » Le Prince qui consacra cette loi par la sanc- » tion impériale, s'imposa à lui-même une » espece de châtiment, pour n'avoir point » prévu un crime de cette nature : il se con- » damna à s'abstenir de vin, pendant une » lune entiere. Il demandoit à Confucius com- » ment un fils devoit se comporter envers » l'ennemi de son pere ? — *Il doit se cou-* » *cher en habit de deuil, & n'avoir que ses ar-* » *mes pour chevet.* On enseigne le *respect filial* » dans toutes les écoles publiques de l'Em- » pire : c'est en quelque sorte, la premiere

Digitized by Google

l'esprit ni à l'ame. Qu'on ne regarde point ceci comme de vaines déclamations (1) : elles émanent de mon sujet, &

» leçon qu'on donne & avec le plus grand » soin : l'Empereur ne s'en éloigne pas plus » que le dernier de ses sujets, & il enchérit » encore sur eux, dans sa conduite, à l'é» gard de ses parents. Aucune mere dans le » monde entier ne jouit d'une considération » plus marquée que l'Impératrice-mere. Un » Souverain nouvellement proclamé, & dont » la mere existe encore, ne peut recevoir » l'hommage des Grands & de ses sujets, » qu'après avoir rendu le sien à celle dont » il tient la vie. On est rempli à la Chine » de cette opinion constante : c'est que tout » scélérat a commencé par être mauvais fils, » que toutes les vertus sont en péril, quand » la *piété filiale* est attaquée ; que louer son » fils, c'est se vanter ; que blâmer son pere, » c'est se flétrir ; que tout ce qui donne at» teinte à cette *piété filiale*, est une calamité » publique, & que tout ce qui la fortifie & » l'augmente, est une des importantes opé» rations du gouvernement ».

(1) *Comme de vaines déclamations.* Quelque chose de pis que des *conceptions romanesques*. Il y a des critiques, (car, Dieu merci, cette rouille corrosive s'attache aux moindres objets), qui ont prétendu, pour écarter ce qui pouvoit flatter ma sensibilité, & me récompenser, que je faisois des *Romans*. Sans

sortent (s'il m'est permis de parler ainsi) de la bouche même de l'homme

---

trop céder à l'humeur, je dirai donc à ces gens de *mauvaise foi*, toujours prêts à mentir à la vérité, & à lui refuser son salaire : *Lis mes Romans*, bel-esprit mutilé, qui marches dans les routes tortueuses de l'intrigue, qui ne crains point de te fouiller de la bassesse la plus fangeuse & la plus entachante pour parvenir à tes fins : *lis mes Romans*, noble dégradé par la *roture* ineffaçable du vice, par tes actions indignes de *l'homme : lis mes Romans*, riche sans pudeur, qui te *veautres* dans ton or, & ne donnerois pas un écu pour essuyer les pleurs d'un malheureux : *lis mes Romans*, barbare à tous les sens blasés, qui n'as jamais connu le plaisir de t'attendrir ; de laisser échapper une larme du fond de ton cœur d'airain, qui te tourmentes vainement pour te procurer une jouissance, & ne la saisis jamais : *lis mes Romans*, homme de cour qui ne possede d'autres connoissances que la mince adresse de varier tes masques, & qui n'aspire qu'à en imposer sur ta nullité absolue, tourbes diverses de tant de méchans acteurs montés sur tant de tréteaux différents, & que l'honnête homme prend la liberté *in petto* de siffler & de berner largement : *lisez mes Romans*, & à chaque page vous retrouverez votre histoire ; votre ressemblance à faire peur ; & peut-être, en dépit du froid de m'accuser tout haut de me livrer à des

de lettres, que je vais citer pour exemple de la *piété filiale*, & qui a ſu prouver par des actions qu'il étoit animé des ſentiments (1) répandus dans ſes écrits.

---

fictions, rougirez-vous tout bas de vous-même ; peut-être, vous aurai-je fait ſentir l'aiguillon de la honte, du remords, & ſerai-je entré dans votre ſein avec le flambeau brûlant de la vérité. Je ne ſerois parvenu à éclairer qu'un ſeul homme, je me mettrois à la tête des plus fideles hiſtoriens. Qu'on n'aille point imaginer que ces réflexions ſont hors d'œuvre : il y a des perſonnes qui m'entendront, & d'autres qui du moins ſeront bien aſſurées que je leur ai arraché le maſque hypocrite.

(1) *Animé des ſentiments.* Pline le jeune peut, ſans contredit, être accuſé de *faire quelquefois parade de bel-eſprit* ; mais s'il n'avoit pas le cœur excellent, il eſt certain qu'il a fait tout ce que le cœur le plus excellent eſt capable d'inſpirer. Vous voyez par-tout le plus ſenſible, le plus généreux des humains ; ſon amour pour ſa mere, pour ſon oncle, pour toute ſa famille, eſt conſigné dans ſes écrits, à chaque page : il fit éclater de même ſes ſentiments d'amitié, qui ſurvécurent à ſes amis de la façon la plus noble & la plus touchante. Nous n'en voulons d'autres preuves que ſes procédés à l'égard d'*Helvidius*. Poſſeſſeur d'une fortune médio-

Digitized by Google

Pline le jeune étoit à *Miſene*, avec ſa famille : des mouvements de tremblement de terre ſe font reſſentir : ils redoublent ; le jeune homme étoit peu effrayé, puiſqu'il nous apprend lui-même qu'il travailloit à un extrait de Tite-Live ; cependant les habitants font voir moins de fermeté ; les ſecouſſes augmentent : la terreur devient univerſelle ; Pline commence à ouvrir les yeux ſur le danger, ou plutôt ſur celui auquel eſt expoſée ſa mere : voilà l'unique objet qui le frappe : il court donc vers elle, la preſſe de fuir. Cette femme, digne Romaine, prend alors la parole :

---

ere pour un homme de ſa condition, il connut l'art ſi difficile de répandre des bienfaits, ſans qu'on fût en droit de lui reprocher la prodigalité. *Calvinia*, *Romanus*, la fille de *Quintilien*, *Cornelia*, dépoſeront de ſon héroïque & délicate bienfaiſance, à la derniere poſtérité. A le conſidérer comme Ecrivain, il pourroit eſſuyer une infinité d'obſervations critiques ; mais, encore une fois, à ne regarder en lui que l'homme, il s'en trouve peu qui méritent d'être auſſi eſtimés, auſſi aimés, & enviſagé ſous cet aſpect, il excite un intérêt qui fait oublier qu'il joue ſouvent le rôle *maniéré* de bel-eſprit.

Digitized by Google

parole : Ne vous occupez point de moi, mon cher fils, ne ſongez qu'à vous ſeul ; je mourrai avec bien moins de regret, quand je n'aurai point à craindre pour mon enfant ; Vous êtes jeune, il vous eſt facile de vous ſauver, & moi, je traîne le fardeau des années ; vous le ſavez, les infirmités ſe ſont jointes à ma vieilleſſe : tout cela ne me permet point de vous accompagner. Fuyez donc, je vous en conjure ; encore une fois, je rallentirois votre marche, & il faut, en cette circonſtance avoir des aîles. Adieu, mon fils ! embraſſons-nous... pour la derniere fois, &... hâtez-vous de me quitter... Que je vous quitte ! (s'écria Pline avec la plus vive tendreſſe), ma mere, ou je vous arrache au danger menaçant, ou je meurs près de vous. (Elle veut encore l'engager à l'abandonner, & à ſe dérober ſeul au péril ; je vous l'ai dit : ma mort eſt aſſurée, ſi vous vous refuſez à ma priere, &, en achevant ces mots, il la prend par la main, la force en quelque ſorte, de l'accompagner. A chaque inſtant, elle lui diſoit. Je retarde tes pas : Je ſerai la cauſe de ta perte ! Pline ne l'écoutoit point, & la preſ-

Digitized by Google

soit toujours de lui donner son bras. Il faut entendre ce fils sensible raconter lui-même cet événement. (Nous nous servons de la traduction de Sacy.)

» La cendre commençoit à tomber sur » nous ; je tourne la tête, & j'aperçois une épaisse fumée qui nous suivoit, en se répandant sur la terre » comme un torrent. Pendant que nous » voyons encore, quittons le grand » chemin (dis-je à ma mere), de peur » qu'en le suivant, la foule de ceux qui » marchant sur nos traces, ne nous » étouffe dans les ténebres; à peine » nous étions-nous écartés, qu'elles augmenterent de telle sorte, qu'on eût » cru être, non pas dans une de ces » nuits noires & sans lune, mais dans » une chambre où toutes les lumieres » auroient été éteintes. Vous n'eussiez » entendu que plaintes de femmes, que » gémissements d'enfants, que cris » d'hommes : l'un appelloit son pere, » l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils » ne se reconnoissoient qu'à la voix; » celui-là déploroit son malheur, celui-ci le sort de ses proches; ils s'en trouvent à qui la crainte de la mort faisoit » invoquer la mort même; plusieurs

» imploroient le ſecours des Dieux : » pluſieurs croyoient qu'il n'y en avoit » plus, & comptoient que cette nuit » étoit la derniere, & l'éternelle nuit » dans laquelle le monde devoit être » enſeveli. On ne manquoit pas même » de gens qui augmentoient l'appréhen- » ſion raiſonnable & juſte, par des » terreurs imaginaires & chimériques : » ils diſoient qu'à Miſene ceci étoit » tombé, que cela brûloit, & la frayeur » donnoit du poids à leurs menſonges. » Il parut une lueur qui nous annonçoit » non le retour du jour, mais l'appro- » che du feu qui nous menaçoit : l'obſ- » curité revient, & la pluie de cendre » recommence, & plus forte, & plus » épaiſſe ; nous étions réduits à nous » lever de temps-en-temps pour ſe- » couer nos habits, & ſans cela elle » nous eût accablés & engloutis (1) ".

(1) *Et engloutis.* Voici comme Pline dépeint la ſuite de cet événement déſaſtreux : » Enfin, cette épaiſſe & noire vapeur ſe diſ- » ſipa peu-à-peu, & ſe perdit tout-à-fait » comme une fumée, ou comme un nuage. » Bientôt après parut le jour, & le ſoleil » même, jaunâtre pourtant, & tel qu'il

Digitized by Google

Cet horrible spectacle, la mort qui sembloit, dans toute son horreur, s'é-

» coutume de luire dans une éclipse. Tout » se montroit changé à nos yeux troublés » encore, & nous ne trouvions rien qui ne » fût caché sous des monceaux de cendre » comme sous la neige ". Ce morceau amene assez naturellement un autre tableau où Pline n'a pas répandu moins de sensibilité. Il envoye au célebre Tacite, qui les lui avoit demandés, des détails sur la mort de son oncle, Pline le Naturaliste. Il étoit à Misene où il commandoit la flotte. (Nous employons toujours la traduction de Sacy, qui, malgré ses incorrections, a du mérite.) » Le vingt-» troisieme d'Août, environ une heure après » midi, ma mere l'avertit qu'il paroit un » nuage d'une grandeur extraordinaire; après » avoir été quelque temps couché au soleil, » selon sa coutume, & avoir bu de l'eau » froide, il s'étoit jetté sur un lit, où il étu-» dioit : il se leve, & monte dans un lieu » d'où il pouvoit aisément observer ce pro-» dige; il étoit difficile de discerner de loin » de quelle montagne ce nuage sortoit; l'é-» vénement a découvert depuis que c'étoit » du mont Vésuve : sa figure approchoit de » celle d'un arbre, & d'un pin, plus que » d'aucun arbre : car après s'être élevé fort » haut, en forme de tronc, il étendoit une » espece de branche; je m'imagine qu'un vent » souterrein le poussoit d'abord avec impé-

Digitized by Google

lever de toutes parts, rien ne peut ébranler la conſtance du plus tendre

» tuoſité, & le ſoutenoit : mais ſoit que l'im-
» preſſion diminuât peu-à-peu, ſoit que ce
» nuage fût affaiſſé par ſon propre poids, on
» le voyoit ſe dilater & ſe répandre ; il pa-
» roiſſoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, &
» tantôt de diverſes couleurs, ſelon qu'il étoit
» plus chargé ou de cendre ou de terre ; ce
» prodige ſurprit mon oncle, qui étoit très-
» ſavant : il le crut digne d'être examiné de
» plus près ; il commande que l'on appa-
» reille ſa frégate légère, & me laiſſe la
» liberté de le ſuivre : je lui répondis que
» j'aimois mieux étudier, & par haſard il
» m'avoit donné lui-même quelque choſe à
» écrire. Il ſortoit de chez lui, ſes tablettes
» à la main, lorſque les troupes de la flotte,
» qui étoient à *Rétine*, effrayées par la gran-
» deur du danger, (car ce bourg eſt pré-
» ciſément ſur Miſène, & l'on ne s'en pou-
» voit ſauver que par la mer,) vinrent le
» conjurer de vouloir bien les garantir d'un
» ſi affreux péril. Il ne changea pas de deſ-
» ſein, & pourſuivit avec un courage héroï-
» que, ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que
» par ſimple curioſité ; il fait venir des ga-
» leres, monte lui-même deſſus, & part,
» dans le projet de voir quel ſecours on pour-
» roit donner non-ſeulement à Rétine, mais
» à tous les autres bourgs de cette côte, qui
» ſont en grand nombre, à cauſe de ſa beauté ;

Digitized by Google

des fils : c'est le salut de sa mere qui remplit son ame. Il s'apperçoit que les

» il se presse d'arriver au lieu d'où tout le
» monde fuit, & où le péril paroissoit plus
» grand ; mais avec une telle liberté d'esprit,
» qu'à mesure qu'il appercevoit quelque mou-
» vement ou quelque figure extraordinaire
» dans ce prodige, il faisoit des observations
» & les dictoit. Déja, sur ces vaisseaux vo-
» loit la cendre plus épaisse & plus chaude
» à mesure qu'ils approchoient ; déja, tom-
» boient autour d'eux des pierres calcinées,
» des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout
» pulvérisés par la violence du feu ; déja,
» la mer sembloit refluer, & le rivage de-
» venir inaccessible, par des morceaux en-
» tiers de montagne dont il étoit couvert,
» lorsqu'après s'être arrêté quelques moments,
» incertain s'il retourneroit, il dit à son pi-
» lote, qui lui conseilloit de gagner la pleine
» mer : *La fortune favorise le courage. Tour-*
» *nez du côté de Pomponianus.* Pomponia-
» nus étoit à *Stabie*, en un endroit séparé
» par un petit golphe, que forme insensi-
» blement la mer sur ces rivages qui se cour-
» bent là. A la vue du péril, qui étoit en-
» core éloigné, mais qui sembloit s'appro-
» cher toujours, il avoit retiré tous ses meu-
» bles dans ses vaisseaux, & n'attendoit,
» pour s'éloigner, qu'un vent moins con-
» traire. Mon oncle, à qui ce même vent
» avoit été très-favorable, aborde Pompo-

Digitized by Google

forces de cette mere chérie ſe rallentiſſent, quelle va céder à la fatigue;

» nianus, le trouve tout tremblant, l'em-
» braſſe, le raſſure, l'encourage; & pour
» diſſiper, par ſa ſécurité, la crainte de ſon
» ami, il ſe fait porter au bain; après s'être
» baigné, il ſe met à table, & ſoupe avec
» toute ſa gaieté, ou ce qui n'eſt pas moins
» grand, avec toutes les apparences de ſa
» gaieté ordinaire. Cependant on voyoit luire
» de-plusieurs endroits du Véſuve, de gran-
» des flammes & des embraſements, dont
» les ténebres augmentoient l'éclat. Mon on-
» cle, pour raſſurer ceux qui l'accompa-
» gnoient, leur diſoit que ce qu'ils voyoient
» brûler, c'étoit des villages que les pay-
» ſans allarmés avoient abandonnés, & qui
» étoient demeurés ſans ſecours; enſuite il
» ſe coucha, & dormit d'un profond ſom-
» meil; car, comme il étoit replet, on l'en-
» tendoit ronfler de l'antichambre. Mais en-
» fin, la cour par où l'on entroit dans ſon ap-
» partement, commençoit à ſe remplir ſi fort
» de cendres, que, pour peu qu'il eût reſté
» plus long-temps, il ne lui auroit plus été
» libre de ſortir: on l'éveille: il ſort, &
» va rejoindre Pomponianus, & les autres
» qui avoient veillé; ils tiennent conſeil, &
» déliberent s'ils ſe renfermeront dans la mai-
» ſon, ou s'ils tiendront la campagne; car
» les maiſons étoient tellement ébranlées par
» les fréquents tremblements de terre, que

il la soutient, la porte dans ses bras, quoiqu'elle eût de l'embonpoint; un

» l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de
» leurs fondements, & jettées tantôt d'un
» côté, tantôt de l'autre, & puis remises à
» leurs places. Hors de la ville, la chûte des
» pierres, quoique légeres & desséchées par
» le feu, étoit à craindre. Entre ces périls,
» on choisit la rase campagne: chez deux de
» sa suite, une crainte surmonta l'autre: chez
» lui, la raison la plus forte l'emporta sur
» la plus foible: ils sortent donc, & se cou-
» vrent la tête d'oreillers attachés avec des
» mouchoirs: ce fut toute la précaution qu'ils
» prirent contre ce qui tomboit d'en-haut.
» Le jour recommençoit ailleurs; mais dans
» le lieu où ils étoient, continuoit une nuit
» la plus sombre, & la plus affreuse de toutes
» les nuits, & qui n'étoit un peu dissipée
» que par la lueur d'un grand nombre de
» flambeaux, & d'autres lumieres. On trouva
» bon de s'approcher du rivage, & d'exa-
» miner de près ce que la mer promettoit
» de tenter; mais on la trouva encore fort
» grosse, & fort agitée d'un vent contraire.
» Là, mon oncle ayant demandé de l'eau
» & bu deux fois, se coucha sur un drap
» qu'il fit étendre, ensuite des flammes qui
» parurent plus grandes, & une odeur de
» souffre qui annonçoit leur approche, mi-
» rent tout le monde en fuite: il se leve,
» appuyé sur deux domestiques, & dans le

Digitized by Google

fardeau ſi précieux ranime ſon courage; il renouvelle l'exemple du pieux Enée, emportant ſon pere au milieu des flammes dont Troie fut conſumée. Enfin, ce fils ſi ſenſible, qui doit ſervir à jamais de modele aux enfants, fait les plus grands efforts, & voit le Ciel les récompenſer; il vient à bout de ſauver des jours qui l'avoient bien plus touché que les ſiens; il rentre donc dans Miſene, avec ſa mere, qu'il tenoit dans ſon ſein, & qu'il eut le bonheur de conſerver encore quelques années.

» moment, tombe mort. Je m'imagine qu'une » fumée trop épaiſſe le ſuffoqua, d'autant plus » aiſément qu'il avoit la poitrine foible, & » ſouvent la reſpiration embarraſſée. Lorſque » l'on commença à revoir la lumiere, (ce qui » n'arriva que trois jours après,) on retrouva » au même endroit ſon corps entier, couvert » de la même robe qu'il portoit, quand il » mourut, & dans la poſture plutôt d'un » homme qui reſpire, que d'un homme qui » eſt mort ".

Digitized by Google

LES RIVALES MAGNANIMES.

LA Marquise de *Valmancé* étoit veuve, & elle atteignoit à peine sa vingt-huitieme année ; elle avoit subi le sort de la plupart des femmes : elle s'étoit mariée presque au sortir de l'enfance, ou plutôt ses parents l'avoient liée à un homme de qualité, qu'elle ne connoissoit point, qu'elle épousa donc, sans l'aimer, & qu'elle n'aima point davantage, durant tout le temps qu'ils vécurent ensemble ; il fut tué dans un combat singulier, & ne laissa d'autre enfant qu'une fille promise, pour ainsi dire, en naissant, au Vicomte de *Belmeil*.

Madame de Valmancé possédoit plus que la beauté, une réunion de graces dont une seule eût suffi pour exciter un intérêt puissant ; elle savoit plaire sans coquetterie, & attacher, sans employer la séduction ; elle avoit l'esprit à la fois solide & agréable, & un cœur

Digitized by Google

des plus ſenſibles : mais ſa raiſon lui ſervoit à ſe défier d'elle-même : auſſi évitoit-elle avec ſoin tout ce qui auroit pu l'entraîner dans les pieges où nous jette ſouvent le ſentiment dépourvu de la réflexion ; le penchant eſt aveugle, & rarement n'eſt-il pas ſujet à l'erreur. La Marquiſe, cependant, étoit du petit nombre de ces ames, qui, en quelque ſorte, ont beſoin d'aimer & d'être aimées ; il lui falloit toute ſa vertu & un ſyſtême bien établi pour combattre cette ſenſibilité qu'elle redoutoit, & juſqu'alors elle lui avoit impoſé des loix.

Zoé (c'eſt le nom de ſa fille,) étoit la fidelle image de ſa mere ; elle connoiſſoit déja ces nuances de délicateſſe, qui répandent une eſpece de charme ſur les moindres qualités ; dans un âge où l'on ſent à peine, elle penſoit profondément ; chérie de la Marquiſe, elle la payoit d'une égale tendreſſe : c'étoient deux ſœurs qui ſe diſputoient à qui s'aimeroit davantage.

Le Vicomte de Belménil, de retour des pays étrangers, où des affaires importantes l'avoient long-temps retenu, paroît enfin chez Madame de Valman-

Digitized by Google

cé : c'étoit un homme de trente à trente-deux ans, d'une figure pleine de noblesse & de douceur; il charmoit, pour ainsi dire, & il n'avoit point l'air avantageux; il sembloit s'ignorer, pour laisser aux autres le plaisir de faire son éloge; le monde, en lui prêtant des agrémens, n'avoit point *dénaturé* son ame : elle s'étoit conservée au milieu de toutes les séductions de divers genres; le Vicomte avoit des traits & un caractere qui lui appartenoient : il ne grossissoit point le nombre de ces individus qui reçoivent leur existence précaire de la société, & ne sont rien par eux-mêmes.

De semblables qualités ne devoient point échapper à la Marquise. Belménil se présente donc chez elle, dans l'intention d'acquitter une promesse réciproque des deux familles, & de solliciter la main de Zoé; nous venons de dire que son mérite étoit fait pour être senti de la Marquise : il fut saisi, si l'on peut parler de la sorte, par la jeune personne : son extérieur d'abord la frappa; & combien le trait eut-il plus de force quand elle vint à connoître le Vicomte ! elle n'éprouvoit

Digitized by Google

point cependant de ſa part, ce qu'on eſt en droit d'attendre d'un amant qui portera bientôt le nom d'époux. Zoé ignoroit ce qu'on peut regarder comme l'art de l'amour : mais ſon cœur l'éclairoit aſſez pour qu'elle eût à ſe plaindre de la froideur de Belmeuil ; elle court à ſa mere : — C'eſt dans le ſein de mon amie, que je viens épancher tout ce que j'ai ſur mon cœur. Je ne ſais trop ce que c'eſt que l'amour : mais j'imagine qu'un amant, prêt à m'épouſer, devroit me montrer plus d'empreſſement & de tranſports ; vous lui parlez comme à regret : moi, je lui adreſſe continuellement la parole, & il ne me répond point, ou, s'il me répond, il vous regarde... Il me regarde ? (interrompt avec vivacité la Marquiſe.) — Je le ſurprends, les yeux ſans ceſſe attachés ſur vous ; maman, je ne ſuis point jalouſe de ſes attentions à votre égard : mais je deſirerois fort devant être ſa femme, en obtenir quelques-unes ; & c'étoit en ſouriant que la jeune perſonne prononça ces derniers mots.

Le Vicomte, ce jour-là même, parut juſtifier l'eſpece de reproche de Ma-

demoiselle de Valmancé : il s'entretint long-temps avec la Marquise ; quelquefois il soupiroit, & il s'appercevoit peu que Zoé exécutoit sur le clavecin, un morceau des plus touchants.

La Marquise se trouve seule : elle essaye de lire, le livre lui tombe des mains ; elle appelle Zoé, dans le dessein d'aller à la promenade : elle n'est pas à la moitié du chemin, qu'elle ordonne à son cocher de la ramener, & elle court se renfermer dans son appartement. Sa fille lui avoit demandé si elle se sentoit indisposée ? Je n'ai rien, (lui avoit-elle répondu, avec une sorte de trouble), il est des moments... de mélancolie... qu'on n'est point maîtresse de surmonter ; & (en parlant ainsi) des larmes lui échappoient.

On annonce Belmenil : Madame de Valmancé sort avec précipitation ; le Vicomte ne peut s'empêcher de dire à la jeune personne : Mademoiselle, seroit-ce moi qui ferois retirer Madame votre mere ? mes visites lui déplairoient-elles ? Je croyois pourtant avoir quelques titres pour mériter qu'elle me traitât avec moins de rigueur. Zoé ne

replique qu'en ſe hâtant d'aller chercher la Marquiſe : — Maman, vous mortifiez Monſieur de Belménil : vous avez diſparu à l'inſtant qu'il entroit ; daignez, ma chere Maman, pour l'amour de moi, venir dans le ſallon. Je ſerois fâchée que le Vicomte eût du chagrin : il m'a ſemblé affecté de cette eſpece de fuite... — Comment, ma fille ! on ne ſauroit ſe livrer pour quelques moments à la ſolitude ; & où Monſieur de Belménil voit-il que j'ai voulu l'éviter ?... je ſouhaiterois fort qu'il s'occupât des arrangements d'un mariage qui ne peut aſſez-tôt ſe conclure : nous ſommes d'accord ſes parents & moi, &... cette union preſſe... elle eſt néceſſaire à ma tranquillité... ſoyez-en perſuadée.... oui.... ſoyez l'épouſe du Vicomte... il eſt aimable, ma fille.

Tous ces mots entrecoupés avoient été accompagnés d'une émotion qui paroiſſoit peu naturelle à la jeune perſonne. D'où vient que maman (ſe dit-elle) m'a parlé avec ce déſordre ? je crains qu'elle ne ſoit menacée de quelque maladie : ô ciel ! aurois-je à m'allarmer pour une mere qui m'eſt ſi chere !

Digitized by Google

La Marquiſe ſe remontra aux regards du Vicomte, mais déconcertée, embarraſſée, & Belménil, ainſi que la fille, faiſit cette eſpece de révolution dans Madame de Valmancé. La converſation fut donc découſue, privée de cet intérêt qui anime les entretiens les plus indifférents; la Marquiſe s'affranchit de cet état pénible, en prétextant un violent mal de tête qui l'obligeoit de reprendre le chemin de ſon appartement.

A peine le Vicomte eſt-il ſorti, que Zoé vole vers ſa mere: elle la trouve baignée de larmes: — O ciel, maman!... ma tendre amie! qu'avez-vous? qu'avez-vous? (en ſe jettant à ſon col, & l'arroſant de ſes pleurs); auriez-vous des chagrins que Zoé ne pût partager? vous connoiſſez mon cœur; vous ſavez à quel point je vous aime! dites-moi donc, confiez-moi ce qui vous afflige. — Ma fille... ma fille, (en la preſſant contre ſon ſein, & pleurant avec plus d'amertume), ne les voyez point ces larmes, ne les voyez point... elles auront un terme... ah!..., je ne mérite point tant d'amour!... Chere enfant!... ta tendreſſe.... elle

Digitized by Google

augmente ma douleur... — Vous ne méritez point tout mon attachement?... eh! mere adorable! puis-je aſſez vous aimer? (& elle la ſerroit dans ſes bras). — Abſolument il faut que cet engagement ſe forme : il me rendra, je te l'ai dit... ma tranquillité... ton bonheur... il faut qu'il ſoit le mien, & quand ce ſeroit au prix.... (Madame de Valmancé n'acheve pas, & regarde ſa fille, en jettant un profond ſoupir.) — Expliquez-vous, maman : que voulez-vous dire? — Ma chere Zoé, ne me demande rien... puiſſe cette union te rendre heureuſe!... le Vicomte... il t'aime... — Vous dites qu'il m'aime; mais, maman, je vous ai déja fait à ce ſujet ma confidence. Encore une fois, il ne m'appartient pas de ſavoir aimer : mais... je ſuis bien ſûre que le Vicomte ne m'aime pas... — Comme tu l'aimes?... Oui, maman, (en rougiſſant) depuis long-temps, vous m'avez permis, vous & ma famille, ce ſentiment, &... — Zoé, je ne ſuis pas bien. Qu'on vienne me mettre dans mon lit!... Tu as raiſon de l'aimer... j'imagines qu'il eſt peu d'hommes auſſi dignes de plaire!... laiſſe-moi, ma

Digitized by Google

fille, (en l'embrassant) laisse-moi, & envoye-moi mes femmes.

Zoé obéit à la Marquise; elle cherche à se rendre compte de l'entretien qu'elle vient d'avoir : — Mais ma mere assurément a quelque cause de tristesse, qu'elle ne veut pas me confier; cette cruelle situation augmente tous les jours, & quel en seroit le motif ? je suis bien malheureuse de ce qu'elle employe avec sa fille, avec son amie, je la fuis (1), je la fuis, une semblable dissimulation ! si elle a quelque peine secrete, sa confiance, je n'en doute point, l'adouciroit; je l'éprouve moi-même : je me suis sentie soulagée, lorsque j'ai révélé à ma mere, un des secrets de mon cœur, que j'ai pu me plaindre de la froideur du Vicomte; car, j'en suis bien convaincue, ce n'est pas ainsi qu'on aime, & assurément, je ne suis pas aimée ! (& à cette idée, des soupirs, & même quelques larmes; elle reprenoit) : Je ne serois

(1) *Je la fuis.* Je crois qu'on doit admettre cette façon de parler, & dire : *On demande si je suis bonne : je le suis.* On demande *si je suis la parente : je la suis.*

Digitized by Google

pas aimée ! & il m'eſt ſi cher ! quand ſera-t-il mon mari ? c'eſt alors que je lui expoſerai... tout ce qu'il m'a fait ſouffrir... il faudra qu'il me demande pardon, &... il l'obtiendra, il l'obtiendra.

Zoé étoit allée chez une de ſes parentes. Belménil ſurprend la Marquiſe ſeule, & dans un profond accablement; la préſence du Vicomte ſemble ne lui être point agréable : — Je vous l'avouerai, Monſieur, (non ſans une émotion qu'elle n'eſt pas maîtreſſe de déguiſer,) je ne m'attendois point à l'honneur de votre viſite... Je profiterai (cherchant à ſe raſſurer) de la circonſtance ; commettrois-je une indiſcrétion, en oſant vous demander à quelle époque vous fixez votre mariage avec ma fille ? je deſirerois que cela n'éprouvât point des délais... j'ai mes raiſons... d'ailleurs, nos familles ont concilié les intérêts reſpectifs : il ne peut exiſter aucune cauſe de retardement... Madame, (interrompt le Vicomte, à ſon tour, déconcerté), de tels engagements méritent.... un examen ſérieux... — Comment, Monſieur ! vous ſeriez arrivé à ce terme,

Digitized by Google

sans avoir réfléchi...? Seriez-vous dans le dessein... savez-vous que vous nous feriez une injure... depuis le nombre d'années que cette union est arrêtée... il faut terminer, Monsieur... — Il est vrai, Madame, que j'ai engagé ma parole... que l'honneur m'impose une loi... le cœur, Madame... je n'avois point vu... (&, en disant ces mots, il attachoit ses regards sur la Marquise)... Mademoiselle de Valmancé est digne certainement de tous les hommages : sa beauté, ses graces, son esprit, ses vertus... c'est... votre image la plus parfaite : je n'en saurois faire un portrait plus flatteur : mais, Madame... ce n'est point vous... — Que voulez-vous dire, Monsieur? (& le trouble où se trouve Madame de Valmancé, la trahit.) Le Vicomte se précipitant à ses pieds : — Que je vous adore, Madame.... qu'il y a longtemps que je combats inutilement cette passion... que Mademoiselle de Valmancé a une rivale en vous, à laquelle je suis forcé de céder; il ne m'est pas possible de contracter des liens qui m'unissent à la fille, quand ceux du plus invincible amour m'enchaînent à la

Digitized by Google

mere, pour la vie... — Qu'ai-je entendu, Monſieur ? (en ſe levant avec vivacité), un tel aveu... il m'offenſe... aurois-je cru ? moi ! la rivale de ma fille !... je ne puis ſoutenir... ſouffrez que nous nous ſéparions, (& auſſi-tôt elle ſonne); je me flatte qu'une autre fois, vous ſerez plus raiſonnable, & que vous m'épargnerez de pareilles confidences.

Le Vicomte vouloit encore parler : l'arrivée des domeſtiques l'oblige de ſe retenir ; & il ſe hâte de quitter Madame de Valmancé.

Reſtée ſeule, les ſens bouleverſés, doutant ſi elle n'eſt point le jouet d'un ſonge, la Marquiſe porte ſes regards de tout côté : elle craint qu'on ne la voie, qu'on ne l'entende : elle ſemble ſe redouter elle-même : Qu'ai-je appris ? (ſe dit-elle, revenant comme d'un évanouiſſement,) il eſt bien vrai ? je ſuis aimée ! & de qui ? de l'homme pour moi le plus dangereux, puiſque je l'aime... ne nous le cachons point : oui, je l'aime ; c'eſt en vain que j'ai repouſſé cette image ! elle me pourſuit, elle me déchire le cœur, & je n'aurois point la force.... de n'être

Digitized by Google

point la rivale de ma fille... La rivale de ma fille! ſuis-je bien penétrée de toute l'horreur attachée à ce perſonnage odieux! O ciel!... mais je ſuis conſumée d'une paſſion.... qui va me plonger au tombeau, ſi Zoé épouſe le Vicomte... Qu'elle l'épouſe! & que je meure, que je meure cent fois... plutôt que de révéler ce que je dois enſevelir dans un ſilence éternel! la mort ſans doute eſt préférable à une exiſtence honteuſe... Eh! que ſerois-je à mes propres regards?

Zoé revient, accourt dans les bras de la Marquiſe; — Maman, je ne ſais, mais, depuis pluſieurs mois, je ne vous trouve plus la même! oui, vous avez quelque grand chagrin que vous refuſez de confier à votre fille, à la plus tendre de vos amies... (En lui baiſant les mains:) Vous m'avez permis, à votre égard, cet épanchement de ſentiment qui n'ôte rien du reſpect qu'on doit à une mere, & il n'en eſt point de plus chérie que vous. — Zoé, ton penchant pour le Vicomte... il eſt toujours auſſi décidé? — Ah! maman, s'il falloit en épouſer un autre... ma mort ſeroit certaine... — Tu l'aimes

Digitized by Google

donc bien ? (en attachant ſur la jeune perſonne des yeux chargés de larmes.) — Je vous le dis, maman : vous m'avez inſpiré tant de confiance ! ſi je n'étois point aimée du Vicomte, oh ! bientôt vous n'auriez plus de fille... mais je ſurprends des pleurs.... maman, ma chere maman, je me jette à tes pieds, je les embraſſe : dis-moi : apprends-moi ce qui peut t'agiter... un trouble affreux s'empare de tes ſens.. tu ne ſaurois me le cacher... — Ah ! Zoé... ah ! ma fille... qu'on doit redouter les paſſions !... Laiſſe-moi, je t'en conjure... tu épouſeras Belménil... oui, ce ſera moi-même qui te conduirai à l'autel : repoſe-toi ſur une mere : oui, je ſerai ta mere... Ma chere enfant !.. tu ſauras un jour... retire-toi pour quelques moments... j'ai beſoin de repos. — Je vous quitte, puiſque vous me l'ordonnez... vous êtes bien cruelle ! vous avez des ſecrets pour une fille... que vous daignez appeller votre amie... je vous obéis, maman.

Et auſſi-tôt la jeune perſonne ſe ſépare de la Marquiſe, qui ſe livre alors à toute la violence des divers tranſports qui l'agitent : — Et j'irois, j'irois

Digitized by Google

enfoncer le poignard dans le sein de cette innocente victime, qui m'avoue avec candeur qu'elle aime, qui est faite pour être aimée! C'est à son âge qu'il est permi de céder à son cœur... tout m'avertit de mon égarement.... il est horrible!

Depuis l'aveu du Vicomte à Madame de Valmancé, lorsqu'il venoit lui rendre visite, elle avoit la précaution de ne se trouver jamais seule: sa fille étoit presque toujours avec elle. Enfin, la Marquise parle du mariage, prescrit, en quelque sorte, l'époque, fait même agir à ce sujet les parents de Belménil. Zoé, quoiqu'ignorante dans ce qui concerne les passions, ne sentoit que trop que le Vicomte n'avoit point le langage, l'ardeur d'un amant; mais, (disoit-elle à sa mere) maman, est-ce que c'est ainsi qu'on aime? pour moi, s'il n'étoit pas défendu à une personne de mon sexe, de s'exprimer avec liberté, j'imagine que j'avouerois au Vicomte que je l'aime... de tout mon cœur... mon ame est si pleine de ce sentiment!

La Marquise amène donc Monsieur de Belménil au point d'aller à l'autel, ou

ou de déclarer abſolument qu'il refuſoit la main de Zoé. Dans cette extrémité, il prie Madame de Valmancé, en préſence de ſa fille, de lui accorder un entretien particulier : (elle paroiſſoit héſiter) : — Vous m'accorderez, Madame, cette faveur. J'ai à vous communiquer des obſervations relatives à l'engagement projetté : & ſur le champ, la jeune perſonne, ſans attendre la réponſe de ſa mere, a la diſcrétion de ſe retirer.

A peine elle étoit hors de l'appartement : Qu'exigez-vous, Monſieur ? (dit avec une extrême émotion, Madame de Valmancé,) pourquoi cette converſation ? — Pour vous répéter, Madame, (ſe précipitant à ſes pieds,) ce que vous avez eu la cruauté de ne pas vouloir entendre : c'eſt vous, c'eſt vous que j'adore, que j'idolâtre, en rendant juſtice aux charmes, aux vertûs de votre aimable fille : vous êtes la maîtreſſe de mon cœur ; n'y portez donc point la mort, dans ce cœur... qui ne peut brûler que pour vous... — Vicomte, levez-vous, levez-vous... vous ne ſavez pas... vous ne ſaurez jamais... Vous dites que vous m'ai-

Digitized by Google

mez ? — Eh ! il n'eſt point d'expreſſion capable de vous peindre cet amour.... — Eh bien ! Vicomte, je vous demande une preuve éclatante de la paſſion que vous prétendez que je vous ai inſpiré : hâtez-vous de vous unir à ma fille... je vous l'avouerai : elle vous aime... &... nous ferions ſon malheur !... vous ouvrirez les yeux : vous verrez que Zoé eſt digne d'être votre épouſe, d'attacher tous vos ſentiments... — C'eſt vous, adorable Valmancé qui m'ordonnez de me ſacrifier !... — Allez, je ſais ce que c'eſt que d'immoler ſon cœur.... en un mot... je vous ſuis chere ? c'eſt à ce titre que j'oſe exiger que vous donniez votre main à ma fille, & qu'au plutôt... — Je ceſſe de vivre, cruelle, car l'exiſtence m'eſt inſupportable, ſi je ne vous poſſede point... — Eh ! Belménil.... penſez-vous que moi, je puiſſe ſoutenir la vie, un ſeul inſtant, ſi je vous enleve à un engagement... vous voudriez que ma fille eût dans ſa mere une rivale ?... Vicomte.... vous ne m'aimez donc pas ? — Eh bien, Madame, je vous obéirai, je vous obéirai.... fixez le jour où il me faudra

Digitized by Google

faire un ſerment... dont vous ne ſerez point l'objet... ma paſſion aura-t-elle aſſez éclaté ?... — Belmeuil, encore une fois, ſi vous connoiſſiez... épargnez-moi... épargnez-moi ! Allons retrouver ma fille, & (rappellant Zoé), tous les arrangements ſont pris. Le jour eſt arrêté. Vous pouvez regarder... aimer votre époux dans M. le Vicomte ; je vous laiſſe même avec lui.

Et à l'inſtant la Marquiſe a couru ſe renfermer dans ſon appartement, & elle a ordonné que ſa porte fût fermée à tout le monde ; Mademoiſelle de Valmancé eſt compriſe même dans la défenſe.

Quelle ſituation ! quels orages différents dans une ame partagée, déchirée entre l'amour, la vertu, la bienſéance, le devoir ! Zoé toute en pleurs, Zoé a forcé la porte : — On ne m'empêchera point de voir ma mere. Il ne ſauroit y avoir d'ordres pour ſa fille... Ah ! maman, (entrant avec précipitation) avez-vous pu défendre que votre Zoé même ne vous approchât point ?

La Marquiſe étoit dans un état qu'il ſeroit impoſſible de repréſenter, bai-

Digitized by Google

gnée dans les larmes, agitée d'un tremblement universel; un cri profond lui étoit échappé à l'aspect de sa fille : celle-ci se jette dans son sein, la serre contre son cœur, pleure avec elle : — Et vous aurez toujours la barbarie de me cacher la cause de ce désordre... qui m'accable ! — Ce n'est rien, Zoé!... ce n'est rien, ma fille... Parlons de ton mariage : oui, le jour est fixé... &... il n'est nul obstacle qui puisse reculer cet engagement.... je serois prête à descendre au tombeau... je voudrois que ces liens... ils ne sauroient être formés trop tôt, ma fille... ton bonheur.... ton bonheur sera le mien; & à ce mot, un torrent de pleurs.

La Marquise a le courage d'écrire au Vicomte une longue lettre, où elle lui rappelle sa promesse, dont deux familles attendent l'exécution; enfin, elle va jusqu'à lui répéter qu'elle exige cette preuve de tendresse : » Vous ne » sauriez m'en donner une plus éclatante, & moi, je vous accorde un » témoignage d'estime, qui doit vous » flatter, puisque j'ose compter assez » sur votre probité, pour croire que

Digitized by Google

» cette lettre ſera anéantie, & que » ſur-tout ma fille n'en aura jamais » connoiſſance. Ah! Vicomte, je vous » l'ai dit; un jour, un jour, vous pourrez ſavoir... ne parlez point de ſacrifice : il n'en eſt point auquel on » ne ſe ſoumette, & qu'on ne ſoit capable de faire, lorſque l'on a une » ame telle que j'aime à me figurer la » vôtre, &c. »

Madame de Valmancé étoit au-deſſus des créatures humaines, ſe livrant ſans ceſſe une multitude de combats, dont elle ſortoit victorieuſe, continuellement avec ſa fille, occupée enfin des préparatifs du mariage dont le jour étoit marqué, & l'on y touchoit.

La Marquiſe tombe malade : elle s'obſtine à ne point garder le lit : après la cérémonie, (diſoit-elle) j'aurai le temps de ſonger à moi : à préſent, je ne dois ſonger qu'à ma fille.

Cependant la maladie de Madame de Valmancé augmentoit; une de ſes parente, (la Comteſſe de Lerni) ſe fait annoncer : elle revenoit du fond d'une Province éloignée; elle étoit à-peu-près de l'âge de la Marquiſe, &

Digitized by Google

toutes deux avoient été liées de la plus étroite intimité. Madame de Valmancé goûte un plaiſir infini à la revoir; Madame de Lerni ne diſſimule point à ſon amie qu'elle la trouve extrêmement changée. La Marquiſe laiſſe échapper des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir; enfin, à la ſuite d'un très-long épanchement de l'amitié, elle vient à découvrir ce qu'elle n'a plus la force de diſſimuler à ſa parente. — Ce changement, ma chere amie, eſt cauſé par un motif qui vous ſurprendra bien. Elle expoſe donc tous ſes ſupplices divers : car on ne peut nommer autrement ce qu'elle reſſentoit, & elle ajoute : — J'éprouve que j'ai peu de temps à vivre : mais j'aurai rempli mon devoir, j'aurai ſatisfait à mon cœur, ſi j'en écarte cette malheureuſe paſſion : il ne doit être plein que du deſir, de l'impatience d'aſſurer le bonheur de ma fille, & ſon bonheur.... doit être abſolument le mien, ou la mort me délivrera d'une exiſtence que je ne puis plus ſupporter.

Madame de Lerni combat un ſacrifice ſi rigoureux : — Vous avez inſpiré à Monſieur de Belménil, une paſſion

Digitized by Google

qu'il ne ſurmontera peut-être jamais: eh! pourquoi rejetter ſes vœux! Zoé eſt dans un âge où les penchants ne ſont point approfondis: elle aura bientôt oublié la perte du Vicomte; d'ailleurs, d'autres objets viendront effacer celui qui peut, en ce moment, l'occuper; à votre place, j'accepterois donc l'hommage du Vicomte, je lui donnerois ma main... — Qu'il en coûte une larme à ma fille? qu'en un mot, je ſois ſa rivale! jamais, ma chere amie, je ne jouerai ce rôle odieux.... je l'ai réſolu. Je la mets dans les bras du Vicomte: que des nœuds ſacrés.... Ils ſeront formés.... par mes propres mains.

Madame de Valmancé n'écoute plus rien; elle recueille toutes ſes forces pour conclure ce mariage, qui la précipitera au tombeau; car elle y marche à grands pas; elle cache à tous les yeux le mal qui la déchire; c'eſt elle qui préſide aux préparatifs de cette union, qui choiſit les atours dont ſa rivale doit être parée; le terme approche: on y touche; on eſt à la veille de ce jour; la Marquiſe étoit mourante; elle eſt étonnée que Madame de Lerni

Digitized by Google

vienne lui enlever sa fille qui ne la quittoit point, & lui proposer de l'accompagner chez une Dame de sa connoissance : — Ma chere amie, eh ! où conduisez-vous ma fille ? laissez-la-moi... en ces instants.... sa présence m'est nécessaire....

Sa parente ne l'entend point : elle emmene Zoé.

A peine sont-elles sorties, paroît le Vicomte, agité des plus violents transports : — Qu'ai-je appris, Madame ? quoi ! vous ne me voyez point d'un œil indifférent ? mon amour, mon amour auroit pu vous toucher ? & vous m'ordonnez d'en épouser une autre que vous ?... je ne remplirai point un si cruel sacrifice, ou la mort, ce moment même, ou votre main. Ah ! (s'écrie la Marquise) qu'elle indiscrétion est échappée à mon amie ! Eh bien, Monsieur.... eh bien, Vicomte, je ne dissimulerai plus rien : oui, Madame de Lerni vous a dit la vérité : oui.... je vous aime.... que faut-il vous déclarer davantage ? je meurs d'une passion.... que l'un & l'autre nous devons surmonter. Encore une fois, si je vous suis chere, comme je me plais

Digitized by Google

à le croire, je vous l'ai dit, je vous le répete en ce moment : donnez-m'en une marque éclatante, & j'oſe l'attendre de cet amour... qui méritoit tout le mien. Belménil, demain, demain, conduiſez ma fille à l'autel : j'y marcherai avec vous; vous ſerez ſon époux, vous deviendrez ſon amant, & je compte ſur la fermeté de nous deux. Vicomte, ne voyez point mes larmes, mon déſeſpoir.... écoutez-moi ſeulement.... (Belménil veut repliquer), vous m'aimez? vous ſerez le mari de Zoé, de ma fille... vous ſauverez ma réputation, mon honneur, la tendreſſe.... que je dois à mon enfant, d'un reproche... d'une flétriſſure... que vous partageriez, ſi nous formions des liens... qui doivent vous enchaîner à ma fille ſeule. Vicomte, eh! que ſeroit à vos yeux, aux miens mêmes, une femme avilie!... Quittons-nous donc, & qu'à cet inſtant j'enviſage en vous mon gendre! Ce nom vous dit, Belménil, que c'eſt pour la derniere fois que nous nous ſommes permis un ſemblable entretien; l'un & l'autre, ne ſongeons plus... qu'au joug qui nous eſt impoſé. (Le Vicomte ſe jette aux genoux de la

Digitized by Google

Marquiſe, employe des inſtances, des prieres, juſqu'à des larmes.) Il n'eſt donc pas vrai, (pourſuit-elle,) que votre amour ſoit au point où je l'avois imaginé? — Eh bien! Madame, régnez, commandez au plus malheureux des hommes. Vous le voulez: je vais me déchirer le cœur, m'aſſervir à la loi cruelle que vous me preſcrivez.... le mari de Zoé... je ſaurai mourir... — Je vous le prédis: ma fille aura vos plus tendres ſentiments, vous ne réſiſterez point à ſes agréments, à ſes vertus... vous parlez de mourir, Belménil? & penſez-vous que je tienne plus à la vie?

Enfin, le Vicomte s'eſt ſéparé de Madame de Valmancé, avec la réſolution d'épouſer ſa fille, le lendemain même.

La Marquiſe avoit l'ame bouleverſée: elle ne peut ſoutenir ces divers orages; elle ſonne ſes femmes, qui la mettent au lit, ſurpriſe d'une fievre violente, livrée à toutes les horreurs de ſa ſituation: elle ne voyoit qu'un abyme de douleurs; on lui apporte une lettre: elle s'en ſaiſit: — L'écriture de ma fille! eh! qui l'auroit engagée?...

Digitized by Google

quelque malheur... je ſuis deſtinée à être frappée de tous les coups!... je ſuis bien à plaindre! elle lit:

» Ne ſoyez pas ſurpriſe, ma tendre » mere, ſi vous ne me revoyez point; » je ne m'offrirai à vos regards, qu'aſ- » ſurée que vous avez donné votre » main à Monſieur de Belmenil; je » ſais tout. C'eſt à moi de vous im- » moler une tendreſſe, une paſſion » qui auroit fait le charme de ma vie, » ſi je pouvois être heureuſe, en ſoup- » çonnant ſeulement que mon bonheur » me coûteroit le vôtre: je vous preſ- » ſe, je vous conjure d'épouſer le Vi- » comte; après la cérémonie, j'irai » tomber à vos genoux, & vous de- » mander la continuation de cette ten- » dreſſe... »

Madame de Valmancé n'acheve point: — Ma fille eſt inſtruite... où eſt-elle? où eſt-elle? s'éloigner de moi!... ſe dérober à mes yeux! & chez qui auroit-elle porté ſes larmes? car elle pleure, en ce moment, & c'eſt moi, c'eſt ſa mere qui lui cauſe ce chagrin! je vois trop où elle a couru enſevelir ſa douleur... précipitons nos pas...

La Marquiſe appelle ſes domeſtiques,

se fait conduire chez Madame de Lerni, monte avec tous les transports d'une femme éperdue : — Je viens... j'accours.... ma fille est chez vous.... rendez-la-moi.... rendez-la-moi.... que je la voie ! que je la presse dans mes bras !... & vous avez répandu sur ma situation une funeste lumiere ? vous avez révélé à ma fille.... — Tout, ma chere amie, tout. Il s'agissoit de votre conservation ; vous êtes expirante... — Il n'importe que je meure... je veux que ma fille soit heureuse... c'est là tout ce qui remplit mon ame... au nom de l'humanité, dites-moi où elle s'est retirée... vous le savez ?... — Vous ne le saurez point. Les préparatifs du mariage sont faits ; que, demain, Belménil vous conduise à l'autel, & Zoé.... elle volera dans vos bras... — Que me proposez-vous ? seriez-vous devenue mon ennemie la plus cruelle ?... je me suis expliquée : la mort plutôt que mon bonheur aux dépens de celui de ma fille ! Et la Marquise, en achevant ces dernieres paroles, verse un torrent de larmes.

Une porte s'ouvre : une jeune personne accourt, fondant en pleurs, dans

Digitized by Google

les bras de la Marquiſe : — Ma mere !... la plus chere des amies ! votre Zoé n'a pu reſter plus long-temps cachée à votre vue... Ce n'eſt point notre parente : c'eſt moi-même qui vous demande en grace, à vos genoux, (elle s'y précipite) de me laiſſer m'immoler... Ma tendre mere, je n'en doute point, le plaiſir de vous voir avec un époux... j'oublierai que je l'ai regardé avec d'autres yeux ; ce plaiſir... me rappellera à la vie... je tenterai l'impoſſible, pour éloigner une image... je m'efforcerai de la bannir... je la bannirai. — Ah ! ma fille !... ma chere Zoé ! (en la ſerrant contre ſon ſein) ces traits ſont dans ton cœur, & on ne les efface pas... non, (ſe levant avec emportement, je ne te céderai point en généroſité... je veux... je veux moi-même, te mener à l'autel... &... je l'ai réſolu. Je n'entendrai plus rien. Ni l'une, ni l'autre... il eſt inutile : ne m'oppoſez plus... nul obſtacle que mon amour pour ma Zoé (l'embraſſant encore) ne vienne à bout de ſurmonter.... Mademoiſelle de Valmancé alloit repliquer : (en lui mettant la main ſur la bouche :) Zoé, c'eſt une amie qui vous

Digitized by Google

en conjure... c'est une mere qui vous l'ordonne. Point de réponse. Je vous ramene avec moi; & vous, (à Madame de Lerni, avec un sourire sentimental), je vous perdonne tout le mal que vous m'avez causé. Demain, je vous attends, pour nous accompagner à l'église.

La Marquise, rentrée dans son hôtel, se hâte d'aller à son secretaire, d'y prendre du papier, une plume, & elle écrit au Vicomte la lettre suivante:

» Songez, Monsieur, que c'est demain l'époque où j'ai le bonheur de » vous avoir pour mon gendre: je » ne vous envisage plus que sous ces » traits; ressouvenez-vous de ce que » nous nous sommes promis réciproquement, notre honneur est intéressé » à tenir notre parole. Votre probité, » la noblesse de votre ame, m'assurent que ma fille n'aura point à se » plaindre de vous être unie. Adieu! » Monsieur. A demain".

Et aussi-tôt elle envoye à Belménil cette espece de billet.

Zoé fait de nouvelles tentatives pour engager sa mere à se lier à son amant.

Digitized by Google

la Marquiſe triomphe de ſa fille, d'elle-même.

Le jour a paru ; le Vicomte eſt arrivé ; il cherche a obtenir de Madame de Valmancé un moment d'entretien. Après la cérémonie, Monſieur, (lui répond avec fermeté la Marquiſe,) nous aurons une converſation, ſi elle peut vous être néceſſaire : mais, en cet inſtant, ne nous occupons que de votre mariage.

Madame de Lerni étoit venue. On ne ſauroit exprimer tout ce qu'il en coûtoit à Madame de Valmancé, pour en impoſer ſur le bouleverſement total de tous ſes ſens. Ils vont à l'égliſe ; au moment que ſe prononce le vœu ſacré, la Marquiſe tout bas à ſa parente : — Ma chere amie ! ma chere amie !... ſoutenez-moi... ſauvez mon honneur ! je ſens que j'expire ! Et à peine ſont-ils formés ces nœuds éternels, indiſſolubles, Madame de Valmancé, avec un profond gémiſſement, tombe dans les bras de Madame de Lerni, & perd la connoiſſance ; on vole vers elle : Zoé eſt la premiere à lui prodiguer des ſecours ; elle l'embraſſe, l'arroſe de ſes pleurs. La Marquiſe,

Digitized by Google

donnant quelques ſignes de vie, d'une voix mourante, (à Madame de Lerni) : — Sont-ils mariés ? Elle a enfin r'ouvert les yeux, ſerré affectueuſement la main de ſa fille ; & une ſeconde fois, s'adreſſant à ſa parente : — Qu'on ſe hâte de me remener chez moi ! je me ſens très-mal ! Madame de Lerni ſe charge de ce ſoin. Croyez-moi, (dit-elle, aux deux jeunes époux), il y a de la prudence de la part de l'un & de l'autre, à vous écarter d'elle pour quelques moments. C'eſt, ajoute-t-elle, (ſe tournant du côté de la Vicomteſſe), lui donner une marque de votre amour ; il faut la laiſſer ſeule avec ſon cœur, qu'elle s'eſſaie à ſe ſurmonter : & une ſemblable victoire eſt l'ouvrage du temps, plus encore que du courage & de la raiſon.

Combien Monſieur de Belménil avoit à ſouffrir, d'autant plus déchiré que la généroſité, l'honnêteté, nous pourrions dire l'humanité, lui défendoient, en quelque ſorte, de laiſſer éclater le moindre ſentiment en faveur de la Marquiſe ! il n'en pouvoit être aucun, qui ne portât un trait mortel au ſein de ſon épouſe : quelle ſituation !

Digitized by Google

La Marquiſe eſt donc malade, & n'ayant voulu avoir auprès d'elle que ſa parente : — Mon amie ! mon unique amie ! (comme ſi elle ſortoit d'un ſonge accablant,) ils ſont donc unis ! Belménil eſt mon gendre ! tandis... je ne veux point les voir, je ne veux point les voir... &... je n'en aurois point la force.

La Vicomteſſe cependant, malgré tous les efforts de Madame de Lerni, entre dans l'appartement de ſa mere, ſe précipite ſur ſon lit : — Et voilà, (au milieu des ſanglots) ce que je n'avois que trop appréhendé ! à quel prix me vois-je l'épouſe du Vicomte ! ma mere... je vous cauſerai la mort... — Zoé, ma chere Zoé, (car c'eſt le nom que je veux toujours te donner,) tu es bien cruelle ! laiſſe à la nature quelques moments de foibleſſe... j'en triompherai, j'en triompherai : mais ta préſence... j'oſe te l'avouer... ma fille, viens dans mes bras... pardonne moi... que le cœur a de la peine à ſe vaincre !... je t'en conjure ; que ton mari n'approche pas !... dis-lui avec candeur que je ſuis encore la victime d'une malheureuſe paſſion... je la ſur-

Digitized by Google

monterai, ma fille, je la ſurmonterai.

Enfin, Madame de Valmancé, aſſez courageuſe, aſſez éclairée, pour ne pas s'abuſer ſur le danger de vivre en ſociété avec ſa fille & ſon gendre, a pris un parti, le ſeul qui reſte à quiconque a de la bonne foi, & veut véritablement ſe maîtriſer & ſe vaincre : Madame de Lerni eſt ſeule dans le ſecret : la Marquiſe va donc avec elle s'enſevelir au fond d'une terre éloignée de Paris : voici ce quelle écrit, en partant, au Vicomte & à ſa femme :

» Zoé, je n'ai point rougi de t'en » faire à toi-même l'aveu : au milieu » de mon égarement, j'ai eu le bon- » heur de conſerver aſſez de raiſon, » pour ne me point diſſimuler toute » l'étendue de ma foibleſſe; oui, je » ſens toute la violence de mon mal : » il s'agit de le guérir, & j'ai embraſſé » le remede avec tranſport : ce n'eſt » qu'en fuyant la préſence de vous » deux, que je *reſaiſirai* ce calme né- » ceſſaire pour reprendre ma raiſon, » la dignité de mon exiſtence. Je n'aſ- » pire qu'à me montrer votre amie, » votre mere, une femme eſtimable, » qui ſoit en droit de ſe reſpecter elle-

Digitized by Google

» même : je vais m'étudier à poſſéder
» ces qualités : je les acquerrai, (du
» moins je m'en flatte,) en recher-
» chant la ſolitude, en conſultant mes
» forces, & travaillant à m'affermir.
» Si j'apprends que vous êtes heureux,
» je me dirai qu'un jour je le ſerai :
» il n'eſt pas poſſible que la raiſon &
» le ſentiment ne reprennent le deſ-
» ſus. Ne m'épargnez point de vos nou-
» velles : vous recevrez des miennes.
» Adieu ! votre affectionnée mere, &c."
(Il y avoit par *poſcriptum.*) » Lorſque
» je ſerai bien ſûre de moi-même, bien
» contente de mon cœur, je revole-
» rai dans vos bras pour ne plus vous
» quitter. Adieu, encore une fois,
» plaignez-moi, & aimez-moi davan-
» tage ".

Zoé étoit inconſolable, quoiqu'elle eût amené le Vicomte au point d'ajouter l'amant à l'époux : ſes vertus, ſa douceur, ſes charmes ſans coquetterie, avoient exercé leur empire : en effet, il ne voyoit plus que ſa femme qui méritât tous ſes ſentiments, & elle connoiſſoit le prix de ſa victoire : mais elle ne ceſſoit d'avoir ſous les yeux l'image de ſa mere déſolée, victime

Digitized by Google

d'un malheureux amour, & qui avoit eu la magnanimité de se sacrifier à sa rivale : cette idée affligeante ne cessoit d'empoisonner son bonheur.

La Marquise avoit tenu parole ; le Vicomte & son épouse recevoient quelquefois de ses lettres : elle ne leur parloit que d'objets indifférents, & sembloit attentive à se taire sur l'état où se trouvoit son cœur.

Plusieurs années s'écoulerent. La Vicomtesse n'avoit rien perdu de ce vif intérêt qui l'attachoit à sa mere : son ame nourrissoit toujours à cet égard, une mélancolie profonde que l'amour de son mari, & la naissance de deux enfants ne pouvoient dissiper, & même adoucir. Je serois la plus heureuse des femmes, (redisoit-elle continuellement) s'il étoit possible que ma mere eût recouvré sa tranquillité : & le moyen de jouir d'un si doux avantage, je l'ai éprouvé, lorsqu'on ne possede pas ce qu'on aime !

Quel spectacle pour les deux époux ! Madame de Valmancé est de retour : elle a volé dans leurs bras. — Vous me revoyez la femme la plus raisonnable qui existe : plus d'amour. Une

Digitized by Google

vive & pure amitié pour le Vicomte, une tendreſſe pour ma fille, plus étendue encore qu'elle n'avoit été, la connoiſſance du cœur, & la certitude qu'il eſt des moyens infaillibles de le dominer : voilà, mes amis, ce que je vous apporte du fond d'une ſage retraite; voilà ce que j'ai dû au temps, à une étude cultivée & conſtante de moi-même, à la réſolution décidée de m'impoſer des loix, & de me ſubjuguer entiérement; non, les paſſions ne ſont point invincibles; & lorſqu'on le veut fermement, on parvient à ſe maîtriſer : j'en ſuis l'exemple.

Elle ſoutint ce rôle digne d'admiration; tous ſes ſentiments, en effet, tournerent (ſi l'on peut le dire,) au profit de l'amitié. La Vicomteſſe ne s'apperçut jamais que ſa mere avoit été ſa rivale; & ſon mari n'enviſagea dans la Marquiſe qu'une amie à laquelle il demeura éternellement attaché.

Digitized by Google

L'ESPRIT

DU

VRAI NÉGOCIANT.

MON projet étant d'écrire pour les diverses classes de Lecteurs, je n'ai pas cru m'éloigner de mon but, en mettant ici sous les yeux quelques especes d'axiomes d'un certain Monsieur C**, qui a joué un rôle parmi les négociants estimables : on verra qu'il savoit concilier l'honnêteté & le sentiment, avec l'art de *faire fortune ;* ce qui est assez difficile, & demande autant d'adresse que de probité.

Vendez quand tout le monde achete. Achetez quand tout le monde vend. Profitez du moment. N'oubliez pas que le public a ses accès d'ivresse, & c'est à l'habile négociant à être au guet de ces accès. Ayez toujours les yeux attachés sur le thermometre de la banque.

Vous avez affaire à un débiteur mal-

Digitized by Google

honnête : recevez ce qu'il voudra bien vous donner ; ſi vous employez le miniſtere de la juſtice, votre créance eſt perdue. Un homme de probité vous doit, il tombe dans l'infortune : acceptez tous les arrangements qu'il vous propoſera, tendez-lui les bras : votre intérêt, auſſi-bien que votre humanité, exige tous les ſacrifices ; ſi ce débiteur tôt ou tard revient à ſa premiere ſituation, ne doutez pas qu'il ne vous ſatisfaſſe ; ſi ſon ſort ne change point, comptez ſur ſa reconnoiſſance ; & c'eſt toujours gagner.

Un voleur vous demande la bourſe ou la vie : il n'y a point à balancer : donnez-lui la bourſe, & vous devez encore des actions de graces au Ciel.

Quand on a payé au marchand l'aune de drap qu'on lui a acheté, on ne lui doit plus rien.

Il ne faut pas toujours *courir après la fortune ;* on traverſe les mers, on va au Pérou, à la Chine, au bout du monde, on s'expoſe à mille dangers pour ſaiſir cette fortune, qui ſouvent ſe trouve dans l'enceinte de Paris. Le commerçant vraiment induſtrieux, ne

Digitized by Google

fait que marcher ; & avec de la conduite & de l'intelligence, il double ſes fonds dans l'année.

L'homme à talent ne manque jamais, s'il joint le bon ſens à l'eſprit.

L'artiſte le plus ordinaire a des moyens aſſurés de vivre à ſon aiſe, & s'il a de l'activité, de devenir riche.

Il faut aſſiſter les pauvres : mais combien le ſont par leur faute ! cependant ils n'en ſont pas moins dignes de notre commiſération.

La probité dans un négociant, conduit néceſſairement à la fortune. Le frippon, s'il a beaucoup de reſſources, court auſſi bien de dangers : pour une chance favorable, il s'expoſe à des pertes ſans nombre.

Qu'on ne diſe pas que la vertu ne mene à rien : la vertu eſt la vraie politique de tout homme en place ; celui qui marche en plein midi, fera plus de chemin que le ruſé qui ne ſe met en route que la nuit.

Si tu veux beaucoup gagner, il faut que tu ſaches perdre.

Le négociant eſt preſque toujours le maître de ſa deſtinée.

Il n'eſt point de gain profitable ; quand

Digitized by Google

quand il eſt illicite. L'intérêt même du négociant exige qu'il ſoit un parfaitement honnête homme.

Il n'eſt point de petites dépenſes : celles qui reviennent ſouvent, conduiſent preſque toujours au dérangement des affaires.

Ne confondez point l'avarice avec l'économie : la premiere eſt un vice des plus odieux, des plus honteux ; l'économie, pour le négociant, eſt la pierre fondamentale de ſa fortune.

Il y a une grande différence entre un marchand & un négociant : celui-là n'eſt renfermé que dans de petites vues mercantiles ; les ſols s'attachent à ſon ame, & y portent une rouille groſſiere ; l'autre étend ſes regards par-tout, au-delà des mers, & entouré de grandes entrepriſes, ſon caractere néceſſairement contracte de la nobleſſe & de l'élévation.

Le riche mal-aiſé differe peu de l'indigent.

Avec de l'ordre, un projet déterminé, & le temps, il n'eſt guere poſſible de ne pas arriver à une grande fortune.

La fortune, au reſte, ne peut flatter,

Digitized by Google

que lorsqu'on a mis d'accord pour l'acquérir, l'honneur & l'intelligence, & cette réunion dans le négoce, trouve bien des obstacles.

Digitized by Google

L'INDISCRÉTION.

L'ESPRIT de ſociété, qu'accompagnent une diſtraction continuelle, un jugement léger & peu approfondi, entraîne néceſſairement le défaut de réflexion : de-là, une foule d'inconvénients, ſuivis quelquefois de malheurs irréparables ; *l'indiſcrétion* eſt un des premiers vices qu'il produit : car on ne ſauroit donner un autre nom à cet abus de la parole, qui eſt plutôt un abus de confiance. Parmi le nombre d'exemples qui prouvent juſqu'à quel point l'indiſcrétion eſt nuiſible, nous nous contenterons d'en choiſir un ſeul capable de donner une idée de tous les maux qui peuvent en réſulter.

La Marquiſe de *Belmont* avoit paru dans le monde, avec tous ces agréments aſſurés de plaire ; elle joignoit aux charmes de la figure, une ame noble & ſenſible, & l'eſprit le plus ſéduiſant, n'ayant de coquetterie que ce qu'il en falloit pour répandre de l'intérêt ſur toute ſa perſonne & dans ſes moindres

Digitized by Google

propos; d'ailleurs, la Marquiſe, quoiqu'une de nos femmes à la mode, jouiſſoit du rare avantage d'être vertueuſe; peut-être elle ſe livroit trop au plaiſir de la converſation; ce qui la conduiſoit à des imprudences qu'elle-même ſe reprochoit.

Le Comte de *Linſel*, dont le caractere exceſſivement jaloux s'étoit fait connoître, puiſque ſa premiere femme en avoit été la victime, venoit de contracter un nouvel engagement. Mademoiſelle de *Saint-Remi* s'étoit vue, en quelque ſorte, traîner à l'autel par une famille qui ne conſidéroit que l'éclat du rang & les richeſſes, malheureuſe erreur de la plupart des parents! Ils attachent le bonheur à la grandeur, à la fortune; hélas! & ſouvent ce ſont eux qu'il faut accuſer des égarements funeſtes & coupables auxquels s'abandonnent les enfants. Quels plus affreux liens, que des nœuds mal aſſortis! Ceux qui enchaînoient Mademoiſelle de Saint-Remi à Linſel, étoient la chaîne la plus peſante: elle l'arroſoit de ſes larmes; le Comte en vain s'efforçoit de l'arracher à cette mélancolie ſecrete qui la conſumoit: elle

Digitized by Google

ne voyoit en lui qu'un tyran ; & enviſagé ſous cet aſpect, ſes careſſes, ſes bienfaits mêmes étoient odieux ; il ne pouvoit pénétrer la cauſe des pleurs qui échappoient à ſa femme, quoiqu'elle s'étudiât à les repouſſer ; ce qui irritoit le mari, & le faiſoit quelquefois ſe livrer à tout l'emportement d'une ſombre fureur.

C'eſt ſur ces entrefaites que la Marquiſe de Belmont ſe lie avec la Comteſſe de Linſel : celle-ci réuniſſoit tout ce qui nous attache, pour ainſi dire, malgré nous ; elle reſpiroit le ſentiment le plus touchant ; les femmes mêmes ne pouvoient ſe défendre de cette impreſſion ; le charme de l'ame reſpiroit ſur ſon viſage : il étoit donc naturel que la Comteſſe & la Marquiſe devinſſent amies intimes, & cédaſſent à tous les rapports de la ſympathie. Elles ſe voyoient preſque tous les jours, & avoient de la peine à ſe quitter. Conduites par les mêmes goûts, par le même amour de la vertu, des plaiſirs innocents, elles n'avoient, ſi l'on peut parler ainſi, que le même cœur & les mêmes deſirs ; on les connoiſſoit dans le monde, ſous le nom des *deux amies.*

Digitized by Google

Malgré cette tendre amitié, Madame de Linſel conſervoit cet air de langueur qui ſembloit la trahir, & annoncer qu'elle nourriſſoit un chagrin auſſi profond que caché; la Marquiſe inutilement avoit voulu éclaircir cette eſpece de myſtere: la Comteſſe s'étoit obſtinée à demeurer ſur la réſerve, & cependant elle ſoupiroit; des larmes ſouvent venoient ſur les bords de ſa paupiere. Vous êtes mon amie, (lui répétoit Madame de Belmont,) & vous avez des ſecrets pour moi! Eſt-ce ainſi qu'on aime? Tous les jours, je vous ouvre mon cœur: vous y liſez à votre gré, & le vôtre m'eſt fermé. — Que voulez-vous dire, ma chere Marquiſe? ſoupçonneriez-vous l'attachement que je vous ai voué? Il eſt des ſituations... Penſez-vous qu'un mari tel que le Comte... Ma tendre amie, il eſt des choſes qu'on doit taire... &... je deſirerois fort me les déguiſer à moi-même.... La diſparité des caracteres dans le mariage, expoſe à des déſagréments... des peines intérieures... qu'on doit étouffer.... Il n'y auroit point de mérite à remplir ſon devoir, s'il étoit auſſi aimable qu'il eſt puiſſant

Digitized by Google

ſur un cœur dont l'honnêteté & la vertu ſeront toujours la premiere loi... Tournons la converſation ſur un autre objet,... &... laiſſez-moi des maux... auxquels il n'eſt point de remede.

Madame de Belmont avoit donc employé des efforts ſuperflus pour arracher un ſecret qu'elle ne doutoit point que ſon amie ne renfermât au fond de ſon cœur. Un jour elle trouve la Comteſſe fondant en larmes, & qui, à ſon arrivée, s'étoit empreſſée de cacher un papier : elle ne ſauroit diſſimuler le déſordre de ſes ſens. Vous me voyez (dit-elle à la Marquiſe) fort agitée... J'ai reçu des nouvelles affligeantes... On m'annonce la maladie dangereuſe d'un parent. (Et les pleurs coulent avec plus d'abondance.) Madame de Belmont entreprend de la conſoler... Il mourra, (interrompt Madame de Linſel, en pouſſant un cri,) &.... je n'y ſurvivrai point!... je n'y ſurvivrai point!... Je ſuccombe à l'excès de mon déſeſpoir... Ah! mon amie! ne ſubiſſez jamais de pareilles épreuves : ce ſont de ces pertes... irréparables! — Il eſt vrai qu'un bon parent doit nous être cher... — Hélas!

Digitized by Google

il ne m'intéreſſe que trop encore... Marquiſe... êtes-vous bien mon amie? — Eſt-ce à vous d'en douter? J'imagine vous avoir donné des témoignages d'attachement..... qui ne ſont point équivoques... Votre ame... devroit être la mienne. Pour moi, je vous ai accordé une entiere confiance; je me reprocherois d'avoir une penſée, un ſentiment qui ne vous fuſſent pas connus. — Je puis donc m'épancher avec toute liberté dans votre ſein : c'étoit un fardeau, je l'avoue, pour mon amitié, &... je brûle de le dépoſer... puiſque vous m'aimez... — Comteſſe, vous me déſolez..... auriez-vous des ſoupçons?... — Non, je n'en ai point, je n'en ai point; mais, ma tendre amie,... ſavez-vous que c'eſt plus que ma vie, ce que je vais verſer... dans votre cœur même? Que cet aveu, je vous en conjure, y reſte enſeveli! O Ciel!... aurai-je la force de vous le dire?... Obſervons ſi perſonne ne nous écoute, (& la Comteſſe va à la porte de ſon appartement, qu'elle ferme avec précaution : elle revient;) qu'il n'y ait que vous ſeule au monde qui ſoyez inſtruite... C'eſt bien le ſe-

Digitized by Google

cret de mon cœur, dont vous ſerez maîtreſſe... Aſſeyons-nous, & connoiſſez tous mes malheurs.

Madame de Linſel demeure quelque temps ſans reprendre la parole; elle a la voix ſi oppreſſée! elle éprouve un trouble ſi violent! — Oui, vous allez juger de toute l'horreur de ma ſituation. Il faut remonter à la ſource de ces larmes intariſſables... qui ne s'arrêteront qu'à ma mort.

Je ſors d'une famille, que la nobleſſe a plus favoriſée que la fortune. Dès mon premier ſoupir, mon cœur s'ouvrit, en quelque ſorte, à un ſentiment que je ne parviendrai jamais à dompter, mais qui auſſi ne prévaudra jamais ſur le joug qu'on m'a impoſé, que je m'impoſe moi-même. Je fus élevée avec mon parent, le Chevalier *Dorneuil:* c'eſt-là cet objet... ce maître de mon ame, qu'il faut que j'immole au devoir... que j'oublie! L'amour, l'amour le plus tendre, le plus paſſionné, le plus pur, naquit dans nos jeux. O trop heureuſe enfance! que tu m'a fais goûter de plaiſirs, & qu'ils étoient innocents, ces plaiſirs ſi doux! Comme ils étoient ſans mêlange! Com-

Digitized by Google

me nous nous aimions, sans que la vertu pût s'en offenser ! Arrivés à cet âge où l'on s'occupe d'un établissement, nos familles parlerent de nous unir ; elles approuverent notre inclination mutuelle, la fortifierent même, en mettant sous nos yeux la perspective d'un engagement prochain. Dorneuil & moi, nous nous abandonnions aux plus flatteuses espérances... Non, sans doute, ma chere Marquise, rien n'approche du bonheur de deux amants qui deviennent époux ; je me remplissois de cette image enchantereſſe ; je buvois à longs traits un filtre qui devoit se changer en un poison mortel ! J'eusse été trop heureuse !... Horrible destinée ! Le Comte de Linsel vient à paroître ; il voyoit souvent mon pere ; j'ai le malheur d'offrir à ses regards quelques agréments qui m'ont été bien funestes ! Enfin, mon unique amie, vous le dirai-je ? le Comte sollicite ma main. L'auteur de mes jours cesse d'avoir un cœur paternel : il n'envisage plus que l'opulence, un rang à la Cour, & le Chevalier est sacrifié à toutes ces vaines & cruelles illusions ; on m'ordonne de n'y plus songer, de perdre de

Digitized by Google

vue un spectacle enchanteur, de ne voir que l'avancement de ma famille, fruit de ce mariage trop odieux, l'éclat qui en réjailliroit sur tous les miens; il faut que je m'arrache le cœur, que je renonce à Dorneuil!... Y renoncer!... eh! il aura mon dernier soupir.... Marquise... quelle foiblesse honteuse m'est échappée! Eh! suis-je à moi? ne suis-je pas à un mari, à un tyran... auquel il est de mon devoir de me soumettre! Le Chevalier... Ce fut moi, ce fut moi qui lui enfonçai le poignard dans le sein, qui lui déclarai... qu'un autre alloit être mon époux, qui le conjurai de cesser de m'aimer... qui lui remontrai que tout l'exigeoit: le bonheur de ma famille, à qui j'immolois le mien... Nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir, pour n'être jamais, jamais l'un à l'autre... J'obéis à ces barbares parents... Je passai, toute en larmes, dans les bras... Ce n'étoit point Dorneuil! Je fus la femme de Linsel. Lien affreux, & qu'il faut pourtant respecter, que peut rompre la mort seule!... Quelle image! quel avenir! Il ne m'est pas possible de soutenir ce tableau. — Sans doute,

Digitized by Google

Comteſſe, vous êtes à plaindre, & je ſens tout ce que vous devez ſouffrir! c'étoit donc là le ſujet de cette douleur profonde, que vous ne ſauriez diſſimuler? Et vous me faiſiez un ſecret?... — Ah, Marquiſe, c'eſt encore peu de ces coups! Au moment que je ſuis livrée à des combats, à des aſſauts éternels, que j'ai beſoin de toute ma vertu pour ne pas ſuccomber, que je ſuis dans une guerre continuelle avec moi-même, que je meurs d'amour, de repentir, de déſeſpoir, que je cherche de toutes mes forces à bannir de ma mémoire, ou plutôt de mon cœur un objet... un objet, qui, j'oſe vous l'avouer à ma honte, m'eſt toujours plus cher... O mon amie, j'ai reçu cette lettre: (elle tire un écrit de ſa poche,) liſez, & convenez qu'il ne peut être ſur la terre une femme plus malheureuſe, plus digne de compaſſion.

La Marquiſe prend cette lettre, & lit: » Vous m'aviez impoſé une loi » que je regardois comme un arrêt du » Ciel même: il s'agiſſoit de votre re» pos, de votre bonheur: je n'envi» ſageois que vous, que vous ſeule:

Digitized by Google

» j'étois donc déterminé à garder un
» ſilence éternel, à ne point recher-
» cher les occaſions de vous voir...
» à vous fuir... Moi! éviter votre pré-
» ſence! Mon ſort eſt donc bien chan-
» gé! il n'importe : un amour tel que
» le mien fait ſacrifier; quelque deſir
» que j'euſſe de ſceller ce ſacrifice ſi
» fort au-deſſus de la nature, je n'ai
» pu me refuſer à une démarche, la
» derniere étincelle d'une ardeur trop
» malheureuſe. Seroit-ce vous offen-
» ſer, bleſſer votre devoir, votre hon-
» neur, que de vous conſacrer le ſou-
» pir qui me reſte : car je ne puis plus
» ſupporter le fardeau de la vie? je
» touche au moment où ce cœur ne
» brûlera plus d'un feu que j'ai dû re-
» jetter dès l'inſtant que ma cruelle
» deſtinée vous a ſoumiſe à un époux:
» & ce mari n'a point été Dorneuil!...
» Du moins vous m'accorderez des lar-
» mes; votre vertu vous en feroit-elle
» un crime? Que votre pitié ſoit le
» prix de ma mort! Je vais enfin l'ob-
» tenir, cette mort ſi deſirée, ſi at-
» tendue! plaignez-moi; je puis ceſſer
» de vivre, plutôt que de ceſſer de
» vous aimer. Adieu!... Adieu donc

Digitized by Google

» pour toujours!... Souvenez-vous de » quelqu'un qui n'exista que pour vous » seule, & qui brûlera encore pour » vous d'un amour malheureux, si, » comme nous devons le croire, nos » sentiments nous survivent... »

Il y avoit encore quelques lignes, qu'une abondance de larmes avoit effacées.

Eh bien! (s'écrie Madame de Linsel) concevez-vous tous mes tourments, le supplice qui me déchire? Le Chevalier est expirant... s'il alloit mourir... Marquise, vous connoissez l'amitié? j'en attends la preuve la plus éclatante.... — Parlez, Comtesse: exigez de votre amie tout ce qui est en son pouvoir. Que faut-il faire pour vous rendre le calme? — Voir Dorneuil, lui représenter... Je le conjure de vivre, de m'oublier... Qu'il se ressouvienne de la loi que nous nous sommes imposée mutuellement.... Ce sera moi qui parlerai par votre bouche... Il sait, il connoît toute la tyrannie.... mes obligations sacrées.... Je ne suis point à moi: j'appartiens à un autre... il est mon époux: ce nom m'apprend de quels nœuds je suis liée, & ces

Digitized by Google

nœuds enchaînent juſqu'à ma penſée : je n'en dois point avoir une pour le Chevalier ; ma main encore moins doit tracer... Vous le verrez : vous lui direz qu'il n'augmente pas l'horreur de ma ſituation. La ſeule choſe qu'il me ſoit permis, je crois, d'exiger d'une tendreſſe.... qu'il faut que tous deux nous ſurmontions, c'eſt qu'il conſerve ſes jours... Ils ſont les miens, ſans doute, & peut-être me ſont-ils plus chers.... Ma tendre amie, je lui fus ſi attachée ! O ciel ! ne détruiras-tu point ces reſtes d'un amour... qui eſt un crime ! Hélas ! Marquiſe, que parmi nous, il eſt peu de cœurs innocents ! & que notre ſexe eſt à plaindre ! Toujours combattre, & vaincre rarement : c'eſt ſon cruel partage... C'eſt moi qui dois ſouhaiter la mort ! Eh ! ne viendra-t-elle point me fermer les yeux ! Il n'eſt qu'elle ſeule qui puiſſe finir mes maux : ils ſont trop accablants !

Madame de Belmont promet à la Comteſſe de voir le Chevalier, d'obtenir, en un mot, qu'il ne lui écrive plus, mais qu'il lui donne un témoignage d'attachement, en ſupportant la vie. Il ne peut (reprend Madame de

Linſel, au milieu des ſanglots) me prouver mieux ſa tendreſſe; ah! chere amie! eſt-ce à moi de laiſſer échapper cette expreſſion? Ne m'eſt-elle pas défendue? J'ai bien de la peine à n'être pas coupable!

La Marquiſe avoit vu Dorneuil qui avoit tout promis: il ſe flattoit de vaincre ſon amour, tant il aſpiroit à ſatisfaire aux volontés de Madame de Linſel! La ſoumiſſion & le déſintéreſſement ſont le caractere de l'amant véritable.

Monſieur de Linſel épioit, en quelque ſorte, les plus ſecrets mouvements d'une ame qu'il tyranniſoit; il ne ceſſoit d'interroger ſon épouſe ſur les cauſes de cette mélancolie, qu'elle s'efforçoit de déguiſer; mais on en impoſe difficilement à des regards jaloux: Le ſoupçonneux mari ne ſe payoit point des raiſons vagues de la Comteſſe; il devenoit, tous les jours, plus ſombre, plus défiant; il entouroit ſa femme de lâches mercenaires qui lui étoient vendus; il cherchoit à lire dans ſes yeux, à y ſurprendre ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; ſouvent il cédoit aux accès d'un emportement aveugle & bizarre,

Digitized by Google

& il s'oublioit juſqu'à ſe permettre contre ſon épouſe, des expreſſions peu meſurées. C'étoit pour elle de nouveaux ſujets de larmes, & ces pleurs, elle couroit les épancher dans le ſein de l'amitié. On obſervera qu'elle avoit fait promettre à Madame de Belmont de lui garder un ſecret inviolable : — Songez, mon amie, que votre honneur même y eſt engagé. Mon mari ignore que j'ai eu un penchant... Je n'ai rien à me reprocher. Le devoir a ſuffi pour écarter de moi la moindre foibleſſe. Plût au ciel que mon cœur fût à l'abri de ces combats !... Peut-être viendrai-je à bout de me vaincre entiérement. Il n'y a que vous, Marquiſe, devant laquelle j'aye à rougir.

Madame de Belmont étoit bien aſſurée qu'elle ſeroit fidelle à ſa promeſſe, & la Comteſſe, ſur cet article, vivoit dans une parfaite ſécurité.

Le Comte, laſſé de ſes efforts inutiles, ne pouvant ſe procurer la plus foible lumiere ſur le chagrin ténébreux qui dévoroit ſa femme, & toujours plus impatient d'en pénétrer le motif, ſe détermine à conſulter la Marquiſe, par rapport au parti qu'il prendroit. Il vou-

Digitized by Google

loit absolument savoir la cause de cette langueur, parvenue à ne pouvoir plus se dissimuler; il a donc à ce sujet, plusieurs entretiens avec Madame de Belmont : — Vous êtes l'amie de ma femme : elle ne doit avoir rien de caché pour vous; vous n'ignorez point que mon amour va jusqu'à la fureur... Quelque passion secrete... — Oseriez-vous soupçonner votre épouse? Monsieur de Linsel, jamais femme ne fut plus vertueuse : croyez-moi, elle est irréprochable... Oui, son cœur m'est connu, &... je ne saurois trop admirer la noblesse de ses sentiments.

Enfin, cet homme artificieux (qui a plus d'esprit & d'adresse que la jalousie!) fait mouvoir tant de ressorts, se replie en tant de façons, que la Marquise tombe dans le piege. Linsel lui arrache l'aveu que la Comtesse a aimé. A ce mot, il s'écrie : Ce n'est donc pas moi qui, le premier, lui ai fait connoître le sentiment de l'amour! La Marquise aussi-tôt voit toute l'étendue de sa faute : mais il n'étoit plus temps de la réparer; le coup étoit porté; c'est en vain que Madame de Belmont ajoute que la Comtesse, depuis son mariage,

Digitized by Google

n'a point vu Dorneuil, qu'elle ne lui a point écrit, que même elle l'a chargée de preſſer le Chevalier de l'oublier. — Elle a aimé!... elle ne m'aime point... O ciel! elle aime encore Dorneuil! répete à chaque inſtant Linſel, agité de la plus vive fureur.... mais non, Madame, je n'obéirai point... je n'obéirai point à des tranſports... trop légitimes... Je vous ai donné ma parole: j'enſevelirai ce que vous venez de me dire, dans un ſilence éternel.... Ne craignez point que je vous compromette.... ma femme n'en ſaura rien... elle ne ſaura pas... Elle me trahit, la parjure! elle vous trompe... elle me trompe! Et, à chaque inſtant, cet homme, déchiré des ſerpents de la jalouſie, retomboit dans des eſpeces d'accès convulſifs; la Marquiſe le conjuroit par ſes larmes, de ſe modérer, de taire ſur-tout à la Comteſſe ce qu'elle lui avoit appris! Elle quitte Linſel, & court s'enfermer chez elle, livrée à de vifs & inutiles regrets. Qu'ai-je fait? (ſe dit cette femme imprudente;) voilà donc où m'a conduite une indiſcrétion que je ne ſaurois me pardonner! Ah! malheureuſe! j'ai plongé la mort au

Digitized by Google

ſein d'une amie ! Linſel ne tiendra point ſa promeſſe : il n'écoutera que ſa fureur jalouſe ; il ſera le bourreau de ſa femme, & j'aurai dirigé tous ces coups !

Remords tardifs & incapables de réparer une faute de ce genre !

La Marquiſe reçoit une invitation de Madame de Linſel, qui la preſſe de venir à l'inſtant la voir, de ne pas différer d'un ſeul moment. Madame de Belmont, pourſuivie par une voix intérieure qui l'accuſoit, ne ſachant comment elle aura la force de ſe remontrer aux yeux de ſon amie, de ſoutenir ſa préſence, pâle, tremblante, ſe traîne chez la Comteſſe qu'elle trouve dans ſon lit, près d'expirer, & qui lui adreſſe avec peine ces paroles : Venez, mon amie ; approchez ; que j'exhale mon dernier ſoupir dans le ſein de l'amitié ! Madame de Belmont s'avance, & s'apperçoit que la Comteſſe a la gorge enſanglantée : O ciel ! qu'ai-je vu ? — Les effets d'une jalouſie barbare : mon mari a voulu m'arracher la vie ; mon ſang a coulé... ſes mains en ſont encore teintes ; je ne ſais ce qui a pu l'empêcher d'achever ſon ouvrage.... Sans

Digitized by Google

doute il s'eſt réſervé le plaiſir d'immoler une autre fois ſa victime : mais je le préviendrai... Je n'en doute pas : le Ciel prendra pitié de moi, & finira mes tourments... Ah ! mon amie, ce n'eſt pas Dorneuil qui m'eût ainſi traitée !

La Marquiſe étoit reſtée confondue ; elle n'oſoit lever les yeux ſur Madame de Linſel ; elle ſuccomboit à ſon accablement.

Vous ne me dites rien, ma chere Marquiſe ? vous ſemblez embarraſſée, déconcertée ? croiriez-vous que le cruel m'a oſé reprocher que je ne l'aimois point ? Il a même ajouté qu'il étoit inſtruit qu'un autre... Vous frémiſſez ! J'aurois imaginé, ſi je ne comptois ſur votre diſcrétion... — Que dites-vous, Comteſſe ? Ce barbare... C'eſt lui... qui vous a porté ces coups ? — Oui, c'eſt mon mari qui a été mon aſſaſſin ; j'ai tenté de me juſtifier : il a prononcé le nom de Dorneuil, & ſur le champ, il a tiré ſon épée, & m'a fait à la gorge une bleſſure... Pût-elle me conduire au tombeau !... Enſuite il s'eſt jetté à mes pieds, les a baignés de ſes larmes... Mais dites moi donc par quelle

Digitized by Google

fatalité ce que je voulois me cacher à moi-même, lui est-il connu ?

Aussi-tôt Madame de Belmont, tombant sur ses genoux devant le lit, & prenant une des mains de la Comtesse, qu'elle inonde de ses pleurs : — Vous n'irez pas loin pour découvrir la malheureuse créature qui a trahi votre secret : vous voyez... vous voyez la coupable... — Qu'entends-je ? comment ?... — Oui, c'est moi, c'est moi qui ai cru vous servir, & qui suis peut-être l'auteur de votre mort ? c'est moi qui me suis laissée aller à un transport indiscret, pensant rassurer votre mari, & le guérir de ses fureurs jalouses.

Madame de Belmont, en pleurant amérement, rend à la Comtesse un compte fidele de son entretien avec son époux ; elle redit sans cesse : Je ne me le pardonnerai jamais ; quel que soit le dessein qui m'a inspirée, je suis la plus criminelle des femmes ; j'ai manqué à l'amitié, à l'honneur, à tout : il m'est impossible de soutenir votre vue... Je vais mourir de douleur.

Madame de Linsel tendoit ses bras à la Marquise, la retenoit, lui serroit les mains dans les siennes : — Je vois,

Digitized by Google

j'aime toujours en vous mon amie : je ne m'arrête qu'au motif qui vous a guidée ; encore une fois, vous avez voulu me ſervir. — Et je vous aſſaſſine ! (s'écrie la Marquiſe avec des ſanglots,) voilà donc le fruit de mon imprudence !

Le mal que cette imprudence avoit occaſionné, s'étendit bien plus loin. Le Comte déchiré, ſi l'on peut dire, depuis ce fatal aveu, par toutes les furies, donna l'exemple le plus terrible d'un caractere jaloux ; il ſe battit avec le Chevalier, qu'il perça de pluſieurs coups, & qui mourut de ſes bleſſures. Sa femme, après s'être vue ſouvent prête de ſubir le même ſort, ne tarda point à ſuivre Dorneuil au tombeau. Son mari, dévoré de remords, ayant en horreur la vie, inſupportable à lui-même, finit des jours odieux par la voie du poiſon. Pour *l'indiſcrete* Belmont, elle ne fut que trop punie : elle avoit ſans ceſſe devant les yeux ſon amie infortunée ; elle l'entendoit continuellement élever contre elle ſes reproches, l'accuſer de ſa mort ; une voix gémiſſante la pourſuivoit par-tout. La Marquiſe ne put ſupporter que quel-

Digitized by Google

ques années une exiſtence auſſi accablante ! elle expira, en diſant à tout ce qui l'environnoit : Avec un cœur ſenſible & vertueux, faut-il que j'aie commis une faute, ou plutôt un crime, qui a entraîné tant de malheurs ? Ce ſont donc là les ſuites affreuſes de l'indiſcrétion ?

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

LA DISCRÉTION,

Lettre à l'Auteur des Délaſſements, &c.

JE vous renvoye, mon ami, votre morceau ſur *l'Indiſcrétion* : c'eſt toujours le même objet qui vous anime, toujours le fruit caché ſous la fleur ; vous avez imaginé un moyen aſſuré de faire goûter la morale, matiere ſi auſtere, ſi rebutante pour bien des gens ! la plupart de vos *Anecdotes* ſont autant de petits *cadres dramatiques* : c'eſt par *l'action* que vous excitez l'intérêt, que vous conduiſez à la néceſſité indiſpenſable de réfléchir ; & d'où vient une infinité de nos égarements, de nos malheurs ? du défaut de réflexion (1). Qu'on ſe garde bien de

(1) *Du défaut de réflexion.* On n'imagineroit pas combien ce défaut entraîne d'inconvénients ! il eſt preſque toujours la ſource de l'étourderie, de l'imprudence, de l'inhumanité même : il y a peu de fautes qui n'en découlent. Un homme qui ſait réfléchir, tou-

Digitized by Google

me dire que ce sont des *Romans* qui sortent de votre plume : je vous regarde comme un de nos premiers *Philosophes moralistes ;* mais je ne prétends point ici m'arrêter à votre éloge; vous nous avez exposé tout ce qui peut résulter de plus préjudiciable d'un des vices communément répandus dans la société : je vous soumets le tableau de la vertu contraire ; je désirerois fort que cette bagatelle (1) méritât d'avoir place dans votre intéressante collection.

Je suis un des principaux personna-

---

che de près à la perfection, & l'abus de la société empêche nécessairement que cette qualité, la première, sans contredit, de la créature humaine, se cultive & se nourrisse : aussi n'attendez aucun talent ni aucune vertu de quiconque est livré à la dissipation du monde; ce ne sera point cet être *irréfléchissant* que vous verrez bon parent, bon ami, vrai philosophe, grand homme d'Etat, grand homme de Lettres, &c. il est condamné éternellement à tenir le milieu entre la brute & l'homme, & c'est-là à-peu-près l'existence des trois quarts des humains.

(1) *Cette bagatelle.* Je n'ai fait que retoucher des expressions : le fond du tableau appartient à une autre main.

Digitized by Google

ges de l'anecdote. De bonne heure j'ai ſenti que ce qu'on peut appeller le *babil*, entraînoit une foule d'inconvéniens, qu'en général on peche beaucoup moins par un *excès de taciturnité*, que par un *excès de bavardage*, que le *parleur* le plus diſcret parloit toujours trop : auſſi voyez-vous dans les lieux publics, des Allemands, des Anglois, réunis à une table, ne lâcher qu'à regret quelques mots, & cependant ils goûtent du plaiſir à ſe trouver enſemble ; ils diſent aſſez plaiſamment qu'il n'y a que le ſeul François qui ait le don de *diſcourir*.

Pénétré donc de ce principe, *qu'il vaut mieux ſe taire que parler*, je me lie avec un galant homme propriétaire d'une très-jolie femme. Madame de Mornei (1) annonçoit la meilleure con-

(1) *Madame de Mornei.* Qu'on ait la bonté de ſe reſſouvenir que j'ai déja déclaré pluſieurs fois que les perſonnages de mes Anecdotes n'étoient point préſentés ſous leurs véritables noms ; je ne m'écarterai jamais de ces égards, qui ſont effectivement des obligations réelles ; il faut tâcher d'inſtruire ſans offenſer, & c'eſt le but que je me propoſe.

Digitized by Google

me dire que ce sont des *Romans* qui furent de votre plume : je vous regarde comme un de nos premiers *Philosophes merveilleux* ; mais je ne prétends point ici m'arrêter à votre éloge ; vous nous avez exposé tout ce qui peut révéler le plus préjudiciable d'un des vices communément répandus dans la société : ce vous soumets le tableau de la vertu contraire ; je désirerois fort que cette bagatelle (1) méritât d'avoir place dans votre intéressante collection.

Je suis un des principaux personna-

---

ge de mes à la perfection, & l'abus de la ne dis rien qui ait actuellement que cette qua- lité, à mesure, sans connoître, de la créa- ture humaine, se cultive & se nourrisse : ainsi n'accorde aucun talent ni aucune vertu de quelconque est livré à la dissipation du monde ; ne me fera point cet être *irréfléchissant* que vous verrez bon parent, bon ami, vrai philo- sophe, grand homme d'Etat, grand homme de lettres, &c. il est condamné éternellement à vivre le milieu entre la bête & l'homme, & à n'être à-peu-près l'enfance des trois quarts des hommes.

(1) Cette bagatelle. Je n'ai fait que retou- ches expressions : le fond du tableau est à une autre main.

Digitized by Google

heure j'ai
appeller le
d'inconve-
ache beau-
uacitumuli,
ge. que le
r mengeues
r et aeue
t magnat,
ne arrogat
ant is gal-
enfemble,
qu'il n'y a
t le don de

ncipe, qu'
rler, je me
propriatum
Matinum se
ciliorum

duite; elle affichoit même cette sévérité de mœurs qui ôte des graces à la vertu : son mari l'aimoit beaucoup, & il s'en croyoit aimé : cette douce sécurité faisoit son bonheur; souvent même dans nos entretiens particuliers, il me vantoit les excellentes qualités de son épouse, & sa sagesse (ajoutoit-il) égale sa beauté. Vous ne verrez point ici d'adorateurs, ou s'il en paroissoit, je suis bien sûr qu'ils seroient très-mal reçus.... Il n'y a point de mari en France aussi heureux que je le suis! Quel partage digne d'envie, mon ami, dans un pays où l'amour conjugal n'est plus qu'une rêverie romanesque, où les pauvres époux ont tant à souffrir! Oh! mon cher, jamais, je puis me le promettre, je ne serai sur la liste : aussi j'aime ma Sophie comme une maîtresse; quatre ans de mariage n'ont fait qu'augmenter mes feux. Oui, j'aurai toujours la passion d'un amant.

Je félicitois M. de Mornei sur sa bonne fortune, & en effet j'étois charmé que cet honnête homme eût à se louer de sa femme; un *bon ménage* paroît être un des premiers bienfaits du Ciel, & M. de Mornei méritoit ses faveurs.

Digitized by Google

Le haſard me conduit au *Jardin Roi* : je m'égare dans une de ſes all ſolitaires ; j'apperçois Madame de M nei donnant le bras à un jeune hom d'une figure très-avantageuſe, & parlant avec feu ; de ſon côté, elle ſa un de mes regards : en conſéquenc elle ne ſauroit douter que je ne l' vue : auſſi-tôt elle me parut éprouv un trouble ſubit. Pour moi, loin vouloir jouir de ſon embarras, je ch chai à lui faire croire que mes ye l'avoient à peine remarquée, & m'empreſſe de quitter l'allée, & mê de ſortir du jardin.

Ce jour-là, j'étois invité à dîn chez le mari de la Dame : je me ren à ſa demeure ; je le trouve ſeul ; no reſtons long-temps à converſer l'un l'autre, ſans que des importuns fuſſe venus nous troubler ; & il me pa encore, il s'applaudit du bonheur q lui procure l'union la mieux aſſort

Sa femme revient : il eſt impoſſib de ſe repréſenter ſon agitation, le d ſordre de tous ſes ſens ; ſes regards i quiets erroient tantôt ſur ſon épou tantôt ſur moi ; on auroit dit qu'el s'attachoit à interpréter juſqu'à n

Digitized by Google

pensées ; enfin, elle ne peut soutenir tout ce qui la bouleverse : la pâleur s'éleve sur son front ; elle veut parler ; la voix lui manque ; elle succombe à une défaillance totale. Son mari court, la prend dans ses bras : — Ma chere Sophie ! eh ! qui peut te causer cette révolution inattendue ? Elle r'ouvre les yeux, semble m'examiner, ensuite son mari, puis reprendre un peu plus de calme, & ses regards revenoient sans cesse à moi, & paroissoient m'interroger.

Je me sépare de la femme & du mari. Le lendemain, je m'empresse de leur rendre visite : je demande comment se trouve l'épouse : c'est de sa bouche même que j'apprends qu'on est rassuré sur sa santé ; & tandis qu'elle m'annonçoit cette nouvelle, je saisissois dans tout son maintien, à mon égard, un sentiment qui ressembloit à celui de la reconnoissance ; de jour en jour, ses attentions redoubloient pour moi.

Un an s'écoule, & ma liaison avec Monsieur de Mornei, prenoit le caractere de l'attachement le plus décidé ; j'étois devenu l'ami intime des deux époux.

Digitized by Google

Nous faiſons une partie de campagne; la ſociété étoit nombreuſe; chacun ſe répand en divers endroits; je me trouve ſeul dans un cabinet de verdure avec Madame de Mornei : j'allois rejoindre la compagnie : Monſieur, (me dit-elle d'une voix pénétrée,) je profite du haſard; daignez ne point me quitter : je vous demande un quart-d'heure de converſation. — Ordonnez, Madame. Serois-je aſſez heureux pour vous être de quelque utilité? — Il y a long-temps, Monſieur, que j'aurois dû acquitter une reconnoiſſance qui me ſuivra juſqu'au tombeau; l'occaſion m'eſt offerte de pouvoir épancher mon cœur, & je ne la laiſſerai point échapper.

Une inclination mutuelle forma notre mariage; Monſieur de Mornei continua de m'aimer; j'étois heureuſe; je le payois de retour. Ce n'eſt point s'en impoſer, le bonheur ſuit la vertu, & il ne ſauroit exiſter où elle n'eſt pas : j'ai éprouvé l'une & l'autre ſituation : cette félicité, qu'on goûte dans un *ménage bien uni*, n'a point les vives émotions, les accès convulſifs & rapides du plaiſir : mais c'eſt une jouiſ-

Digitized by Google

sance pure & tranquille, qu'on peut appeller la *béatitude terrestre*, c'est une douce ivresse, exempte des transports & du délire. Tel étoit mon partage, lorsqu'un mauvais génie, ennemi sans doute de la vertu & du délicieux contentement de l'ame, me fait connoître, chez un de mes parents, le Chevalier de Merville. Ce jeune homme (vous avez pu jetter sur lui un coup-d'œil,) réunit toutes les graces, tout le charme de l'extérieur; d'ailleurs, il possede à fond, si l'on peut le dire, la magie de la séduction; personne n'a, comme lui, le ton de la société, son esprit emprunte toutes les formes. Etes-vous gai? il aura l'enjouement le plus brillant. Annoncez-vous de la mélancolie? il vous offrira les diverses nuances d'une tristesse intéressante, & ce ne sera pas son moindre moyen de plaire. D'abord je l'écoutai avec quelque plaisir; il m'amusa, & j'imaginai que j'en resterois à cette légere impression. Bientôt ce sentiment, qui me faisoit souhaiter sa présence, gagna mon cœur: sans le savoir, j'aimois un autre que mon époux, & je me gardois bien d'approfondir ma blessure: cependant un

Digitized by Google

trait dangereux y étoit reſté, & chaque jour m'entraînoit de plus en plus à ma perte : elle étoit prochaine. J'eus la foibleſſe de donner un rendez-vous à ce ſéducteur ſi redoutable ; pour la premiere fois, il me déclaroit ſa paſſion, & cet aveu, je ne le rejettois point. C'eſt en ce moment, Monſieur, que votre préſence... dirai-je qu'elle me fut préjudiciable ? Non, ſans doute : je lui dois mon honneur, la vie, peut-être mon retour à mon devoir, à la vertu. Oui, Monſieur, vous m'avez ſauvée de l'abyme où je me précipitois, ſans nul eſpoir de m'en retirer ; je ſaiſis votre coup-d'œil : j'y lus tout ce que je perdois, & tout ce qui me ſeroit rendu, ſi j'avois la force de rompre l'enchantement. Vous me fîtes rougir, connoître la honte, le remords, c'eſt moi (me dis-je en mon cœur) qui jouiſſois de l'eſtime publique, de celle de Monſieur ***, de la mienne, qui, dans un inſtant, vais devenir un ſujet de mépris, d'opprobre ; & ſi mon mari vient à recevoir de funeſtes clartés ſur mon égarement, s'il va ſavoir que mon cœur a commencé à lui être infidele !... A cette idée, il m'échappe un

torrent de larmes; j'avois déja pressé le Chevalier de me quitter ; mon ame étoit bouleversée: — Si Monsieur de*** a été assez indiscret, assez inhumain pour parler de notre rencontre, pour me dénoncer, en quelque sorte, à mon époux, que deviendrai-je ? comment soutiendrai-je l'aspect d'un mari qui ne doutera point que je ne l'aie offensé, qui me jugera encore plus criminelle ?

C'est dans cette perplexité déchirante que je me traînois à ma demeure : mes premiers regards, non sans ressentir de la confusion, chercherent les vôtres. Rappellez-vous qu'il me fut impossible de résister à une situation si violente ! je perdis la connoissance. Revenue à moi, je crus m'appercevoir que vous aviez gardé un silence officieux. Seule avec Monsieur de Mornei, toutes mes allarmes se dissiperent ; je vis enfin que je devois être certaine de votre discrétion. Oh, combien vous me parûtes estimable, respectable ! que votre procédé m'éclaira sur l'énormité de ma faute, & sur la légéreté coupable de ma conduite ! Il se passa en moi une espece de révolution subite. Je fis dire

à Monſieur de Merville que je le priois de me laiſſer à un retour heureux, dont il étoit inutile de lui expliquer la cauſe, & il eut la probité d'éviter ma préſence. La paix revint dans mon cœur, & avec elle, cette tranquillité précieuſe que je regrettois ſouvent, & que ſans vous, je n'euſſe jamais recouvrée. Je retournai à la pratique, à l'amour de mes devoirs. Mon époux reprit ſur mon ame tout ſon empire, & à mes yeux tous ſes agréments. Enfin, Monſieur, vous m'avez rendue à la vertu, au bonheur: c'eſt votre ouvrage, & ne ceſſez de vous en applaudir: voilà ce que je dois à votre prudence, à votre généroſité circonſpecte. Un mot de votre bouche eût fait naître entre deux époux une diviſion éternelle; mon mari m'auroit retiré pour jamais ſon amour, & enviſagez où cet éclat m'auroit entraînée! A perdre l'honneur, la vie, à expirer de douleur, odieuſe à ma famille, au public, à moi-même, à groſſir, peut-être, le nombre de ces femmes déshonorées, le jouet d'un mépris univerſel... Ah! Monſieur, quel tableau! & je ne ſuis pas tombée dans le précipice! je ſuis

exempte aujourd'hui de reproches ; je suis, en un mot, digne de la tendresse de mon époux, & je conserverai jusqu'au dernier soupir des droits à votre estime. Je vous l'ai dit, Monsieur, la plus vive reconnoissance m'attache à vous pour la vie ; après mon mari, vous êtes la personne qui m'intéressiez le plus : je crois pouvoir vous en assurer, sans que la vertu s'en offense : oui, tous les sentiments de ma part, excepté ceux de l'amour, doivent être le prix de votre discrétion.

En effet, cette femme, depuis ce moment d'erreur, a été un modele d'une excellent conduite : combien de fois m'a-t-elle parlé du service que je lui avois rendu !

Vous le voyez, mon ami, ce que c'est que d'être discret à propos : un mot pouvoit m'échapper, & j'eusse peut-être pour jamais perdu cette infortunée victime d'un instant de foiblesse.

Si vous adoptez cette petite anecdote, je desire fort qu'elle soit mise sur-tout sous les yeux de nos jeunes gens : car, c'est dans ces ames encore flexibles, que vous devez espérer de

Digitized by Google

répandre les ſucs d'une morale utile. Arrivé à un certain âge, on ſe corrige peu ; c'eſt pour la génération future que vous écrivez ; auſſi n'attendez que de ſa part quelque récompenſe. C'eſt aſſez là le cours des choſes : la génération préſente eſt preſque toujours indifférente ou ingrate ; un délaiſſement injurieux, & ſouvent la perſécution accable juſqu'au dernier ſoupir, le bienfaiteur de l'humanité, & la reconnoiſſance s'aſſied ſur ſon tombeau. Hommes, plutôt encore foibles que méchants, c'eſt de votre eſprit inconſéquent que partent la plupart de vos injuſtices !

Digitized by Google

SÉMANE,

ou

LA MÉDISANCE.

UN des vices répandus dans la société, & qui souvent produit toutes les suites de l'action la plus malfaisante, c'est la médisance : on ne la représente pas, sur-tout aux yeux de la jeunesse, sous d'assez noires couleurs ; nous conviendrons qu'elle a plusieurs sources : la premiere, sans contredit, la plus empoisonnée, est cette malignité profonde, la maladie incurable du cœur humain, & qui portée à un certain point, ne peut être que le partage du *méchant homme ;* mais l'étourderie qu'accompagne toujours le défaut de jugement, la *démangeaison* de vouloir parler sans cesse, la pitoyable vanité de chercher à captiver l'attention d'un cercle, à tromper son ennui, donnent encore naissance à cette *loquacité médisante.* Combien de gens auroient à

Digitized by Google

pleurer ſur leurs prétendus bons mots, ſi le remords & l'humanité venoient à entrer dans leurs ames ! Qu'ils ſont odieux & coupables, ces *bouffons de bonne compagnie*, de qui le métier infâme eſt d'exciter le rire, en verſant le fiel du ridicule, & déchirant quelquefois l'honneur & la réputation ! Ce perſonnage, cependant occupe, tous les jours, la ſcene du monde : c'eſt le conſolateur des ſots & des médiocres, qui n'ont d'autre monnoie à faire valoir, que de miſérables jetons. » Ton » éclat me fait mal aux yeux : il m'eſt » impoſſible d'y atteindre : j'employe- » rai tous les efforts, tous les moyens » pour l'obſcurcir ". C'eſt à-peu-près là le ſens des ſoliloques de quiconque ſe livre à la médiſance. Et puis le médiſant uſurpe preſque toujours les honneurs de *bel-eſprit*, & ce titre eſt recherché de beaucoup d'aſpirants. Il faut avoir une ame *bien conſtituée* & un grand fond de raiſon, pour ſe mettre au-deſſus de cette fauſſe lueur qui flatte la vanité, & que l'orgueil rejette.

Sémane étoit du nombre de ces jeunes gens, gâtés par l'abus de la ſociété : il avoit le cœur excellent, mais il étoit

Digitized by Google

travaillé (ſi l'on peut parler ainſi) du deſir immodéré de plaire. Entroit-il dans un cercle, il cherchoit à en prendre le ton, l'eſprit; il s'immoloit, en quelque ſorte, à ce rôle; & pour s'en bien acquitter, il n'y avoit point de ſacrifices auxquels il ne ſe fût ſoumis, ſans balancer; il avoit compris que la médiſance étoit le moyen le plus aſſuré de réuſſir dans cette foule d'individus qu'agite l'ardeur de ſe nuire & de ſe ſupplanter : en conſéquence, malgré ſon cœur, Sémane n'avoit pas hésité à ſe *faire médiſant*. Les femmes le redoutoient, le déteſtoient, & il s'en trouvoit peu (pour emprunter le langage du jour) qui ne ſe jettaſſent à ſa tête; c'eſt une des manies de ce ſexe, ſi digne d'ailleurs de notre eſtime & de nos égards, de rechercher ceux qu'il devroit fuir & mépriſer : mais il eſt un des proſélites les plus fervents de *l'enjouement* : il ſuffit que la mode accrédite l'acteur, il devient le héros des femmes. Le Marquis de Sémane jouiſſoit donc de leur appui déclaré; ce qui avoit beaucoup étendu ſon eſpece de réputation, & enhardi ſes ſaillies médiſantes.

. . . . . .

Digitized by Google

Il ſe trouve à la table d'un homme en place, qui vient à dire qu'il eſt prêt de donner à un tel, un emploi, & cet emploi étoit conſidérable, & exigeoit des lumieres & de la confiance. Ses créanciers (interrompit le Marquis) vous auront une obligation infinie. Il a des dettes! (reprend avec vivacité le premier). La converſation tourne enſuite ſur d'autres objets : Sémane en fait les honneurs; il eſt applaudi, fêté; on ſe leve de table bien convaincu que le Marquis étoit un homme *charmant, délicieux*, & que nos beaux-eſprits devoient lui céder la pomme; il contrefaiſoit admirablement bien le modeſte, & s'enivroit pourtant à longs traits de l'encens qu'on lui prodiguoit; il ſe retire enchanté de ſa journée, & méditant d'égorger d'autres victimes de ſa médiſance; il ſe félicitoit ſur-tout du trait qu'il avoit lancé contre l'inconnu, auquel l'homme en place deſtinoit une ſorte de fortune.

Pluſieurs années s'écoulent. Le Marquis étoit cité pour ſes bons mots. Les jeunes gens s'efforçoient de l'imiter. Il n'y avoit point de brillants ſoupers auxquels il ne fût invité; *on ſe l'arra-*

Digitized by Google

choix; on se disoit : » il faut l'avouer, » il est un peu méchant : mais que de » graces dans l'esprit ! quelle finesse » dans le propos ! comme il *tient en l'air* » la conversation ! Le moyen de s'en- » nuyer dans sa société ! Tant pis pour » ceux qui ont à s'en plaindre : On ne » distribue point avec plus de légèreté » le ridicule ! Tout ce qui lui échappe, » *fait proverbe!* — Mais c'est un homme » dangereux (1), qui a assassiné de ses » traits médisants, une multitude d'hon- » nêtes créatures. — Eh ! qu'est-ce que » çà nous fait ? il nous amuse ; nous

(1) *Mais c'est un homme dangereux.* Je reprochois un jour, à un de ces héros du grand monde, d'admettre à ses soupers un homme d'une très-mauvaise conduite, & sur lequel il couroit même des bruits par rapport à l'honneur & à la probité, qui paroissoient assez fondés : d'ailleurs, il avoit de l'enjouement, & c'étoit un des *premiers bouffons de société ;* l'homme *de bonne compagnie* me répond tranquillement : *Eh bien ! nous mettrons nos mains dans nos poches, mais nous l'écouterons... convenez qu'il est amusant.* Voilà l'esprit de ces cercles en réputation, de ces gens à la mode : *Mange, bois avec moi, & sois un coquin, peu m'importe : pourvu que tu me fasses rire.*

Digitized by Google

» rions. Que ſeroit un entretien privé » de ce que vous appellez méchanceté : » de la *bonhommie!* Ah! je bâille déja; » j'ai, de tout temps, déteſté les pa- » négyriques; un peu de ſatyre dans » la converſation, cela ſtimule, ani- » me..... quand le Marquis manie » le ſtylet de la raillerie, il eſt *char-* » *mant* ".

Qu'on ſe rappelle que ce héros de la malignité, avoit pourtant une ame exempte de la corruption de ſon eſprit.

Sémane eſt conduit par le haſard chez un galant homme de ſa connoiſſance, qu'il trouve plongé dans la triſteſſe : — Eh! qu'as-tu, Baron? tu reſſembles comme deux gouttes d'eau à un drame! ton maintien eſt du plus haut tragique! — Treve de plaiſanterie, Marquis, laiſſe-moi mon chagrin, & garde cet enjouement *imperturbable* dont il te plaît de t'enorgueillir... — Oh! en vérité, tu me diras la cauſe de cet air affligé? — Mon ami, tu es bien heureux : jamais la ſenſibilité ne t'approche. — Sais-tu bien que tu m'offenſes vivement? Je ſuis ſi ſenſible, que me voilà ſur le point de larmoyer avec toi : car les larmes, je m'en apperçois,

Digitized by Google

viennent sur le bord de ta paupiere ; allons, épanche-les dans mon sein.... — Eh bien, je te confesserai.... Oui, je suis touché aux pleurs : on vient de m'adresser un respectable infortuné : il est pere de famille, a cinq enfants, & il n'a pas un morceau de pain à leur donner ; sa femme passe les nuits à travailler, & elle ne retire de ses veilles qu'une foible rétribution, incapable de fournir aux besoins de premiere nécessité ; ce malheureux a versé ici un torrent de pleurs, & ma situation ne m'a permis de leur présenter qu'une petite somme qu'il s'obstinoit à refuser ; je l'ai enfin conjuré de l'accepter comme un témoignage du vif intérêt qu'il m'inspiroit ; j'ai ajouté que, si je me trouvois dans l'état accablant où il est réduit, je recevrois de ses mains, sans rougir, cette preuve de sensibilité : il a donc cédé à mes instances, à mes prieres...

Sémane écoutoit attentivement le Baron ; son ame s'ouvroit par degrés à cette impression délicieuse d'attendrissement qui nous fait goûter bien plus de plaisir que la gaieté ; il n'y a que les caracteres mélancoliques qui sa-

Digitized by Google

chent jouir. Douces larmes de la pitié, de l'humanité, quels tranſports de la joie peuvent vous valoir ? Le Marquis vole dans les bras de ſon ami : — Mon cher, vous ne ſerez pas le ſeul heureux : je prétends partager votre bonheur. Indiquez-moi cet homme perſécuté de la fortune... — Seroit-il poſſible, Sémane, que mon pauvre vieillard vous eût intéreſſé ? — Vous ne me connoiſſez point, Baron, vous ne me connoiſſez point. Si vous ſaviez, lorſque je viens à rentrer à moi-même, combien le rôle d'homme du monde me paroît digne de tout mon mépris ! Mon ami, qu'il eſt peu de perſonnes dont on pénetre le maſque !

Le Baron ne revenoit point de ſa ſurpriſe : il attachoit ſes regards ſur le Marquis, tâchoit de découvrir s'il étoit vrai qu'en effet ſon cœur ſe fût laiſſé émouvoir : enfin, il n'en doute plus, & Sémane l'a quitté pour ſe rendre chez le malheureux pere de famille.

Velmicourt (c'eſt le nom de cet infortuné) étoit entouré de ſa femme & de ſes enfants ; il leur parloit du Baron avec cette expreſſion de reconnoiſſance ignorée des heureux : « Allons, (leur

Digitized by Google

» disoit-il) mettons-nous à genoux, & » prions Dieu pour la conservation des » jours de notre cher bienfaiteur " ! Ces paroles avoient frappé l'oreille du Marquis, monté à un cinquieme étage, & prêt d'ouvrir la porte d'une chambre, ou plutôt d'un méchant grenier : il entre : il voit effectivement ces malheureuses créatures prosternées devant un crucifix, & qui adressoient au Ciel de ferventes prieres en faveur de leur ange tutélaire : c'est ainsi qu'elles l'appelloient.

Ce spectacle s'est emparé entiérement de l'ame du Marquis ; d'ailleurs, il est frappé de tous les détails de misere que ce réduit lui présente. La mere, dans son extrême pauvreté, offroit encore cet air de décence qui n'abandonne jamais les malheureux sortis d'une honnête extraction : le mari, sur un front sillonné de rides, sembloit avoir sa probité empreinte ; ses longs cheveux blancs ajoutoient encore à l'espece de dignité qui pare la vertueuse infortune ; étonné, ou plutôt confondu de la visite de Sémane, il alloit lui demander le sujet qui l'amenoit dans son humble demeure, quand celui-ci prend la parole : — C'est

Digitized by Google

Monſieur le Baron de **, Monſieur, qui m'a inſpiré ſes ſentiments; je ſais que vous ne méritez point votre ſituation; je viens briguer l'honneur d'être de vos amis; je me flatte qu'à ce titre vous me permettrez de ſaiſir les occaſions de vous être de quelque utilité. Velmicourt eſt embarraſſé dans ſa réponſe. Homere a dit que *la pauvreté ôtoit la moitié de l'eſprit :* elle l'éteint entiérement. Le vieillard cependant ſe raſſure : — Hélas! Monſieur, je n'ai pas été toujours dans une poſition auſſi humiliante; mais votre connoiſſance eſt un nouveau bienfait de Monſieur le Baron; je n'ai point de termes qui vous peignent combien votre viſite m'honore & me touche! Sémane lui fait voir à chaque inſtant, plus de ſenſibilité, & il vient à le prier de lui confier la cauſe de ſes malheurs. Le vieillard, après avoir un peu héſité, & en pouſſant un profond gémiſſement, commence ſon récit de cette ſorte :

Je dois le jour à des parents qui, ſans être nobles, m'ont donné une éducation cultivée, & peut-être mes lumieres n'ont-elles ſervi qu'à me rend-

dre plus malheureux : les connoissances de l'esprit augmentent la délicatesse de l'ame. J'étois si éloigné de la perspective de l'infortune ! je ne voyois qu'un avenir qui se développeroit toujours plus brillant, plus fortuné. J'entrai donc dans le monde avec des richesses, le fruit légitime de l'industrie honnête de mes parents & de la mienne propre. Ma femme n'avoit pas un bien égal à celui que je possédois : mais elle m'apportoit en dot un extérieur intéressant, des vertus, ces qualités qui, à la longue, changent l'amour en un sentiment qui lui est peut-être supérieur : elle eut toute mon ame, & je ne pouvois l'aimer assez. Le Ciel bénit notre union : il nous donna cinq enfants qui resserrerent encore nos liens, & que nous élevions dans notre sein. Ma petite famille faisoit tout mon bonheur : je ne recherchois point d'autre société ; elle suffisoit à mes plaisirs ; mon épouse se montroit toujours plus digne de ma tendresse, de mon estime ; en un mot, je me croyois le plus heureux des hommes, & je l'étois. Sans doute qu'un bonheur trop parfait offense le Ciel, soit qu'il affoiblisse

Digitized by Google

foibleſſe le ſentiment d'attachement que nous devons à l'Être-ſuprême, ſoit que nous ſoyons nés pour former des vœux qui nous appellent vers un autre ſphere, vers une nouvelle exiſtence dont celle-ci n'eſt qu'une foible image. Je me lie avec un ami ; qu'ai-je dit ? avec le plus lâche, le plus noir des aſſaſſins ; ah ! Monſieur, pardonnez à mes larmes : leur ſource ſe r'ouvre à ce cruel ſouvenir. Ce ſcélérat, qui ſe déguiſoit ſous les dehors les plus impoſants, obtient toute ma confiance. *Bellemont*, après ma femme & mes enfants, étoit ce que j'aimois le plus au monde : nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre : il liſoit dans mon cœur, je liſois, ou du moins j'imaginois lire dans le ſien. Un jour, c'eſt ici que commence mon déſaſtre, il m'apporte des papiers qui me paroiſſent revêtus de toute la ſolidité que l'eſprit d'intérêt le plus vigilant puiſſe deſirer,... Enfin, Monſieur, je vous épargnerai, ainſi qu'à moi, des détails qui ne ſervent qu'à me faire enviſager toute la profondeur de l'abyme où je ſuis plongé : je cautionnai de tous mes biens ce perfide. A peine ai-je com-

Digitized by Google

mis cette inexcuſable imprudence, le voile ſe déchire : le monſtre ſe déploye dans toute ſon atrocité ; il ſcella ſa trahiſon d'une banqueroute frauduleuſe, fuit dans les pays étrangers, & tout-à-coup, je me trouvai tel qu'un homme qu'un ſonge impoſteur auroit comblé de richeſſes, & qui, à ſon réveil, ſe verroit expoſé à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté. Mes premiers regards ſe tournerent ſur ma triſte famille : tous leurs maux entrerent dans mon cœur, déchiré de toutes parts ; leurs larmes ne ſortirent point de mon ſein. Epoux, pere, l'homme le plus ſenſible & le plus à plaindre, je fus forcé de franchir des bornes que j'avois fait vœu de ne jamais outre-paſſer ; ma ſituation ſi cruelle me preſſa de contracter des dettes : c'étoit, Monſieur, pour procurer à ma miſérable famille un morceau de pain trempé continuellement de mes pleurs. Enfin, il paroît que le Ciel ſe déſarme, qu'il ait jetté ſur moi un œil de compaſſion : des protections portent mes pleurs aux pieds de Monſieur ***... J'obtenois de ſes bontés un emploi ; un trait de raillerie, lancé à ſa table par un homme de con-

Digitized by Google

dition, renverſe ſoudain ma fortune prochaine, toutes mes eſpérances.... A ces derniers mots, le Marquis pâliſſoit, rougiſſoit. — Quoi! Monſieur, une ſeule parole... — Me perdit. Je ne ſais comment il avoit appris que j'avois des créanciers... Il me porta le coup de la mort; toutes les diſpoſitions du Miniſtre, qui m'étoient ſi favorables, furent à l'inſtant changées, anéanties; je tombai dans cette effrayante miſere... O ciel! Monſieur, que faites-vous à mes pieds!... — Oui, c'eſt à vos genoux, homme reſpectable, que je dois vous révéler ce qui me fera mourir de honte & de douleur: vous voyez l'auteur, l'affreux auteur de votre ruine, le bourreau de votre femme, de vos enfants, votre infâme aſſaſſin.... — Que dites-vous, Monſieur?... Daignez.... daignez vous relever.... — Non, je veux.... je dois mourir à vos pieds. C'eſt moi qui vous ai percé le cœur à tous; c'eſt moi qui me permis une plaiſanterie indécente ſur vos créanciers, ſans que je vous connuſſe, ſans que j'euſſe ſenti tout le mal que je vous cauſe, & je ne le reſſens que trop aujourd'hui!

Digitized by Google

Voilà donc où conduit l'esprit du monde! ah! intéressantes, respectables créatures, me sera-t-il possible de réparer mon crime?

Et, en achevant ces mots, Sémane verse une abondance de larmes; il serre contre son sein les enfants l'un après l'autre: — Innocentes victimes de l'exécrable dépravation!.. vous serez mes enfants; oui, mon pere, (dit-il au vieillard,) je vous regarderai désormais comme l'auteur de mes jours: votre digne épouse sera ma mere: je ne vivrai que pour expier... Hélas! hélas! il est des fautes que ni la terre, ni le ciel ne peuvent pardonner.

Le Marquis ne s'exprimoit plus que par des sanglots; enfin, il est si pénétré de repentir, qu'il perd l'usage des sens. Velmicourt & toute sa famille lui prodiguent leurs soins: il r'ouvre les yeux: — C'est donc vous que j'ai précipités dans cette affreuse situation!... je vais tâcher de l'adoucir. (Se relevant avec vivacité:) Mon pere, mes amis, demain je reviendrai vous voir.

Il tient sa parole. En effet, il reparoît le lendemain chez le vieillard; il tire des papiers de sa poche, & les

Digitized by Google

donnant à Velmicourt : — J'ai quarante mille livres de rente, mon pere, daignez en recevoir la moitié.... — Comment, Monſieur! — Tous les arrangements ſont faits. Je ſuis célibataire. Mes parents ſon riches. J'ai partagé mon bien avec vous, parce que je ne pouvois diſpoſer que de cette moitié. Vous viendrez habiter mon hôtel. Nous ne formerons plus qu'une ſeule famille, & du moins... vous me pardonnerez, ſi vous ne pouvez parvenir à m'aimer.

Il ſeroit impoſſible de vouloir donner une idée de cette ſituation ; le pere, la femme les enfants étoient aux pieds de Sémane, les embraſſoient, les inondoient de pleurs ; il leur tendoit les bras, les preſſoit contre ſon ſein : — Vous pardonnez donc, chers amis! jamais, jamais je n'ai été plus heureux! ah! je l'éprouve : ce n'eſt qu'en faiſant du bien qu'on peut jouir ſur la terre de quelque bonheur!

Ils vont donc habiter l'hôtel de Sémane, qui invite à dîner le Baron & pluſieurs autres perſonnes de ſa ſociété. Nous ne chercherons point à repréſenter la ſurpriſe du Baron. Le Marquis

Digitized by Google

l'instruit de tout, & il termine ainsi son discours : — Mes amis ! vous voyez ce qu'avoit produit la médisance : sans avoir un cœur endurci, j'avois commis l'acte d'inhumanité le plus monstrueux ! Que cet exemple dessille les yeux à mes pareils, qui, par un abus honteux de l'esprit, se souillent d'atrocités que j'aurai toujours à me reprocher... & ce que ces honnêtes gens ont souffert ! (en les embrassant,) quelque desir que j'aie de leur faire oublier, est-il en mon pouvoir d'extirper du cours de leur vie, un temps passé, écoulé dans une indigence déchirante, ignominieuse ? Me serois-je attendu qu'un mot, lâché plutôt par imprudence que par malignité, eût occasionné un semblable désastre ? Ah ! Baron, que la société entraîne de maux ! & que ne vous dois-je pas de m'avoir mis à portée d'adoucir du moins tout le mal que j'avois pu causer !

Digitized by Google

LE SACRIFICE DU NÉCESSAIRE, OU LA VRAIE BIENFAISANCE.

IL faut avouer que, dans ce moment-ci, on acquiert à peu de fraix le titre vraiment noble *d'ame bienfaiſante :* pour une miſérable aumône de douze francs, de ſix francs, de trois livres, on eſt inſcrit, imprimé en gros caracteres ſur la liſte des *généreux du ſiecle*, &, à ce prix, on s'arroge des droits à l'eſtime publique : c'eſt acheter à bon marché cette vie factice, préférable peut-être à la vie réelle, la réputation qui doit n'être le partage que des grandes actions & des grandes vertus. N'y auroit-il pas plutôt à rougir de cette eſpece *d'eſcroquerie* du ſalaire qui, encore une fois, n'appartient qu'à des actes éclatants de ſenſibilité ? ſe retrancher ſur ſes plaiſirs,

Digitized by Google

disons sur ses besoins, pour jouir de la faculté de faire du bien, d'être utile, de soulager l'infortune, voilà les sacrifices qui méritent de fixer nos regards, & d'obtenir l'hommage de la considération générale.

Mademoiselle ***, envisagée sous cet aspect, doit donc occuper une place parmi le petit nombre de personnes *véritablement bienfaisantes*, dont nous voudrions consacrer la mémoire; cette action, digne d'être consignée dans les fastes du sentiment, s'est passée sous les yeux d'une ville entiere.

Mademoiselle *** possédoit un bien suffisant pour avoir un équipage; contente de sa situation, elle ne cherchoit point à l'améliorer. Des riches partis s'étoient présentés, qui lui promettoient des richesses, un rang, ce qu'on appelle dans le monde *un état:* elle s'étoit toujours montrée insensible à ces séductions si puissantes, & auxquelles sur-tout résiste peu un sexe amoureux de l'éclat & des mensonges imposants; modeste, elle savoit borner ses desirs, & ne connoissoit pas ce qu'un de nos grands Poëtes a nommé *le superflu, chose si nécessaire.* Ma-

Digitized by Google

demoiselle *** n'aspiroit qu'à contribuer au bonheur de tout ce qui l'environnoit; ses domestiques la servoient avec zele, & elle leur faisoit oublier le désagrément de leur condition.

Elle touchoit à un âge avancé. Son cocher conçoit de l'inclination pour *Marianne*, sa femme-de-chambre: il en parle à sa maîtresse, la demande en mariage: celle-là saisit avidement l'occasion de faire deux heureux; quoiqu'elle aimât sa domestique, & que son service lui fût agréable, elle consentit sans peine à se priver de Marianne, qui épousa son amant, & alla dans la ville occuper une petite boutique de mercerie.

Le mari étoit resté chez Mademoiselle de ***; ses gages l'aidoient à soutenir sa femme, qui eut plusieurs enfants; il vient à mourir. Quelle perte pour une malheureuse mere de famille, qui ne recueilloit point assez de profit dans l'état qu'elle avoit embrassé! Elle se livre d'abord à sa douleur de se voir enlever un mari qui lui étoit cher; ensuite c'est son indigence, ou plutôt celle où vont tomber ses enfants, qui acheve de l'accabler; elle

Digitized by Google

ne sait de quel côté elle tournera ses pas, à qui elle adressera ses plaintes : les cœurs sensibles & bienfaisants sont si rares ! Elle court, accompagnée de sa petite famille, chez Mademoiselle *** : — Ma bonne maîtresse, car ce nom est toujours demeuré dans mon cœur, je viens à vous. comme j'irois à Dieu même, si nous pouvions aller jusqu'à lui : je ne vois personne sur la terre dont je puisse attendre des secours que de vous seule ; j'ai trois enfants, Mademoiselle : ils sont à vos genoux, & ils sont prêts à mourir de faim ; mon négoce est trop peu de chose pour me rapporter de quoi fournir à leur subsistance : je ne parle point de moi ; j'aurois succombé à la misere, plutôt que de vous importuner, mais ... je suis mere, & ces innocentes créatures souffrent...

Elle n'en peut dire davantage ; les sanglots lui coupent la parole. Ne pleurez point, mon enfant, (lui répond d'une voix attendrie, Mademoiselle ***) revenez demain ; je verrai ce que je puis faire pour vous : mais soyez sûre que je ne vous abandonnerai pas.

Digitized by Google

À peine cette pauvre femme est-elle sortie, Mademoiselle *** reste seule quelques moments, livrée à la réflexion ; puis, s'élevant de cette espece de rêverie profonde, elle fait appeller son cocher, lui paye ses gages, & lui donne son congé. Le domestique affligé demande, les larmes aux yeux, pour quel sujet il est renvoyé : — En quoi, Mademoiselle, aurois-je eu le malheur de vous déplaire ? vous ne m'avez jamais vu ivre ; j'ai un soin extrême de vos chevaux... — Je n'ai rien à vous reprocher, mon bon ami : mais votre service me devient inutile : des arrangements de fortune m'imposent cette loi ; aujourd'hui, je vais me défaire de mes chevaux, de mon carrosse... — Comment, Mademoiselle ! vous irez à pied ? — Oui, mon ami ; je suis vieille : j'ai des infirmités ; une voiture m'étoit nécessaire plus que jamais, ... je le sais : mais.... je me traînerai, si je n'ai pas la force de marcher ..... j'aurai un dédommagement.... . . . .

Mademoiselle *** s'arrête à ces mots ; le cocher se retire en soupirant. Le jour même, en effet, les che-

vaux & le carrosse furent vendus.

Le lendemain paroît Marianne : — Je viens, Mademoiselle, à vos ordres. — Tenez, mon enfant, voici un contrat qui vous assure une petite rente : je désire fort qu'elle suffise à vos besoins, & à ceux de votre famille. Marianne se répand en expressions de reconnoissance ; elle apprend dans la maison, que son ancienne maîtresse a congédié son cocher, n'a plus d'équipage : elle retourne vers Mademoiselle ***. — O Ciel ! que m'a-t-on dit, Mademoiselle ? que vous aviez *mis bas votre carrosse*, & vous sera-t-il possible de vous en passer ? Je m'y accoutumerai, Marianne, je m'y accoutumerai ; à tout âge, on corrige l'habitude.

Marianne enfin découvre qu'elle est l'objet de ce sacrifice : aussi-tôt revolant vers Mademoiselle ***, & se précipitant à ses genoux : — Quoi ! ma digne bienfaitrice ! c'est pour moi, pour moi que vous vous êtes réduite à cette extrémité ! .... j'aime mieux mourir, moi & les miens.... Voici le papier. — Gardez-le, Marianne, (en s'empressant de la relever) ; je ne reprends jamais ce que j'ai donné. Croyez que j'ai

Digitized by Google

cherché à me satisfaire. Je me suis rendu compte : je n'aurois pu vous être utile sans ce sacrifice ; ce que me coûtoient un cocher, un carrosse, des chevaux, je l'employe à vous assurer l'existence à vous & à vos enfants. Eh bien! ma bonne amie, j'irai à pied ; encore une fois, je me traînerai comme je pourrai. Eh ! qu'est-ce que ce léger désagrément, comparé à la jouissance de cœur continuelle que je me suis préparée ? Marianne, je vous dois un plaisir qui ne finira qu'avec ma vie.

Beaucoup de gens traitoient *d'extraordinaire*, *de singularité*, *de ridicule* même, la belle action (1) de Made-

(1) *La belle action.* Effectivement voilà *la vraie bienfaisance*, & non toutes ces *singeries de sensibilité* dont on infecte nos journaux. Comment ! un riche qui sacrifiera tous les jours à un superflu sans bornes, à des goûts aussi ridicules que bizarres, qui jettera (pour parler vulgairement) *son argent par les fenêtres*, en détachera, en quelque sorte, un écu pour le donner à un malheureux, & on se récriera sur sa générosité ! il recueillera des éloges ! il usurpera le beau nom *de Bienfaiteur!* Au reste, nous sommes redevables de cette intéressante Anecdote à *M. Caron Berquier*, Libraire à

Digitized by Google

moiſelle de * * *. Vous allez donc à pied ? (lui diſoient, en ſouriant, des agréables *de ſociété*) vous devez vous fatiguer. — Quand j'ai de la peine à marcher, je m'en rappelle la cauſe, & auſſi-tôt je me retrouve mes jambes de quinze ans.

Amiens : nous invitons les perſonnes auxquelles la lecture de ces bagatelles pourroit être agréable, à nous faire de ſemblables préſents : elles auront les mêmes droits à notre reconnoiſſance.

Digitized by Google

LA JALOUSIE CORRIGÉE.

Il en eſt des maladies morales, comme des maladies phyſiques : les unes & les autres émanent d'une infinité de ſources différentes, & ſe guériſſent de même par des remedes ſouvent oppoſés. Combien s'eſt-on perdu en raiſonnements ſur la jalouſie ! & combien de maux elle entraîne à ſa ſuite ! Elle eſt du nombre de ces paſſions qui déchirent le cœur humain, & qu'on ne ſauroit guère extirper : cependant nous allons offrir un exemple qui prouvera que cette triſte affection de l'ame n'eſt point abſolument incurable, & que le ſentiment (qu'on nous paſſe l'expreſſion) eſt *le médecin de tous les vices.*

Henri, jeune garçon de ferme, né dans un petit village de l'Artois, annonçoit ces heureuſes qualités, les ſeules marques de diſtinction peut-être que l'homme ait reçues de la nature : il joignoit à la vigueur du corps,

Digitized by Google

à la taille avantageuse, à la physionomie prévenante, une ame portée au bien : aussi étoit-il le modele de ses camarades ; il parvient à cet âge, où le besoin d'aimer se fait sentir à tous les cœurs ; & celui d'un villageois que n'ont point corrompu le luxe, le mauvais exemple, l'abus de la société, est, sans doute, plus facile à se laisser enflammer. Henri étoit donc fort amoureux d'une charmante paysanne qui, de son côté, l'avoit remarqué. *Susanne* étoit la beauté du village, ses rivales mêmes en convenoient. Une foule de prétendants se présenterent : l'heureux Henri obtint la préférence, & l'on observera que Susanne étoit aussi sage que belle ; ce qui la rendoit plus intéressante, & conséquemment plus aimable. Les familles étoient d'accord. Au moment qu'on parle de marier les jeunes gens, *Thomas*, pere de Susanne, a une conversation particuliere avec sa fille : — Mon enfant, tu vas donc entrer en ménage. Je ne doute point qu'Henri ne soit un fort honnête garçon, qu'il ne t'aime beaucoup, que nous n'ayons moi & tes parents à nous applaudir de ce choix : mais il faut

Digitized by Google

que je te parle avec cette confiance que tout bon pere doit à ſon enfant. J'ai des craintes, ma fille; peut-être ſont-elles mal fondées: je le deſire de tout mon cœur: j'ai cru m'appercevoir que ton prétendu étoit jaloux, & la jalouſie fait le tourment d'une femme. Si tu allois être malheureuſe! que j'aurois à me reprocher de t'avoir donné mon conſentement! — Oh! mon pere, je vous l'avouerai auſſi avec franchiſe: Henri m'aime bien... &... je ne le hais pas... — Dis, ma fille, que tu le payes de retour. — Cela eſt vrai, mon pere, (en rougiſſant, & baiſſant de grands yeux noirs,) mais... c'eſt pour le mariage, & vous m'avez dit vous-même qu'il n'y avoit pas de mal à aimer, quand c'étoit dans cette vue. — Il eſt vrai, ma chere Suſanne; il eſt vrai... — Nous marierons-nous bientôt, mon pere? — Inceſſamment... rappelle-toi notre entretien: prends garde que la jalouſie... — Je n'appréhende rien, mon pere: (en l'embraſſant & avec vivacité) je vois ce qui a donné lieu à des ſoupçons ſur le compte d'Henri: l'autre jour, il m'avoit fait préſent d'un bou-

Digitized by Google

quet arrangé de ses propres mains, & je ne sais comment il est arrivé que Simon s'en empara : mon bon ami crut que c'étoit un don de ma part, en un mot, une préférence, & il me témoigna de la mauvaise humeur.... Oh ! nous nous sommes bien vîte raccommodés. Ma cousine, mariée depuis un an, m'a dit que toutes ces coleres subites, c'étoit la marque qu'on aimoit. — Eh bien ! tu l'épouseras, tu l'épouseras, sous peu de jours... Ressouviens-toi de ne point venir te plaindre, si tu n'es pas contente ; épargne-moi du chagrin, dans ma vieillesse. Je te le répete : c'est malgré moi... &... tu me ferois mourir.

Les deux amants sont unis par ces nœuds qui ajoutent au bonheur, quand l'intérêt ou l'ambition ne les a point formés.

Susanne se livre avec une activité louable aux soins du ménage, & Henri rempliſſoit avec la même ardeur, ses fonctions relatives à l'agriculture ; quelquefois de retour chez lui, il sembloit vouloir cacher sa lassitude. Tu es fatigué, mon ami ? (lui disoit sa femme, d'un ton d'attendrissement.) — Susan-

Digitized by Google

ne, eſt ce qu'on ſe fatigue lorſqu'on travaille pour ce qu'on aime ? Tiens : tu es toujours au bout de mon hoyau. Je veux contribuer de toutes mes forces à t'aſſurer un ſort plus heureux que notre condition préſente ; je prétends qu'après la Dame du lieu, tu ſois la premiere de la paroiſſe.... Oh ! que je ſerois content, ſi tu n'avois rien à deſirer !

La tendreſſe de ce couple ſi bien aſſorti, augmentoit tous les jours. La naiſſance de pluſieurs enfants, vient encore répandre de nouvelles douceurs ſur cette union fortunée. Nous l'avons dit : l'un & l'autre ſe donnoient des peines incroyables pour ſubvenir à leur entretien, & à celui de leur petite famille, qui croiſſoit dans leur ſein, & rendoit leurs travaux plus néceſſaires & plus pénibles.

Henri rentre un ſoir, dans ſa chaumiere, moins ſerein que de coutume ; il embraſſe ſes enfants à pluſieurs repriſes, & il ſoupire ; enſuite ſes regards s'arrêtent ſur ſa femme, & ils ſont chargés de larmes. Qu'as-tu, mon ami ? (lui dit Suſanne, en l'embraſſant) aurois-tu du chagrin ? je ne ſais ſi je me

Digitized by Google

trompe : mais... je crois que tu pleures !... — Ce n'est rien... je réfléchis... il ne me sera pas possible... *c'est plus fort que moi*... cependant notre bien-être, & le tien, le tien, celui de nos chers enfants... — Explique-toi, Henri; je ne te comprends pas... tu m'affliges... — Il n'y a pas absolument de quoi s'affliger... Tiens... voici... ce qui me bouleverse tous les sens : on me propose, à quelques lieues de notre village, une place dans une ferme... qui me rapportera beaucoup plus que celle que j'occupe ici; mais... Susanne, on met à ces offres une condition... une condition qui me navre l'ame : on ne veut point que je te mene avec moi.... ni nos enfants!... que nous vivions séparés les uns des autres, Susanne ! je n'en aurai pas la force ! je n'en aurai pas la force !... Cela nous seroit pourtant bien avantageux... Je pourrois te faire du bien, à toi, à notre chere famille; nous sommes si pauvres, &...; tu serois à ton aise. La raison me dit qu'il faut nécessairement me résoudre à ce sacrifice : mais le cœur, Susanne... il ne le veut pas. On m'accordera, il est vrai, un jour par mois, pour ve-

Digitized by Google

nir vous embraſſer tous. Oh! comme je l'attendrai ce jour! il me donnera du plaiſir pour une année!

Enfin, après bien des irréſolutions, des combats, des déchirements de cœur, des larmes de la part des deux époux, après être retourné vingt fois dans leurs bras, Henri a quitté ſa famille: il revient cependant encore au moment qu'on le croyoit éloigné. — Suſanne, tu m'aimeras toujours? tu *n'en écouteras point d'autres?* ſonge.... que je ne te le pardonnerois... jamais... jamais... — Eh! mon ami! ne nous ſommes-nous pas épouſés par amour? eſt-ce que le cœur peut changer? par haſard.... ſerois-tu jaloux?... Ecoute: cela ſeroit malhonnête... mon pere me l'avoit bien dit!

Henri eſt dans ſa nouvelle condition; c'eſt alors qu'il éprouve un mal qu'il n'avoit point encore reſſenti, le tourment de l'abſence. Il ne faut point être un habitant de la ville, avoir l'eſprit éclairé, pour ſavoir aimer. Henri aimoit ſa femme de toute ſon ame, & ſon ame étoit des plus ſenſibles & des plus vives; & être ſéparé de ce qu'on aime: en effet, c'eſt un des plus ri-

Digitized by Google

goureux supplices que le cœur puisse endurer ! c'étoit bien pour Henri que les heures paroissoient être des années, les jours des siecles : il se disoit sans cesse : Et si Susanne alloit cesser de m'aimer ! Cette cruelle image l'absorboit ; il tâchoit d'adoucir cette inquiétude secrete qui le consumoit, en parlant souvent de son épouse à ses compagnons de travail : ceux-ci n'ont pas de peine à saisir ce qui l'agitoit : — Henri, ta femme est jolie ? parle donc, notre ami : tandis que tu nous en fais ici l'éloge, tu pourrois bien... — Que voulez-vous dire ? que voulez-vous dire ? expliquez-vous. — Notre camarade... les absents ont toujours tort. Cela est-il clair ? Tu dois nous entendre présentement.

Le jeune villageois ne répondoit point à ces mauvaises plaisanteries : mais elles produisoient leur effet : le poison dévorant de la jalousie lui gagne insensiblement le cœur, & ses compagnons s'en apperçurent bientôt ; ils s'applaudirent de leur méchanceté, & redoublerent d'efforts pour enfoncer davantage le trait dont le malheureux époux étoit blessé.

Digitized by Google

Henri ne rempliſſoit plus ſa tâche avec la même activité ; les inſtruments d'agriculture lui tomboient des mains. Il répétoit continuellement en lui-même : — Suſanne ne me ſeroit plus attachée ! & elle m'eſt ſi chere ! Pouvois-je lui donner une preuve d'amour plus forte ? je me ſuis arraché de ſes bras, de ceux de mes enfants... Elle en aimeroit un autre ? ... Ces *méchants* ne cherchent qu'à me chagriner... Non... Suſanne, j'en ſuis aſſuré, m'eſt toujours fidelle.... Eh ! quand viendra ce jour où j'aurai la liberté de la revoir ! Qu'il tarde à mon impatience !

A chaque inſtant, Henri demandoit le *quantieme du mois :* — Vous dites que nous ne ſommes qu'à tel jour ? (& puis en ſecret:) Il n'arrivera jamais ce jour ſi déſiré !

Il eſt venu. Le jeune homme a volé auprès de ſa famille : — Je ſuis donc dans vos bras, dans votre ſein, mes bons amis ! Et toi, Suſanne, as-tu penſé quelquefois à ton pauvre Henri ? t'es-tu bien dit qu'il étoit le plus malheureux des hommes, moi qui n'avois pas aſſez de tous les jours pour te voir... pour me remplir de mon bonheur ?...

Digitized by Google

& (d'un ton de plaisanterie affectée) ne vient-il pas ici quelque étourneau pour me supplanter ? — Toujours de la jalousie, Henri ? Oui, mon pere, avoit raison !... tu me chagrines vraiment ; & Susanne pleuroit, & Henri n'étoit plus jaloux : il n'étoit plein que d'une tendresse pure & inaltérable. — J'ai tort, Susanne, j'ai tort... plus de larmes, ma chere amie !... embrasse-moi... Voilà ce que c'est que cette maudite absence ! Je ne te vois point ; je ne suis point près de toi, &... je perds la tête. J'appréhende si fort de n'avoir plus ton amour !

Les deux époux se quittent, enivrés de ces caresses si touchantes que le vice & la dépravation des mœurs sont bien éloignés de goûter. Henri part, assuré que le cœur de Susanne est tout entier à son mari ; il marche lentement, non sans détourner souvent la tête pour regarder sa cabane.

Il a rejoint ses compagnons ; les plaisanteries recommencent ; Henri est d'abord armé contre ces traits, & fait bonne contenance ; il avoit repris ses occupations, en se promettant une tranquillité que rien ne seroit capable de

Digitized by Google

de troubler; il s'étoit même prêté au badinage d'une façon à déconcerter les railleurs : ils persistent pourtant, reviennent à la charge, & ont juré de faire rentrer dans le sein de l'infortuné, des soupçons que sa visite à sa femme venoit d'en bannir; c'est un complot formé de livrer Henri aux tortures de la plus noire jalousie, & son ame n'étoit que trop préparée à recevoir ces funestes impressions : la solitude les rendoit encore plus sombres.

Il se passe plusieurs jours où Henri s'efforce de se combattre : — Si elle avoit cessé de m'aimer, si elle me trahissoit, m'auroit-elle fait l'accueil que j'en ai reçu? Est-ce qu'on peut montrer tant d'amour, & ne pas le sentir? cela n'est pas possible. Susanne, non, Susanne n'est point capable de cet excès de dissimulation. Il est vrai qu'elle est jeune... jolie..., je suis absent... Je crois avoir effectivement remarqué... lorsque je lui ai demandé : » m'aimes-» tu toujours bien, Susanne"? elle ne m'a point répondu assez vîte,... j'imagine même avoir surpris une émotion... cela se pourroit... cela se pourroit... Tous ces propos peut-être... ne sont

Digitized by Google

pas dénués de fondement.... Quelque vérité... Quoi! Susanne, tu ne m'aimerois plus? tu m'aimerois moins! Ah! je ne saurois résister à une aussi cruelle situation!

Les compagnons du malheureux époux ne perdoient pas un des mouvements qu'ils excitoient dans ce cœur, abreuvé, goutte à goutte, des venins de la jalousie; ils se félicitoient de leur ouvrage. Qu'est-ce que la créature humaine! est-il possible de mettre la méchanceté au nombre des plaisirs?

Ces images déchirantes poursuivoient Henri, jusques dans le peu de moments d'un court repos que lui permettoit son agitation: elle devenoit toujours plus violente. Il fait un songe.... Il s'éveille en sursaut: — Il n'y a plus moyen d'en douter! jusques dans le sommeil, tout m'expose le malheur qui m'accable... Il faut absolument sortir de cette incertitude... elle me tue! & aussi-tôt il conçoit le projet de partir, le jour même, quoiqu'il n'en eût point la permission, & d'aller surprendre son épouse.

La saison déployoit toutes ses rigueur. Le malheureux Henri avoit déja

Digitized by Google

fait pluſieurs lieues; la nuit vient à répandre ſon obſcurité; Henri eſſuyoit la neige, la pluie, le vent, & c'étoit-là une des moindres incommodités qu'il éprouvoit : il portoit dans ſon ame, une ſorte de ſupplice qui s'irritoit à meſure qu'il approchoit de ſon village; il apperçoit ſa chaumiere : — C'eſt-là... c'eſt-là ce qui renferme ... ce que j'ai eu de plus cher. Que dis-je? ah! malgré moi, elle aura toujours toute mon ame... Allons... commandons à notre cœur... tâchons d'avancer... Aſſurons-nous... du moins, je ne ſerai plus dans cette horrible perplexité, &... je n'aurai plus qu'à mourir.

Henri faiſoit quelques pas, s'arrêtoit, réfléchiſſoit, continuoit ſa route, ſoupiroit, ou plutôt gémiſſoit profondément. Enfin, il eſt arrivé près de ſon humble demeure; le premier mouvement qui lui échappe, eſt de prêter l'oreille au moindre bruit; le voilà, le pied en l'air, le col tendu, qui écoute de toute ſon ame (ſi l'on peut le dire) près d'un chaſſis aſſez mal joint pour laiſſer un paſſage à la voix; il entend parler : — Mon malheur eſt certain, (ſe dit-il en lui-même) mon mal-

Digitized by Google

heur est certain ! Oh ! je vais percer le cœur du scélérat... j'aurai le plaisir de les tuer tous les deux... Mais... ayons la force d'entendre ce qu'ils disent ; » Allons, mes enfants, priez » Dieu pour votre pere ! qu'il nous » le conserve ! C'est ce bon pere qui » nous gagne le pain que nous man- » geons : nous recueillons le prix de » ses sueurs ; il nous fait tous vivre. » O Ciel ! si nous le perdions, je » mourrois aussi, mes chers bons amis, » & vous n'auriez plus ni pere ni » mere ". — Ai-je bien distingué ?... ne m'abuse-je point ?... C'est... c'est de moi qu'on parle ?... Oui... de moi... ce sont mes enfants ; écoutons encore.

Henri ne peut plus douter de son bonheur ; il s'élance vers la porte de la chaumiere, l'ouvre avec transport : & quel spectacle enchanteur l'a frappé ! Susanne tenant contre son sein la plus jeune de ces innocentes créatures qu'elle allaitoit, & les autres qui l'entouroient, les mains jointes, & qui prioient Dieu à haute voix. L'époux accourt, se précipite aux pieds de sa femme : — Qu'ai-je entendu ? que vois-je ? Susanne, ma

Digitized by Google

chere Susanne ! me le pardonneras-tu ? J'ai été jaloux ; oui, j'ai été jaloux, (& il raconte naïvement, jusqu'aux moindres détails, tout ce que ses camarades lui ont fait souffrir, les tortures qu'il a endurées). Mais, c'en est fait, ma chere amie ; je m'engage par le serment le plus saint... c'est pour la derniere fois, je te promets... Tiens, je verrois... je ne le croirois pas.

Henri est donc dans le sein de sa femme, qui l'embrasse, à son tour, & l'inonde de ses larmes ; ensuite il prend dans ses bras, ses enfants, les caresse l'un auprès l'autre, les couvre de ses baisers, de ses pleurs. Henri tint parole : il fut bon mari, bon pere, & il ne connut plus, depuis ce délicieux moment, les horribles tourments de la jalousie.

Digitized by Google

LE DIGNE INSTITUTEUR.

Le Marquis de *** avoit un fils unique qu'il aimoit beaucoup, & il regardoit le nom de pere comme ayant peu de valeur, s'il ne joignoit le don de la vie morale à l'existence physique: il étoit donc le premier instituteur de son enfant. Le Marquis vouloit que la bienfaisance, l'amour de l'humanité, fussent la base des préceptes dont il nourrissoit l'ame du jeune Comte de ***. Mon fils, (lui dit-il un jour) je desirerois vous pénétrer de mes leçons, vous procurer de bonne heure, la jouissance des plaisirs de la sensibilité; l'exemple est au-dessus de tout ce que je pourrois vous recommander à ce sujet; ne me quittez point, & vous éprouverez combien le sentiment, mis en action, répand en nous d'ivresse & de délices! Il appelle un de ses domestiques, & ordonne qu'on lui amene un jeune homme dont il indique la

Digitized by Google

demeure & le nom. Mon fils, (reprenant la parole) ne perdez rien de ce que vous allez voir : ceci vaut mieux aſſurément que tous ces ſpectacles de la Capitale, dont la plupart ne ſont pas même capables d'amuſer l'oiſiveté.

Le jeune homme que le Marquis avoit envoyé chercher, s'eſt empreſſé de venir : il entre : ſon viſage, tout ſon maintien déceloient une triſteſſe profonde : — Eh ! qu'as-tu donc, pauvre garçon ? je te trouve bien changé ! — Hélas ! Monſeigneur... c'eſt l'amour ! — Comment ? explique-toi. — Je devois épouſer Babet, qui a l'honneur de vous ſervir : ſon pere & ſa mere y conſentoient ; je ne ſais ce qui a pu me nuire auprès d'eux : mais ils diſent que je ſuis trop pauvre pour me marier ; & ils refuſent de me donner leur fille (& à ces mots, le jeune homme laiſſe échapper des larmes). — Tu es donc bien amoureux de Babet ? — Oh ! Monſeigneur, je ne ſaurois vous l'exprimer ! mais ſi j'étois le mari de Babet, je me croirois plus heureux... que tous les Rois du monde. Je ſerois ſi attaché à mes devoirs ! Voilà ce que c'eſt que de n'avoir pas de bien ! (&

Digitized by Google

l'infortunée créature pleure encore avec plus d'amertume.) — Console-toi, mon ami; il y a du remede à tout. — Il n'en est point, Monseigneur, contre le mal que je ressens! &... j'y succomberai! j'y succcomberai!

Le Marquis rappelle encore ses gens, & commande que sur le champ, le pere & la mere de Babet, & Babet elle-même, paroissent en sa présence.

Ces trois personnages sont arrivés: — Que desire de nous Monseigneur? nous nous sommes rendus à ses ordres. (& Babet rougissoit, en regardant son amant, baissoit les yeux, & faisoit d'humbles révérences: c'étoit la rose du jour; rien de plus charmant!) — Ce que je desire? que vous me disiez pour quelle raison vous ne voulez point donner votre fille à cet honnête garçon? avez-vous à vous plaindre de sa conduite? — Oh! Monseigneur... il est bien honnête, point paresseux... mais nous avons fait nos réflexions... Il n'a pas le sol, Monseigneur... — Et vous n'avez que ce seul reproche à lui faire? — Oui, Monseigneur: mais, Monseigneur, c'est un grand défaut: *on ne vit point en ménage, de l'air du temps.*

Digitized by Google

Le jeune Comte montroit beaucoup d'attention. Le Marquis ne répond point : il va vers ſon ſecretaire, en tire un papier, & le remettant dans les mains du pere de Babet : — Tenez, bon-homme, voilà de quoi faire deux heureux, & dépêchez-vous de les unir. — Un contrat de ſix cents livres de rente ! Monſeigneur !.... quelle fortune, ma femme !.., eh ! Monſeigneur ! comment vous marquer notre reconnoiſſance ?

Ces mots, le vieillard les avoit proférés, au milieu des larmes ; toutes ces bonnes gens s'étoient précipités aux pieds du Marquis, les embraſſoient, les inondoient de leurs pleurs ; pour Babet & ſon amant, ils étoient ſi pénétrés, qu'ils n'avoient point la force de parler. (1) Le jeune Comte s'écrie,

---

(1) *Le jeune Comte.* C'eſt ainſi qu'on fait donner à la jeuneſſe des leçons qui ſe gravent dans ſa tête, ou plutôt dans ſon ame. Dans la foule de livres qui, depuis quelque temps, ont paru en faveur de l'éducation, nous avons diſtingué avec plaiſir l'Ouvrage de M. *l'Abbé Roi*, Cenſeur royal, intitulé : *le Mentor univerſel ;* les enfants ſont, pour ainſi dire,

Digitized by Google

(en courant dans le sein paternel, & en versant des douces larmes :) Ah ! mon pere ! que ne vous dois-je point ! mon pere ! Quel charme que la bienfaisance ! Non, rien n'approche des sensations délicieuses que me fait éprouver ce spectacle ravissant ! Je vous promets bien que je saisirai toutes les occasions de me procurer de pareils plaisirs !

---

conduits par la main dans la route de la vie. L'instruction, par ce moyen, devient profitable, & le vent n'emporte point la graine.

Fin de la cinquieme Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉLASSEMENTS

DE

L'HOMME SENSIBLE,

OU

ANECDOTES DIVERSES,

TOME TROISIEME.

SIXIEME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANECDOTES DIVERSES.

MÉTAMORPHOSES INSTRUCTIVES,

OU

Fragment d'un Chapitre de l'Hiſtoire de la Société.

LES amateurs de *l'Hiſtoire* apprendront ſans doute avec plaiſir qu'on ſe prépare à donner un ouvrage important en ce genre ; *l'Hiſtoire de la Société.* En attendant que cette production ſi intéreſſante, ſi utile, ſoit livrée au grand jour de l'impreſſion, nous faiſons paroître, ici, un *fragment* tiré d'un de ſes chapitres : nous penſons qu'on y trouvera de la philoſophie,

Digitized by Google

& jamais il ne ſe pouvoit ſaiſir une plus heureuſe occaſion d'offrir le *miroir de vérité*. Il y a long-temps qu'on répete, que *le monde eſt un vieil enfant incorrigible*. Il n'importe; il eſt bon qu'on ne ſe laſſe point de lui repréſenter la glace fidelle, qu'il ſe voie, en un mot, *tel qu'il eſt* : à force de s'y regarder, il eſt aſſez difficile que ſon amour-propre ne s'éclaire ſur quelques-uns de ſes défauts; & quand il ne ſe guériroit que d'un ſeul ridicule, on auroit à ſe flatter de la tentative. Voici au reſte ce *fragment*, qui, s'il ne contribue à l'inſtruction, pourra du moins amuſer.

Oui, ce pauvre *Dillemont* étoit bien la créature la plus diſgraciée, la plus rebutée du ſort : il faut croire que la nature l'avoit conçu dans un inſtant de mauvaiſe humeur : d'abord il étoit petit, tout contrefait, ſurchargé de deux boſſes par derriere & par-devant : il bégayoit, s'énonçoit très-mal, n'avoit nulle connoiſſance, nul eſprit; d'une bouche déſagréable & de grandeur démeſurée, ſortoient force ſottiſes, & il avoit la fureur de vouloir toujours parler. Son pere avoit poſſédé

une de ces charges, qui portent avec elles la nobleſſe : mais ces vernis d'une couche légere, n'avoit pu faire oublier que ſon aïeul fut valet de ferme. Dillemont joignoit à cette dénégation abſolue des moindres avantages, une pauvreté des plus évidentes : il ne jouiſſoit pas même de la foible conſolation de pouvoir diſſimuler ſa miſere. Il eſt donc peut-être inutile d'ajouter que cet individu malheureux n'étoit qu'à peine ſouffert dans la ſociété ; il trouvoit de toutes parts les portes fermées, ou, ſi on les lui entr'ouvroit, c'étoit pour le faire ſervir de jouet, & pour amuſer la *bénigne* oiſiveté des honnêtes gens du monde. Chacun ſe diſoit, & même aſſez haut, afin que le pauvre diable eût le creve-cœur de l'entendre : » Bon » Dieu ! cet homme eſt d'une laideur » amere ! — Quel avorton de la na» ture ! — On ne ſauroit être plus » difforme ! — Qu'il eſt bête ! — Il » n'a rien, abſolument rien pour lui. » — C'eſt un gueux ; cela n'a pas le » ſol. — Il faut avoir un furieux fond » de commiſération, pour ne pas chaſ» ſer de chez ſoi un ſi déſagréable per» ſonnage, &c. &c. ". Dillemont, ce-

Digitized by Google

pendant, avoit le courage inaltérable de rester dans les cercles : il est vrai qu'on étoit encore assez humain pour ne pas se résoudre à le jetter par les fenêtres, & cela s'appelloit un trait d'une bonté rare. Le voilà donc bien repu de mépris, d'affronts, d'outrages, d'opprobres : la mesure étoit à son comble.

La fortune, qui par fois aime à se jouer des aveugles mortels, trouve plaisant de faire mourir, au bout de la terre, à l'extrémité de l'Amérique un parent de Dillemont, mais à un dégré si éloigné, si éloigné, qu'à peine l'infortuné avoit entendu prononcer son nom. Ce bon parent s'étoit avisé, on ne sait trop pourquoi, d'instituer celui-ci son héritier.

Jamais révolution ne fut plus subite. On nous ennuie, tous les jours, de ces méchants contes de fées, qui nous présentent, en un clin d'œil, des chaumieres changées en palais, des haillons étincelants d'or & de diamants. La métamorphose de Dillemont fut vingt fois plus rapide : il se réveille en sursaut, sur sa paillasse, possesseur de deux cents mille livres de rente. — J'ai deux cents

mille livres de rente! j'ai deux cents mille livres de rente! (Il court à ſon miroir) Eh!... je ne ſuis pas ſi laid. (Il fait quelques pas dans ſon bouge; & jettant un regard careſſant ſur ſes jambes des plus torſes :) Il y a des bancroches plus tortus encore; ces boſſes... elles ne ſont pas, en effet, ſi éminentes qu'elles me l'avoient paru..... deux cents mille livres de rente! oh! comme je vais jouir! adieu, mon vilain grenier! je brûle de me promener tout à mon aiſe, dans un vaſte hôtel, &.... quels ſuperbes habits j'aurai! je veux être.... tout couvert d'or!

Ce ſoliloque pourra être taxé de ſingularité, d'invraiſemblance: on en ſentira la vérité, & on le pardonnera aiſément à celui qui le tenoit, quand on ſaura que cet œil de complaiſance qu'il attachoit ſur ſa perſonne, devint bientôt l'œil de tout le monde; la nouvelle de ſa tranſmutation avoit eu des aîles: tout en retentiſſoit: tout ſavoit que Monſieur Dillemont étoit fortuné poſſeſſeur de deux cents mille livres de rente. Que venons-nous de dire? ce n'eſt plus de Dillemont que nous faiſons l'hiſtoire: c'eſt de Monſieur le Mar-

quis de *Saint-Avédos*, Chevalier de **, Baron de **, Vicomte de **, &c. &c. &c. Telle est la nouvelle chrysalide dont notre héros a emprunté la brillante enveloppe. On seroit fort embarrassé de remonter au tronc de cette généalogie Castillane : il a donc un hôtel, un nombreux troupeau de valets aussi fainéants qu'insolents: il peut s'enivrer à long traits du doux plaisir de dire : *mes gens*, *ma livrée*. Il a des parasites, des flatteurs, des maîtresses, &... une foule d'amis : c'est le Commandeur, c'est le Comte, c'est le Chevalier, le Président, le bel-esprit à la mode, le héros de la scene, &c. &c. &c. — Hé !.. le Marquis n'est pas si bête que nous l'avions imaginé : il a de la naïveté dans le propos. — Parbleu ! on fait chez lui une chere excellente, & quel vin des dieux ! — J'avois toujours pensé que cet homme étoit quelque chose. — Ses jambes... ne sont pas si cagneuses. — Je ne sais si je me trompe : on diroit qu'un miracle a rabotté ses bosses... elles frappent moins les yeux. — Comtesse, (en pinçant ses levres décolorées, & en grasseyant) on m'avoit fait un monstre de ce Monsieur

de Saint-Avédos... il n'est point si laid ; ne lui trouvez-vous pas, comme moi... un certain air de noblesse ? — Cela est vrai, Baronne, cela est vrai... je vous l'avouerai : je ne l'avois pas bien dévisagé, comme il m'est arrivé depuis quelques jours, oui, il a des traits prononcés... sa physionomie... a une sorte de dignité.

Monsieur le Marquis jouissoit de la brillante distinction d'avoir une cohue immense, tout Paris à ses soupers, des personnages du premier rang, les femmes en vogue, l'auteur du drame de la soirée, les histrions, les actrices ; ouvroit-il sa large bouche pour en laisser sortir un mot bien *innocent*, on l'applaudissoit d'avance. — Je devine Monsieur le Marquis : voilà une terrible épigramme qui va lui échapper ! (se récrioit avec un sourire plein de finesse, un bel-esprit, bien bas, bien faux,) oh ! le trait portera, le trait portera : j'en suis convaincu. (Et M. le Marquis alloit dire en bégayant qu'il iroit le lendemain à l'opéra nouveau.) Un Poëte eut même la stupide & courageuse effronterie de le comparer au Dieu Mars. Les Dames sur-tout se jettoient à la tête

Digitized by Google

du nouveau Trimalcion : il étoit si généreux ! il répandoit ses dons avec tant de grace, de délicatesse ! (c'est-à-dire qu'il donnoit beaucoup) il n'étoit pas possible de lui résister ; *quand on a du sentiment*, peut-on s'armer contre la reconnoissance ? le cœur attaqué par des procédés si nobles, ne sauroit se refuser à quelque foiblesse ; & Monsieur le Marquis étoit un véritable magicien : sa *belle ame*, (son argent,) jettoit un charme sur sa laide figure, *spiritualisoit* son énorme bêtise ; en un mot, Dillemont n'existoit plus : le Marquis de Saint-Avédos faisoit les délices de la ville, de la Cour, &c. &c. &c.

Tout à son terme. Le ciel le plus serein vient à se couvrir de nuages. Les fleurs les plus brillantes se fanent. Le plus limpide ruisseau court souvent se perdre dans un marais fangeux. Monsieur le Marquis buvoit à pleine coupe la brutale ivresse de la fortune, &, ce qui est dans l'ordre des choses, cette ivresse l'achemina tout doucement par un sentier semé de fleurs, à la destruction totale du palais d'Armide : je veux dire que ce beau songe ne dura pas autant que le rêveur eût pu s'en

Digitized by Google

flatter : riche, il eut toutes les maladies qui se font sentir à cette classe d'hommes, des desirs immodérés, la faim insatiable du plaisir, tous les faux besoins, toutes les *fantaisies* de la sotte opulence ; quoiqu'il fût infecté du *vice ignoble*, de l'avarice, il ne mettoit point de bornes aux dépenses d'ostentation : parloit-on d'une beauté à la mode ; le chaste Marquis aussi-tôt étoit dévoré de la brûlante ardeur d'être son heureux sultan, d'en enrichir son serrail. — Mais, Monsieur le Marquis, l'odalique est d'un prix exhorbitant : Monsieur le Comte ***, Monsieur le Duc ***, mettent la presse au marché. — Je couvre l'enchere. Il n'importe ce que cela coûtera : je veux me contenter : entendez-vous ? qu'on aille chez mon Intendant. L'argent est tout prêt. — Monsieur le Marquis, une famille malheureuse... — Je n'ai pas le sol pour ces sottises-là. C'est s'adresser bien mal ! qu'ils aillent à la paroisse (1) : c'est aux Curés de faire l'aumône.

(1) *Qu'ils aillent à la Paroisse.* Un pauvre se trouvoit dans une rue, où étoient plusieurs

Le Pactole, à force de recevoir des saignées, vint à diminuer, à n'être plus qu'un simple ruisseau. Enfin, des créanciers osent se présenter chez M. de Saint-Avédos : leur nombre augmente, grossit; leurs instances, pour obtenir leur dû, se changent en murmures, en clameurs; la Justice si conciliante, vient à la traverse, appuyer ces avanies, de son funeste papier marqué; l'excellent thermometre de la société a déja commencé à baisser : la joie insolente de la fortune s'épanouit moins aux festins de M. le Marquis : les beaux-esprits ont le ton moins adulateur, devinent moins ses épigrammes à venir. Monsieur de Saint-Avédos étoit pourtant toujours l'adorateur tenace du beau-sexe; mais il avoit la mortification de rencontrer beaucoup de femmes sages, & ses moyens d'adoucir l'âpreté de ces vertus *inapprivoisables*, étoient moins puissants. » Ce » que c'est (disoit-il spirituellement) ! » comme les mœurs deviennent sau» vages ! je ne me reconnois plus : ja-

hôtels; il demandoit l'aumône à un galant homme qui lui dit : Mon ami, pourquoi êtes-vous si misérable ? — Eh ! Monsieur, il n'y a que des riches dans ce quartier.

Digitized by Google

» mais il ne fut tant d'honnêtes fem-
» mes! & c'eſt préciſément pour me
» faire enrager "! Et cependant ſon état *dépériſſoit* de jour en jour : les terres, les Baronnies, les Vicomtés s'évanouiſſoient comme des ombres légeres.

Enfin, nous n'entrerons point dans les détails ; ce favori de la fortune ſe brouille avec elle, éprouve ſes rigueurs, eſſuie une perte conſidérable, touche à ſa ruine. Chaque individu de la ſociété de Monſieur le Marquis, revient à s'appercevoir que ſes deux boſſes n'ont rien perdu de leur élévation. — J'avois cru du moins quelque naïveté à cet homme ; mais à l'approfondir, on trouve une abſence totale d'eſprit. Ce que nous prenions pour de la ſimplicité, eſt une platitude dégoûtante. — Je ne l'avois pas bien examiné : il faut ſe rendre, il eſt d'une laideur à faire reculer ! — Et même à force de le regarder, on ne ſaiſit qu'un enſemble de traits...oh ! les plus ignobles !... Avez-vous ces yeux-là, ma chere Comteſſe ? — Il s'eſt donné le nom de Marquis : c'eſt le plus franc roturier qui exiſte ; ſon grand-pere étoit valet d'écurie chez un de mes grands

Digitized by Google

parents. — Ce magot-là excede ! ne trouvez-vous pas qu'il eſt d'un ennui, d'un faſtidieux inſupportable ? — Je ne ſais comment... je ne craindrai pas de m'en accuſer.... je m'étois fait quelque illuſion ſur ſon compte ; décidément il faut que nous lui faſſions fermer notre porte. De leur côté, les paraſites jettoient les hauts cris : — C'eſt bien la plus mauvaiſe, la plus déteſtable chere qu'on puiſſe eſſuyer ! où diable a-t-il pris ſon cuiſinier ? — Son cuiſinier ? j'imagine qu'il n'en a plus..... & comme on eſt abreuvé ! du vinaigré ! morbleu du vinaigre ! je l'avois comparé à Mars, (obſervoit très-honnêtement l'eſtimable rimailleur :) hom ! le maraud ! c'eſt Vulcain que je voulois dire, &... je le régalerai de quelques bons couplets auxquels il ne s'attend pas... Je ſuis ſatyrique, moi. Pour combler de malheur, on s'aviſe de venir diſputer le titre de Marquis de Saint-Avédos au noble de fraîche date : nous ſupprimerons une foule de faits plus *malencontreux* les uns que les autres, & nous nous dépêcherons d'arriver au dénouement de la piece ; car c'en eſt une des

Digitized by Google

plus ſingulieres : Monſieur de Saint-Avédos, replongé dans toute ſon ancienne miſere, eſt enfin obligé de redevenir le ſieur Dillemont.

Alors cet infortuné martyr des caprices du ſort, victime rendue aux dédains, aux ſaillies homicides de la ſociété, retourne, ou plutôt ſe traîne vers ſa premiere demeure : il y pouſſe d'inutiles gémiſſements, eſt en proie au déſeſpoir, à l'inſomnie, ſur cette même paillaſſe, où jadis il avoit par fois goûté le doux repos ; ſon miroir, quoique très-meſquin, ſemble s'obſtiner à lui repréſenter ſes deux boſſes dans toute leur rotondité offenſante pour la vue ; il ſe retrouve, en un mot, le plus contrefait des bancroches, & le plus malheureux des hommes.

Il auroit fallu avoir une doſe bien conſidérable de philoſophie, pour ſoutenir cette nouvelle & dure métamorphoſe : Dillemont n'en eut pas le courage ; il ne put acquérir l'eſprit de ſa ſituation, la ſcience de l'infortune ; la tête lui tourna ; il tomba malade ; & quoiqu'il eût eu une multitude d'excellents amis, & dans le plus grand monde, à *leur honneur & gloire*, il alla mourir miſérablement à l'Hôtel-Dieu.

Digitized by Google

LETTRE

A L'AUTEUR

DES DÉLASSEMENTS.

Il y a long-temps, mon ami, que nous nous sommes perdus de vue ; j'hésitois à vous écrire : une fausse honte m'arrêtoit ; je ne savois trop comment excuser ce qui me paroissoit un oubli des moins pardonnables, car il faut s'exécuter de bonne grace, j'ai les plus grands torts à votre égard. Une des Parties de votre ouvrage si intéressant, de vos *Délassements*, est venue à tomber dans mes mains : j'ai laissé couler mes larmes, & je me suis dit : il faut nécessairement que je témoigne ma reconnoissance à l'estimable Auteur d'une production qui m'a procuré tant de plaisir ! Il ne peut être que le plus généreux des hommes : je le trouverai donc porté à recevoir tous mes regrets de n'avoir point cultivé une liaison que tout ami de l'humanité doit chercher

Digitized by Google

à entretenir de toutes ſes forces, & j'en ſuis bien ſûr, Monſieur D** me rendra ſon amitié. C'eſt donc dans cette ferme eſpérance que je vais vous repréſenter ma ſituation actuelle, bien différente de celle où j'étois, lorſque nous nous ſommes connus.

Rappellez-vous que je portois l'habit eccléſiaſtique, ſans trop en poſſéder l'eſprit, c'eſt-à-dire, que j'étois du nombre de ces Abbés dont abonde la ſociété, un honnête homme, un homme du monde, mais bien éloigné de ce qui caractériſe mon état. Souvenez-vous que nous avons été enſemble au ſpectacle, que j'aimois le jeu, la promenade, la parure, la diſſipation, que je ſaiſiſſois de la volupté tout ce qui abſolument ne bleſſoit pas la décence, & les obligations impoſées à toutes les diverſes claſſes de citoyens: mais il eſt tant de nuances dans la vertu, comme dans le vice! encore une fois, il y a bien loin de ce qu'on appelle un galant homme, à un digne Eccléſiaſtique. Il eſt (ſi l'on peut s'exprimer ainſi) de ces conduites honnêtes où l'on ſe met fort à l'aiſe: la mienne étoit à-peu-près de même.

Digitized by Google

Des circonſtances inutiles à ramener ſous vos yeux, nous ſéparerent. Enfin, après avoir été balotté par le ſort, avoir erré dans pluſieurs Provinces, je me ſuis trouvé Curé, au bout de la France, dans un pays déshérité de la nature, n'offrant qu'un ſite inculte & déſagréable à la vue, ne produiſant que de miſérables bruyeres. Vous n'aurez pas oublié que j'aimois aſſez la table, que je ſavois goûter le bon vin: eh bien! mon ami, à préſent, je ſuis voué à la chere la plus déteſtable; une bierre de la plus méchante compoſition, eſt notre breuvage, encore n'eſt-ce que les jours de fête qu'on s'en humecte; juſqu'au pain, juſqu'à l'eau, qui ſont mauvais. Je vous vois d'ici vous attendrir ſur mon ſort: ne me plaignez point, mon ami, ne me plaignez point. Vous allez être bien ſurpris: je me regarde comme le plus heureux des hommes, & je le ſuis en effet. Le troupeau confié à mes ſoins, vous devez vous y attendre, n'eſt point des plus gras: ces bonnes gens ſont très-pauvres: mais, mon ami, le voici ce bonheur ineffable dont je m'enivre à longs traits. Je ſuis le pere de mes paroiſſiens, ils viennent verſer leurs lar-

Digitized by Google

mes dans mon cœur; je les conſole, je leur ouvre mes bras, j'adoucis leurs peines; le peu qu'un ſort des plus bornés me permet de leur donner, ſouvent les rend plus heureux qu'un habitant de la ville, auquel on prodigueroit des tréſors (1); & comme leur reconnoiſſance eſt vraie! comme elle eſt touchante! comme elle inonde mon ame de ces délices... que j'ignorois ſans doute, quand je me trouvois à Paris, dans vos cercles brillants, entouré de vos beaux-eſprits, de vos jolies femmes! &c. C'eſt-là ce qui change ma bierre groſſiere en doux nectar, mon morceau de ſalé bien dur en ambroiſie. Tous les jours, je jouis du bonheur qu'il m'eſt accordé de faire à ces

(1) *Auquel on prodigueroit des tréſors.* Il ne ſuffit pas d'être bienfaiſant : il faut ſavoir placer ſes bienfaits : il y a un art en tout, juſques dans la faculté de faire le bien. Que d'aumônes mal diſtribuées! on croit avoir acquitté la dette de l'humanité en répandant inconſidérément ſes témoignages de bienfaiſance : on eſt reſté encore redevable au ſentiment. Que d'*ames pareſſeuſes!* & c'eſt de cette inertie morale que découlent une infinité de maux.

Digitized by Google

dignes créatures. Le croiriez-vous? on m'a offert de me tranſporter dans un autre lieu, enfin, de me mettre en poſſeſſion d'un riche Prieuré, où il y a, pour ainſi dire, un palais, & dans le voiſinage d'une de nos premieres villes : je n'ai point héſité; j'ai refuſé (1) très-décidément; & n'allez pas imaginer que je prétende me faire honneur de ce refus, à vos yeux : non, ce n'eſt point un ſacrifice; j'en aurois fait un qui m'eût coûté beaucoup, peut-être la perte de ma ſanté, celle de la vie, ſi j'euſſe été obligé de quitter ma Cure, & de me ſéparer de mes bons paroiſſiens, de mes chers enfants. La voilà, mon cher, cette jouiſſance de l'ame, dont vous repréſentez ſi bien les charmes dans vos aimables écrits : je lui

(1) *J'ai refuſé.* Voilà un refus qui paroîtra bien contre nature à une foule d'individus qui ne connoiſſent d'autre bonheur que de nager dans l'or : qu'ils ſont à plaindre! Ils ſont ſi éloignés de la véritable jouiſſance! Il n'y a point de plaiſir égal à celui d'eſſuyer les larmes d'un malheureux. Donnez-moi des ames *vraiment ſenſibles*, & elles me comprendront.

Digitized by Google

trouve toujours de nouvelles douceurs. Lorſque je me compare à Monſieur l'Abbé, courant les ſpectacles, ne bougeant du palais-royal : que je m'applaudis de la métamorphoſe ! Oui, j'ai connu le vrai plaiſir, la vraie félicité, & je me flatte que cette *béatitude* dont vos gens de la capitale n'ont pas ſeulement l'idée, m'accompagnera juſqu'au tombeau.

Je me ſuis plu à m'épancher dans votre ſein : le bonheur communiqué double. Pardonnez-moi mon ancienne faute. Je vous promets de vous écrire ſouvent, & vous ſerez aſſez bon, j'aime à le croire, pour répondre à mes lettres. Je ſuis & ſerai toujours votre fidele ami :

N*** Curé de**.

Digitized by Google

LES MARIAGES.

LE MARIAGE PAR INTÉRÊT.

NOUS n'essayerons point de nous répandre en *déclamations*, sur un des objets le plus important pour la plupart des hommes: que n'a-t-on pas dit en effet, sur le mariage ? on en a exposé tous les avantages comme tous les inconvénients. Nous ne chercherons donc point à jouer le rôle d'*écho*, que nous laissons très-volontiers aux *faiseurs de livres*. Nous allons présenter diverses anecdotes qui peut-être porteront plus de lumiere que toutes les dissertations les plus approfondies, sur un engagement d'où dépendent presque toujours notre bonheur, ou notre malheur.

Le Marquis de *Mauleſoi* avoit épousé la fille d'un Financier, qui ne connoissoit que deux grands pivots, sur les-

Digitized by Google

quels tournoit ce bas monde, la richeſſe, & la naiſſance; elle avoit trouvé la derniere dans ſon mari, & étoit venue y ajouter le ſupplément, ſi néceſſaire à ſes yeux, de la fortune; à l'égard des autres dons de la nature, à peine y faiſoit-elle attention: les agréments de l'extérieur, les qualités de l'ame, les talents, les vertus mêmes ne la touchoient nullement; auſſi en expoſoit-elle avec une eſpece d'orgueilleuſe indifférence, la privation totale: eſt-il riche? eſt-il homme de condition? voilà ce qu'elle demandoit, lorſqu'on lui préſentoit quelque individu de la ſociété. — Il n'eſt pas dans l'opulence, mais il eſt d'une probité diſtinguée; c'eſt un Savant du premier ordre, un Ecrivain célebre... — Je ferme ma porte à ces gens-là. Il me faut un rang, de la fortune: il n'y a que cela d'eſſentiel.

La Marquiſe avoit ſu faire un proſélyte de ſon cher époux: c'étoit une maniere d'imbécille, qui répétoit toutes les formules que Madame débitoit avec profuſion; il n'avoit à la bouche que ces mots, du plus beau laconiſme: » Ma femme l'a dit. Ma

» femme pense *comme ça* ". D'ailleurs, parlant sans cesse de ses aïeux, qu'il décoroit du nom de Bannerets, &, quoiqu'il fût entiché de sa noblesse jusqu'à l'extravagance, plein de respect & de vénération pour l'or, & ses possesseurs.

Ce couple si bien assorti n'avoit qu'une fille unique : on s'attend qu'Henriette élevée dans le sein de semblables parents, avoit sucé avec le lait, leurs faux principes, qu'elle étoit leur image fidelle : on s'est très-fort trompé. Une sorte de miracle étoit venu déranger l'ordre des choses : jamais enfant n'avoit moins ressemblé à ses pere & mere. La mauvaise éducation, l'exemple ne purent parvenir à corrompre l'heureux naturel d'Henriette : c'étoit entiérement l'opposé de la Marquise : ses premiers regards, en quelque sorte, s'étoient tournés vers la vérité. Elle avoit reçu du Ciel un esprit juste, un cœur sensible, & ces deux qualités, malgré tout ce que faisoit Madame de Maulesoi pour les détruire, se fortifioient avec les années; la jeune personne joignoit à ces avantages réels, toutes les graces de la figure, des connoissances agréables,

Digitized by Google

bles & utiles : elle ſéduiſoit, & elle intéreſſoit.

Henriette eſt arrivée à l'âge où des parents doivent s'occuper de l'établiſſement d'une fille que la naiſſance & le bien ſembloient appeller au mariage : une foule de prétendants paroiſſent ſur la ſcene, & toujours, ſur-tout de la part de Madame la Marquiſe. — Combien a-t-il de revenu ? juſqu'où remonte ſa généalogie ? entrera-t-il dans les carroſſes ? a-t-il beaucoup de vaſſaux ? & que rapportent ſes terres ? Maman, (lui dit, un jour, en rougiſſant, l'ingénue Henriette, aſſiégée d'un nombre d'adorateurs,) Monſieur le Vicomte de *Lerville* me paroît bien aimable !... — Ces choſes-là, Mademoiſelle, ne ſe diſent point ; & qu'eſt-ce que c'eſt qu'être aimable ? il faut ſavoir l'état de la fortune du Vicomte, avoir ſes papiers ſous les yeux, & alors il vous ſera permis de lui trouver le don de plaire. Lerville le poſſédoit, ce don, au ſuprême degré, & toute ſon ame étoit pleine des ſentiments qu'il avoit inſpirés à la charmante Henriette. Madame la Marquiſe de Mauleſoi lui fait ſubir l'examen le plus ſévere : il eſt reconnu pour

Digitized by Google

noble de très-ancienne date, & pour Seigneur de plusieurs terres & fiefs, qui rapportent près de quatre-vingt mille livres de rentes : à ces conditions, liberté de soliciter la main de Mademoiselle de Mauleſoi.

Incendie n'avoit jamais été plus rapide : les deux jeunes amants ne se voyoient point assez : combien de fois avoient-ils fait serment de s'aimer jusqu'au tombeau ! Lerville associoit les qualités de l'ame, les charmes de l'esprit à ceux de la figure : il adoroit Mademoiselle de Mauleſoi, & en étoit adoré. — Divine Henriette ! quand serons-nous unis ! ce jour, cet heureux jour tarde bien à mon impatience ! oh ! jamais ! jamais je ne vous dirai au gré de mon cœur, jusqu'à quel point je vous aime ! Henriette ne répondoit point ; mais elle regardoit Lerville avec cette expression au-dessus de toutes les paroles.

On attendoit du fond de la Province un grand parent du Vicomte, qui devoit assister aux noces : comme il étoit d'une très-haute extraction, & fort opulent, Madame de Mauleſoi vouloit absolument qu'il signât le con-

Digitized by Google

trat de mariage : en conſéquence, la cérémonie étoit différée, & l'extrême amour ne s'accommode point des délais. Si l'on n'eût conſulté qu'Henriette & ſon amant, on auroit paſſé par-deſſus tous les obſtacles.

Cependant ils touchent à cette époque ſi deſirée : le grand parent eſt arrivé ; on a fixé le jour. Le Vicomte s'abandonne à tous les tranſports : — Je vais poſſéder ma chere, mon adorable Henriette ! Et... vous m'aimerez toujours, (lui diſoit-elle avec cette grace qui accompagne la naïveté) ? — Toujours, ma charmante Henriette, juſqu'au tombeau, juſqu'au-delà du tombeau ; car un amour tel que le mien ne peut être qu'immortel : & pourroit-on ceſſer d'aimer la divine Henriette ? ah ! elle ſera éternellement belle à mes yeux, chere à mon cœur ! Et une rougeur enchantereſſe prêtoit encore un nouvel attrait à cette roſe naiſſante.

Ils vont donc marcher à l'autel. Les préparatifs ſont ſuſpendus. Le Vicomte au déſeſpoir, court chez Monſieur de Mauleſoi, demande, pénétré de douleur, ce qui peut reculer le bonheur de ſa vie. Le Marquis, d'un air embar-

Digitized by Google

rassé, & tout en balbutiant, lui répond : — Il faut... voir, Madame... C'est... ma femme qui décide.

Lerville vole auprès de la Marquise. — Eh! pourquoi donc, Madame, me porter des coups si cruels? qui peut arrêter cette union!... Un seul instant de retard... n'auriez-vous jamais aimé? voulez-vous me causer la mort? croyez-vous que je survive un seul moment au malheur de ne pas obtenir la main de Mademoiselle votre fille?... Je me jette à vos genoux... je les embrasse... quelle raison?... de grace, ne me la cachez point, ne me la cachez point. — Incessamment, Monsieur, (interrompt la Marquise déconcertée, & pressant cependant Lerville de se relever) vous aurez... des éclaircissements nécessaires... — Des éclaircissements, Madame? & tout n'étoit-il pas décidé? n'aviez-vous pas consenti?... (Le Marquis vient à paroître : il est fâché de trouver le Vicomte,) Monsieur... je vous en conjure, au nom de l'humanité! prêtez-moi votre appui... — Monsieur de Lerville... voilà Madame... ma femme (se tournant vers la Marquise, & à voix basse), il me fait

Digitized by Google

pitié ! Madame de Mauleſoi à ſon mari : — Je vous prie, Monſieur, de vous mêler de vos affaires ; celle-ci me regarde uniquement. Monſieur (en regardant le Vicomte) aura, ſous peu de jours... il ſera inſtruit de mes intentions.

Lerville ſe retire, la mort dans l'ame. Il rencontre Henriette : — Ah ! Mademoiſelle... tout ce que j'adore !... je ſuis perdu !... — Comment ? — Notre mariage... tout mon bonheur... il eſt différé !... peut-être anéanti ! — Que dites-vous ?... — Henriette ! ma chere Henriette ! ſongez que vous m'avez donné votre cœur, que je crois le mériter par ma tendreſſe... une paſſion... non, l'on ne vous aimera jamais autant que je vous idolâtre... je crains qu'on ne nous ſurprenne... je vous quitte.

Henriette ne peut contenir ſes mouvements : elle court chez la Marquiſe : — Maman ! eh ! qu'ai-je donc appris ? je viens de voir le Vicomte... — Mademoiſelle, retirez-vous dans votre appartement. Je n'ai point de compte à vous rendre... vous vous marierez, quand je l'ordonnerai, quand il me

Digitized by Google

plaira, & à mon choix. (Sa fille se précipite tout en larmes, à ses pieds :) Ces pleurs... ne me touchent point. Obéissez seulement. Je vous ferai savoir mes ordres.

L'infortunée va implorer la tendresse paternelle. — Que veux-tu, mon enfant ! tu sais bien que... je ne suis pas le maître. J'ignore pour quel motif... il est vrai que le Vicomte t'est fort attaché, &... toi, tu ne le hais pas ?... (Avec un ricanement bête :) Henriette alloit épancher sa douleur : Madame de Mauleſoi la surprend : — Comment, Mademoiselle, c'est ainſi que vous m'obéissez ? & vous, Monsieur, qu'est-ce que vous lui disiez ?... je veux savoir... — Rien, ma femme... rien... tout ce que vous voudrez... mais son état. — Sortez, Mademoiselle, (sans entendre son mari,) ou, dès le moment, je vous punis de votre rébellion.

A ce mot, Henriette désespérée regagne son appartement, & là elle s'abandonne à la désolation. — Je ne serois point unie à Lerville ? après des espérances... tout ne m'en assuroit-il point ? tout ne me promettoit-il pas les jours

les plus heureux! hélas! devois-je m'attendre à un changement ſi cruel! (& des larmes en abondance accompagnoient ces mots). Si j'oſois écrire au Vicomte... lui écrire... la bienſéance, l'honnêteté me défendent cette démarche... Je ſuis bien malheureuſe! (& on pleure encore avec plus d'amertume).

Au moment que Mademoiſelle de Mauleſoi éprouvoit cette violente perplexité, elle reçoit une lettre. — C'eſt de la part du Vicomte! (elle lit): » Oui, » notre mariage eſt retardé, & je crains, » adorable Henriette, de n'être jamais » à tout ce que j'aime! je ne ſaurois » repouſſer cet horrible preſſentiment: » il revient toujours m'accabler! Je ne » ſerois point votre époux? quelle » image! découvrez donc ce qui a pu » nous porter ces coups inattendus! » Plus je réfléchis... je ne ſaurois ſaiſir le motif d'une ſi étrange révolution... elle me fera mourir... ma » divine Henriette, elle me fera mourir. Vivre ſans vous poſſéder! eh! » aurois-je la force de ſupporter à ce » prix, l'exiſtence? quel que ſoit, au » reſte, ma deſtinée, vous aimer, vous

Digitized by Google

» adorer jusqu'au dernier soupir : voilà
» le serment que je vous renouvelle...
» partageriez-vous mes sentiments ? &
» la maîtresse suprême de mon cœur,
» seroit-elle capable de m'oublier » ?

Cet écrit augmente encore l'horreur de la situation où se trouve Mademoiselle de Maulefoi.

La Marquise l'envoie chercher : elle n'hésite point à se rendre chez sa mere. Quels objets s'offrent à ses yeux ! le Vicomte de Lerville, accompagné de deux personnes d'un certain âge, qui paroissoient être ses parents : de l'autre côté, Monsieur de Maulefoi, qui montra quelque signe d'attendrissement à l'aspect de sa fille ; le Vicomte présentoit le tableau de la plus profonde douleur : à peine a-t-il apperçu Henriette, il lui échappe un cri, suivi de ces paroles : — Et vous voulez, Madame, (s'adressant à la Marquise,) que je n'expire point à ses yeux ? — Vous m'avez entendue, Monsieur le Vicomte. Messieurs vos parents ne sauroient se refuser aux raisons qui m'obligent à prendre un tel parti. Je vous l'ai dit : un oncle, homme de la premiere qualité, & dont nous attendons un hé-

Digitized by Google

ritage conſidérable, veut abſolument que Mademoiſelle n'ait point d'autre époux.... Henriette interrompt avec une ſorte de tranſport : — Ce ne ſera point Monſieur le Vicomte ? — Non, Mademoiſelle, (replique d'un ton impérieux la mere), ce ſera Monſieur le Baron de *Lanſale*, d'une des premieres maiſons de France, &... qui a trois cents mille livres de rente... trois cents milles livres de rente, (ſe tournant vers les parents de Lerville) ; vous êtes trop raiſonnables, Meſſieurs, pour ne pas convenir qu'une ſemblable alliance eſt encore au-deſſus de celle de Monſieur le Vicomte : aſſurément je me plairai toujours à lui rendre juſtice : il a quelque fortune ; il eſt homme de condition ; mais il n'eſt point de la maiſon de **, & il ne poſſede pas trois cents mille livres de rente. Monſieur de Mauleſoi ajoute avec ſon eſprit ordinaire & calculant par ſes doigts, il eſt vrai que... trois cents mille de rentes... cela fait quelque choſe. En un mot, le Vicomte employe en vain les inſtances, les prieres. Madame de Mauleſoi eſt décidée : ſa fille ſera Madame la Baronne de Lanſale.

Digitized by Google

La malheureuſe Henriette a donc reçu le coup de foudre ; il ne lui eſt plus poſſible de ſe flatter ; ſon infortune eſt confirmée. — Ne point épouſer Lerville ! en épouſer un autre ! encore s'il m'étoit permis de laiſſer couler mes larmes ! (elle court à ſa mere :) J'embraſſe vos genoux : je les inonde de mes pleurs. Souffrez que j'aille dans un couvent enſevelir mon déſeſpoir... — Jargon de fille, Mademoiſelle, jargon de fille. Vous donnerez la main à Monſieur le Baron de Lanſale, &... le jour eſt arrêté.

La malheureuſe victime de l'avarice & de la vanité d'une mere, n'attend plus que le moment qui va pour jamais lui enlever toutes ſes eſpérances : il faut abſolument qu'elle renonce à Lerville, que ſa bouche prononce un ſerment qui ſera démenti, rejetté inceſſamment par ſon cœur.

Mais quelle étoit la ſituation du Vicomte : rien ne pouvoit calmer ſon déſeſpoir. Il parloit d'aller percer le ſein à celui qui ſeroit l'heureux époux d'Henriette : il n'avoit plus de raiſon, & l'on craignoit même pour ſes jours.

Cependant Henriette éplorée, pa-

Digitized by Google

rée de fleurs comme un autre Jephté qu'on va ſacrifier, eſt conduite, ou plutôt traînée à l'autel.

Le Baron de Lanſale avoit beaucoup moins à ſe louer de la nature que de la fortune : ſon extérieur annonçoit une humeur ſombre, atrabilaire, & il ne cherchoit point à l'adoucir : c'étoit de ces phyſionomies qui épouvantent les amours. Il ſe marioit par convenance, ſans penchant, ſans aucune de ces illuſions agréables, qui ſont le charme du ſonge de la vie : auſſi n'avoit-il nulle foibleſſe à ſe reprocher ; mais il eût fait haïr ſa vertu, ſi elle pouvoit inſpirer ce ſentiment. En un mot, il ſembloit qu'Henriette alloit reconnoître le pouvoir d'un juge, & non d'un époux. Quel contraſte avec ſon amant ! eh ! comment parvenir à l'oublier, cet amant ſi chéri ? On exige, tous les jours, d'un ſexe auquel nous craindrions de demander le moindre acte de force, des ſacrifices au-deſſus de tout héroïſme : quelle tyrannie, de notre part ? Mademoiſelle de Mauleſoi étoit condamnée, (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi,) à groſſir le nombre de ces femmes dignes de compaſſion, qui

dévorent leurs larmes en ſilence, & meurent ſans avoir pu donner à leur ſenſibilité, un ſeul moment de leur vie.

Madame de Lanſale vient dont à poſſéder des richeſſes, à vivre dans l'éclat; elle avoit ce qu'on appelle une des meilleures maiſons de Paris, annonçoit tout l'orgueil du bonheur : mais, ſous cette félicité apparente, elle cachoit le trait mortel qui lui déchiroit le cœur. Quoi! (ſe diſoit-elle en ſecret), il m'eſt défendu d'accorder une penſée à un objet qui a été le maître de mon ame, qui a été... eh! malheureuſe! je voudrois m'aveugler : ne l'eſt-il pas encore? ſon image ne s'éleve-t-elle pas encore dans cette ame, abreuvée, conſumée d'un poiſon lent,... qui me délivrera de la vie? je l'attends cette fin, l'unique ſoulagement que je puiſſe eſpérer! Le moyen de ne pas offenſer mon devoir, lorſqu'une averſion invincible me repouſſe loin d'un mari, diſons d'un tyran, qui s'enivre de mes pleurs! oui, il prend plaiſir à les faire couler... il n'en découvre que trop la ſource, le cruel! il ſait que Lerville a eu mon premier ſoupir.., hélas! il aura le der-

Digitized by Google

nier : malgré moi, malgré moi, je mourrai en l'adorant ! (& l'infortunée Henriette s'abandonnoit au plus ſombre déſeſpoir.)

Le Baron, effectivement, avoit ſurpris la cauſe de cette douleur profonde où s'enveloppoit ſon épouſe : il ne doutoit point qu'elle ne fût attachée au Vicomte, & il ſembloit jouir de ſa langueur. Il eſt de ces caracteres atroces, dont la méchanceté fait les délices. Lanſale, ne pouvant être aimé, auroit voulu ſe venger de la nature entiere.

Madame de Mauleſoi voyoit ſouvent ſa fille, lui répétoit ſans ceſſe : — Songez que la vertu, que l'honneur doivent vous interdire tout ce qui vous rappelleroit un homme... il n'eſt point votre mari, ma fille... &... vous eût-il procuré le brillant état dont vous jouiſſez, une fortune immenſe, des alliances avec ce que nous avons de plus grand ; cela n'eſt-il pas préférable à la foible ſatisfaction d'être Madame la Vicomteſſe de Lerville... — Ma mere... je l'aimois ! — Eh ! qu'eſt-ce qu'aimer, inſenſée ! qu'eſt-ce qu'aimer ? l'amour doit-il préſider à un

Digitized by Google

mariage ?... Ma fille, de la considération, du bien, un rang à la Cour : voilà ce qui doit former un semblable engagement. J'en conviendrai avec vous : le Baron n'a pas absolument le don de plaire : mais, encore une fois, il est riche, d'une extraction qui se perd dans la nuit des temps : comment n'être pas pleinement heureuse avec de tels avantages ?

La Baronne écoutoit peu ces propos ; le langage de son cœur étoit bien différent : tous les jours, il lui rappelloit ce dont en effet, pour son bonheur, elle auroit dû perdre le souvenir.

Le Vicomte avoit quitté le service, & s'étoit retiré dans une de ses terres, située sur les confins de l'Alsace. Madame de Lansale n'osoit en demander des nouvelles : elle reçoit cette lettre :

» Vous n'accuserez point mon amour
» d'avoir été indiscret : je vous aimois
» assez pour m'immoler : je me suis dé-
» taché entiérement de moi : je n'ai vu
» que vous, & dans les bras d'un au-
» tre. De ce moment, j'ai imposé des
» loix à une passion, qu'il ne vous
» étoit plus permis de partager. J'a-
» dorois la divine Henriette, je le lui

Digitized by Google

» diſois : j'ai reſpecté Madame de Lan-
» ſale, & je me ſuis tû ; mais ce ſi-
» lence n'a ſervi qu'à exciter & nour-
» rir un ténébreux déſeſpoir, qui dé-
» voit avoir un terme. Plein de votre
» image, & forcé de contenir mes
» tranſports, je me ſuis exilé de la
» ſociété : j'ai couru m'enſevelir dans
» un ſéjour où je puiſſe en liberté m'oc-
» cuper de la maîtreſſe de mon ame.
» Il n'y a point de jours, d'inſtants,
» que je ne vous aie parlé du cœur,
» adreſſé mes ſecrets hommages, con-
» ſacré le tribut de mes larmes... En-
» fin, il m'a donc fallu renoncer à vous
» poſſéder ! Jamais, jamais la divine
» Henriette ne ſera contre ce cœur,
» qu'elle ſeule occupe & remplit !
» Quelle penſée ! quel trait déchirant !
» il m'a porté la mort : oui, c'eſt pour
» la derniere fois qu'un amour ſi mal-
» heureux s'exhale. Quant cet écrit
» tombera dans vos mains, hélas ! je
» ne ſerai plus... ".

La Baronne, à ce mot, laiſſe échap-per un cri : — Il auroit ceſſé de vi-vre !... Lerville ! Lerville ! je t'aurois plongé au tombeau ! Ah ! c'étoit à toi de recueillir un vain reſte de vie....

Digitized by Google

ma douloureuse existence ne tient plus qu'à un soupir, & il eût passé dans ton cœur, malgré les barbares... ce sont eux qui te précipitent au cercueil !

Elle reprend la lettre, en continue la lecture : » Eh ! ce ne seront pas » vos mains qui me fermeront la pau» piere ! Je n'ose désirer de revivre » dans votre mémoire ; je craindrois » de troubler votre bonheur ; & si vous » êtes heureuse, ne dois-je pas m'ou» blier ? Qu'est ce qu'un amour qui » connoît quelques bornes dans ses sa» crifices ? Adieu donc pour toujours ! » me pardonnerez-vous ce dernier » éclat d'une ardeur qui ne vous im» portunera plus ? & votre honneur » s'offensera-t-il, si j'ose emporter au » tombeau le nom de votre amant " ?..

Madame de Lanfale ne sauroit poursuivre. Une seconde fois, l'écrit lui échappe des mains ; elle est près d'expirer ; elle va recevoir de nouveaux coups ; il y avoit des moments où l'espoir rentroit dans son ame. — Si la mort ne me l'avoit point ravi, (se disoit-elle) s'il pouvoit savoir... qu'allois-je dire, malheureuse ? me con-

Digitized by Google

vient-il d'aimer, de me l'avouer, de révéler à un autre... une paſſion.... Lerville, ah! ſi tu es dans la tombe, qu'elle me ſoit ouverte! que j'y deſcende! que j'y deſcende! que ma cendre ſoit à côté de la tienne!... m'en feroit-on un crime? du moins après le trépas, me ſeroit-il défendu de diſpoſer de moi! & ſerois-je encore au pouvoir du tyran... Femme infortunée! tu n'oublies que trop qu'il eſt ton époux!

La Baronne aime donc à ſe flatter, à croire que Lerville n'a pas ſuccombé à ſon chagrin.

Elle ſe promenoit, ſeule, à la campagne, dans une eſpece d'allée ſolitaire: un inconnu l'aborde: il avoit l'air inquiet, ſes regards erroient de tout côté: — Madame... Madame, n'ayez aucune appréhenſion; j'ai ſaiſi le moment: Il y a long-temps que je ſuis à l'épier... On m'avoit bien recommandé d'employer toutes les précautions:... c'eſt de la part de Monſieur le Vicomte de Lerville... — Il vit!.. dites-moi... — Il n'eſt plus, Madame. — Il ſeroit vrai?... je l'aurois perdu! & auſſi-tôt Madame de Lanſale tombe

évanouie : l'étranger s'empresse de la ranimer. Il n'est plus ! (s'écrie la Baronne, en revenant au jour). J'étois attaché à son service (poursuit l'inconnu,) & en mourant, il m'a fait promettre que je viendrois, Madame, vous apprendre cette nouvelle ; votre nom est la dernière parole qu'il ait proférée. Il m'avoit chargé, s'il perdoit la vie, de remettre dans vos mains un portrait... &... le voici. Henriette le prenant avec vivacité : — Mon portrait !.. par quel hasard... — C'est, Madame, l'ouvrage de Monsieur le Vicomte : il vous avoit peinte *d'idée ;* vous le voyez, il est presque effacé par les larmes de mon maître : il a craint que cette peinture ne révélât un secret qu'il n'a confié qu'à moi seul ; d'abord il désiroit que ce monument de sa tendresse fût enseveli avec lui, & posé sur son cœur : Mais, Madame, je vous le dis : il a appréhendé de vous compromettre, & c'est encore un sacrifice (m'a-t-il répété, en expirant) que vous faisoit son amour.

Madame de Lansale oblige le domestique de recevoir une récompense. Ses larmes tout-à-coup se sont arrêtées :

Digitized by Google

elle ſe met au lit : une fievre ardente la dévore. Elle envoye chercher ſes parents, ainſi que le Baron : ils paroiſſent, & ſont frappés de l'état imprévu où ils la trouvent. — Je vous ai fait prier de venir (dit-elle à Monſieur & à Madame de Mauleſoi), afin que vous receviez mes derniers ſoupirs : ils vous ſont bien dus, puiſque ma mort eſt votre ouvrage. Je ſuis arrivée à ce moment où la vérité n'a plus rien à craindre, qu'elle s'exprime dans toute ſa force. Puiſſe ma déplorable deſtinée ſervir de leçon à ces aveugles & cruels parents, qui veulent briſer le cœur, & le ſoumettre à leurs caprices tyranniques ! Monſieur, (ſe tournant vers ſon mari) je vais donc expoſer mon ame toute entiere. Les auteurs de ma malheureuſe vie m'avoient, en quelque ſorte, dès mon enfance, liée au Vicomte de Lerville : ils m'avoient, pour ainſi dire, ordonné de l'aimer. Je n'avois pas eu de peine à leur obéir : Le Vicomte & moi, nous n'exiſtions que l'un pour l'autre ; il voyoit, il chériſſoit en moi ſon épouſe future : j'enviſageois en lui l'époux qui m'étoit deſtiné : nous n'attendions plus que le

Digitized by Google

moment de consacrer des nœuds serrés déja par l'amour. Vous paroissez : j'ai le malheur de vous plaire : vous offrez un rang, une fortune, & c'est à ces considérations que l'on me sacrifie; c'est l'intérêt qui préside à nos liens... ma mere... (hélas ! Madame, dois-je vous donner ce nom ?) ma mere n'est uniquement touchée que de l'éclat, de l'opulence, de la noblesse, de la grandeur, & sans pitié pour des sentiments qu'elle-même avoit favorisés, nourris, que de concert avec mon pere, elle avoit fait naître, m'arrachant en quelque sorte, du sein de l'époux qu'elle avoit nommé, elle m'a jettée dans vos bras, Monsieur, malgré mes larmes, mes gémissements, mon éternel désespoir... vous avez tout fait pour me rendre mon joug insupportable; je ne vous aimois point; je ne vous ai jamais aimé. Eh ! quand un objet a reçu nos premiers serments, est-il possible de s'engager à un autre ? Mais apprenez aussi que j'ai su vous respecter, me respecter, ne point m'exposer à vos reproches, aux miens, que vous n'aurez pas à rougir de ma vie, ni de ma mémoire, que votre épouse étoit par-

Digitized by Google

venue à vaincre l'amante, l'amante conſtante de Lerville, car il ne faut point le diſſimuler. Lorſque j'étois de bonne foi, qu'avec ſincérité je pénétrois au fond de mon cœur, j'y découvrois ce funeſte & trop cher ſentiment qui m'avoit d'abord unie au Vicomte... Il n'eſt plus! ſon amour, ce fatal amour, que je lui avois inſpiré, qu'il m'avoit inſpiré... l'a entraîné au tombeau... je ſuis décidée à l'y ſuivre. Après l'aveu qui vient de m'échapper, je n'ai plus qu'à mourir : je l'attends cette mort qui eſt pour moi une eſpece d'obligation ſacrée à acquitter, &, en ſortant de la vie, je ſatisfais à la fois à l'amant, à l'époux... & à mon devoir.

Monſieur & Madame de Mauleſoi ne peuvent dans cette triſte circonſtance fermer leurs cœurs à la nature : le Baron lui-même eſt frappé de cette nobleſſe d'ame, qui rejette tout menſonge, & laiſſe éclater la vérité; ils réuniſſent leurs efforts pour arracher la Baronne à cette mort au-devant de laquelle cette infortunée ſemble courir; tous les ſecours, les ſoins lui ſont prodigués, & ſont inutiles. Il n'y a point de remede (leur diſoit-elle),

Digitized by Google

contre le mal dont je meurs... & dont je veux mourir.

Après ce peu de mots, elle garde un ſilence obſtiné; en vain on tente de la ſauver, en quelque ſorte, d'elle-même : elle repouſſe tout ce qu'on lui préſente, ſemble ſe refuſer au jour, & elle expire, en levant les yeux au Ciel, & faiſant ſigne de la main qu'on ne l'approche pas, & qu'on la laiſſe ſeule en ces derniers inſtants.

Digitized by Google

LE MARIAGE
PAR INCLINATION.

LES jeunes perſonnes qui auront pu jetter les yeux ſur l'anecdote précédente, ſe ſeront peut-être permis de dire avec une ſorte de complaiſance pour leur opinion : » Voilà ce qui réſulte » de ces *mariages d'intérêts.* Nos pa» rents, en contraignant nos cœurs, » en voulant ſoumettre l'inclination à » leurs caprices, à la convenance, la » fortune, l'éclat, font de leurs enfants, » de malheureuſes victimes. Si Hen» riette eût été la femme de Lerville, » l'un & l'autre n'auroient pas ſuc» combé à l'excès du chagrin : ils euſ» ſent été heureux, &c. &c.". J'invite ſur-tout cette claſſe de mes lecteurs, à donner une égale attention au nouveau tableau en ce genre, que je vais expoſer : ce ſera ma réponſe en faveur de ces mêmes parents qu'il faut bien ſe garder de juger avec ſi peu de circonſpection. Encore une fois,

Digitized by Google

l'impartialité est ma devise : la vérité est mon unique objet : c'est la vérité seule qui me met la plume à la main.

Monsieur de *Villeménon* étoit resté veuf : sa femme venoit de descendre au tombeau : il jouissoit d'une fortune suffisante pour les vœux d'un honnête homme. Une fille unique lui restoit d'une famille nombreuse dont il s'étoit vu le chef & le bienfaiteur. *Félicie* réunissoit tous ses sentiments : il ne s'occupoit que de son bonheur, & des moyens de le lui assurer. Quelle ame approche de celle d'un bon pere ! combien de fois avoit-il dit à sa fille : Mon enfant, tu possedes en moi le meilleur de tes amis ; songe que je n'existe que pour Félicie, qu'elle seule me tient lieu de tout : j'adorois ta mere, & ta naissance m'en a privé : tu lui as causé la mort. Attache-toi donc à réparer, s'il est possible, cette perte, qui me sera toujours nouvelle. Hélas ! son image est encore dans mon cœur, & je la pleurerai le reste de ma vie... mais il ne s'agit pas de s'entretenir d'un chagrin que je préfere à tous les plaisirs : je chéris ma douleur. Parlons de toi, de ce qui peut te rendre heureuse. Félicie, tu

tu atteins une époque où il faut m'occuper de ton établiſſement : ouvre-moi ton cœur, avec cette vérité que te montre le mien : ton penchant auroit-il prévenu mon choix ?... tu rougis, ma fille ? je te le répete ; c'eſt un tendre ami, qui attend de ſon amie cette ſincérité, cette confiance, la preuve du véritable amour ; je penſe l'avoir mérité cet amour. Dis-moi ; tes deſirs ſe ſont-ils arrêtés ſur quelque objet ? Félicie, d'une voix tremblante, entrecoupée, le cœur palpitant, & en baiſſant les yeux. — Mon papa, me le permettrez-vous ? toutes vos vues, j'en ſuis bien aſſurée, ne tendent qu'à me procurer un bonheur durable. Je ne vous le cacherai point, puiſque vous m'aimez aſſez pour me laiſſer la liberté de m'expliquer : aurois-je tort, mon papa, d'avoir écouté ce que m'a dit Monſieur de *Monſermei ?* Il m'a répété cent fois qu'il m'aimoit, qu'il n'aſpiroit qu'à porter le nom de mon époux.... Il eſt bien aimable ! — Je vous ſais gré, ma fille, de votre franchiſe : mais ce n'eſt point le pere, c'eſt l'ami qui entreprend de vous diriger. Monſermei eſt, ſans contredit, un jeune homme qui

Digitized by Google

a beaucoup d'agréments, qui raſſemble tous les talents de plaire... Félicie, cela ne ſuffit point pour former un mari; ce nom exige tant de choſes! Un mari, ma fille, eſt bien au-deſſus d'un amant : il faut qu'il réuniſſe un nombre de qualités, que ſon amour ait la ſageſſe, les lumieres, la conſtance, le déſintéreſſement de l'amitié; qu'il ſoit le guide, l'exemple, le maître de ſa femme, mais un maître qui cache ſous des fleurs ſon autorité, qui faſſe aimer ſes leçons, qui brûle d'une pure ardeur qu'augmentent les années, qui, juſqu'au tombeau ſoit le fidele & tendre ami de ſon épouſe, qui ſoit, en quelque ſorte, ſon dieu protecteur; voilà, ma chere Félicie, ce que doit être un époux; & j'ai peine à croire que Monſermei, enviſagé ſous cet aſpect, ſoit digne de ma fille. Il a, j'en conviendrai, l'extérieur extrêmement ſéduiſant; mais il paroît diſſipé, attaché à courtiſer votre ſexe, & il faut bien ſe garder de confondre un homme qui aime les femmes avec un homme qui aime ſa femme : le premier fait preſque toujours le malheur d'une épouſe. L'amour-propre ou le liber-

Digitized by Google

tinage le conduiſent : chaque jour varie ſes goûts, ſes plaiſirs : il ſe montre un tyran, ou il accable de ſes froideurs, de ſes procédés malhonnêtes, outrageants, l'infortunée qui lui eſt unie. Mauvais mari, il devient mauvais pere, le fléau, en un mot, de ſa malheureuſe famille ; & quelle foule de maux il entraîne, lorſqu'il joint à ſes infidélités, à ſes égarements aviliſſants, coupables, l'eſprit de diſſipation, qu'il achete, à prix d'or, ſes fauſſes jouiſſances, qu'il vient enfin à ruiner ſa femme, ſes enfants ! N'allez pas m'objecter que ce tableau n'eſt qu'un jeu de l'illuſion : nous ſommes entourés de ces funeſtes images ; la Capitale abonde de ces maris, &... quelle douleur, quel trait aſſaſſin pour mon cœur paternel, ſi ma Félicie étoit deſtinée à de ſi cruelles épreuves !... — O mon papa ! Monſermei ne s'abandonnera jamais à des excès ſemblables ! je répondrois... — Tu aimes, Félicie ; (interrompt Villeménon, en ſouriant) c'eſt à moi d'avoir de la raiſon pour ma fille... & tu oublies une des choſes néceſſaires pour former un engagement auſſi eſſentiel que celui dont il s'agit ? Mon-

fermeï à peu de fortune, & les convenances, une espece de loi prescrite par la société demandent que le mariage soit proportionné à la condition, aux facultés des partis; qu'une fille qui jouit de quelque bien, se lie à un homme qui sur cet objet ne lui soit pas au moins inférieur, ainsi qu'en naissance, parenté, état, &c. — Est-ce que l'amour, mon papa, ne suffit pas pour rendre heureux? — Tu parles, mon enfant, comme une fille qui a seize ans, & moi, j'en ai bientôt cinquante-cinq. Tu n'as que les yeux du cœur, Félicie: j'ai ceux de l'expérience, & il est difficile que ces yeux-là voient mal. Je t'en conjure, ma tendre amie, garde-toi de la sensibilité; bien dirigée, elle est la source de nos vertus, de nos plaisirs: mais si l'on a le malheur de s'y livrer inconsidérément, elle nous cause une infinité de chagrins, de maux: la liqueur salutaire devient un mortel poison, & ton sexe, sur-tout, est la victime du sentiment qui ne connoît point de bornes.

Félicie écoute cette conversation avec une docilité apparente, mais dans

Digitized by Google

le fond de ſon cœur, comme le *bavardage* d'un homme d'un âge bien différent du ſien, d'un homme de cinquante-cinq ans; il eſt inutile de s'arrêter à tout ce qu'elle penſoit à ce ſujet. — Mon pere a paſſé le temps d'aimer; il eſt de mauvaiſe humeur contre le plaiſir, & en eſt-il un plus doux, plus touchant que de donner ſon cœur à un objet qui nous a conſacré le ſien tout entier; car je ſuis bien ſûre que Monſermei m'adore, m'idolâtre, qu'il ne reſpire que le moment de m'être attaché par des nœuds que le temps reſſerrera? Oui, il m'aimera toujours, toujours: tout ce que m'a dit mon pere ne peut m'ôter une ſi douce idée.... pour moi, je ſuis certaine que mon cœur, à l'égard de Monſermei, ne ſauroit changer: je ceſſerois plutôt de vivre.

Telle étoit l'ivreſſe flatteuſe dont ſe rempliſſoit Félicie. Les deux amants buvoient à longs traits le filtre enchanteur. Ils doivent s'aimer, brûler l'un pour l'autre au-delà des limites de la vie: ils ſe faiſoient des proteſtations mutuelles: le mariage augmenteroit leurs feux; ils ſerviroient de modeles

Digitized by Google

aux époux ; ils resteroient amants ; leur amour feroit époque, & passeroit à la derniere postérité.

Le sage Villeménon, qui n'étoit point amoureux, n'avoit pas tout-à-fait sous les yeux la même perspective : en conséquence, il combattoit de toutes ses forces, le penchant de Félicie ; il vint même à s'appuyer de la sévérité. La jeune personne emploie les armes ordinaires de son sexe & de son âge : elle a recours aux caresses, aux prieres, aux pleurs ; elle tombe enfin malade : alors la tendresse paternelle se fait ressentir ; Villeménon ne voit plus que son enfant unique en danger de perdre la vie. Il se laisse fléchir, vaincre : il a donné son consentement, & la santé de Félicie s'est rétablie, avec l'espoir d'être liée à Monsermei ; elle a repris tous ses charmes.

Le jour du mariage est fixé, il est arrivé. Ces liens si attendus, si desirés sont prêt à se former.

Villeménon, avant que les deux amants marchent à l'autel, veut avoir encore un entretien particulier avec sa fille : — Félicie, ma chere Félicie, il m'a donc fallu céder à une espece de

Digitized by Google

tyrannie de votre part ! je ne vous le diſſimulerai point : ce mariage n'eſt pas de mon goût ; mais ma tendreſſe peut-être trop dominante, l'a emporté... ma fille, tu m'as inſpiré des larmes : je me ſuis rendu, dirai-je, à tes volontés, en ne me déguiſant rien du funeſte avenir qui te menace. J'ai étudié ton époux futur, & je te le prédis, en t'inondant de mes pleurs, (& à ces mots, un torrent de larmes lui échappe), tu auras à te repentir de cette union ſi aveuglément formée. Oui, Monſermei marchera ſur les traces de tant d'autres maris : il deviendra infidele, inconſtant ; il ajoutera au parjure les mauvais procédés, & peut-être, à ton tour, ceſſant de l'aimer, tu viendras juſqu'à le haïr... — Le haïr, mon papa ! haïr Monſermei ! — Oui, encore une fois ; tout me préſage que tu ſeras la plus malheureuſe des femmes : mais je ne veux point avancer tes peines : ma fille, j'ai ſatisfait à tes deſirs ; puiſſent mes craintes ne point ſe réaliſer ! tu retrouveras toujours un pere prêt à te pardonner, & un ami empreſſé de voler à ton ſecours.

Félicie eſt l'épouſe de Monſermei.

Digitized by Google

Les jours d'enchantement sont passés : les fleurs sous lesquelles le joug du mariage se déroboit, commencent à perdre de leur éclat, de leurs parfums. Félicie s'apperçoit enfin qu'elle est la femme d'un mari, comme la plupart le font, & que l'amant va disparoître : elle a recours à une coquetterie permise, & même nécessaire pour arrêter l'infidele qui est sur le point de lui échapper. Elle fait donc valoir tous ses agréments, la séduction de l'esprit, le charme de la sensibilité, l'attrait si puissant de l'amour : elle n'épargne ni les tendres reproches, ni les larmes, ni cet appareil de douleur qui prête un nouvel empire à la beauté. Le volage Monsermei paroissoit se laisser émouvoir, être touché; peut-être ses serments de rentrer dans son devoir, de vivre uniquement pour son épouse, étoient-ils sinceres : mais bientôt son naturel vicieux prenoit le dessus ; il retournoit à ses égarements ; & quoiqu'il eût assez de raison pour s'avouer qu'il manquoit à ses obligations, à l'honneur, car l'honneur est engagé à respecter des nœuds qu'ont formés le Ciel & les loix, il ne pouvoit s'empêcher de s'abandon-

Digitized by Google

ner à des penchants condamnables. En pleurant même quelquefois ſur ſa honteuſe foibleſſe, il déchiroit le cœur de ſon épouſe : & quelle femme eſt indifférente au ſpectacle de ſa beauté humiliée, de ſon amour payé d'une froideur offenſante, & ſouvent du mépris ? C'eſt dans ces circonſtances qu'un ſexe fait pour recevoir des hommages, a beſoin de tout le courage de la vertu : elle ne pouvoit, cette vertu, adoucir la ſouffrance continuelle de Félicie ; enfin, elle court dépoſer une ame ſurchargée de douleur dans le ſein paternel : — Ah ! mon pere ! mon pere !... mon ami ! mon unique ami ! que n'en ai-je cru vos conſeils, vos lumieres... votre expérience ! que n'ai-je eu vos yeux ! j'aurois vu... le plus ingrat des hommes ! hélas ! je baiſe encore la main qui me perce le cœur : oui, je l'aime encore le barbare ! & c'eſt-là ce qui fait mon ſupplice ! ſi du moins je parvenois à cette indifférence... je ne l'aurai jamais ! je ne l'aurai jamais !

Villeménon n'employoit alors que les ſeuls moyens d'adoucir la cruelle ſituation de ſa fille : il lui tenoit un langage bien différent de celui qu'il lui

avoit tenu avant son mariage : il lui développoit toutes les ressources, les consolations qu'offrent la raison, la vertu, le plaisir d'être fidele à ses devoirs ; il la flattoit que son mari reviendroit de ses erreurs, & qu'elle recueilleroit le fruit d'une conduite exempte de reproches ; en un mot, ce bon pere s'efforçoit de verser un baume salutaire dans la plaie, au-lieu de l'irriter...

Les égarements de Monsermei s'accroissent & parviennent au comble ; le désespoir de la femme augmente ; son amour pour son mari s'éteignoit : il se convertit en une aversion décidée & implacable. Ce ne fut point assez : Félicie étoit jeune, belle, sensible ; elle avoit un cœur qui lui parla pour le Marquis de *** ; enfin, elle s'oublia au point d'écouter un amant auquel un autre succéda ; bientôt elle fut rangée dans la classe des femmes *citées* ; on vint à ne plus savoir qui d'elle, ou de son mari, étoit le plus condamnable ; ils avoient deux enfants, qui reçurent une mauvaise éducation : entourés des exemples de dépravation, que leur présentoient leur pere & mere, ils marcherent à grands pas dans la route du

Digitized by Google

vice. Monſermei & ſa digne épouſe finirent par ſe ruiner, & entraîner la perte de leur famille, qui peut-être en ſecret deſira leur mort, & la vit arriver ſans nul regret, reſtant entiérement dépouillée d'une fortune amaſſée par l'honnête induſtrie de Villeménon.

Tels furent les fruits d'un engagement formé ſous les auſpices d'une inclination aveugle & imprudente.

Que *l'inexperte* jeuneſſe ſe pénetre de ce tableau, qu'elle ſoit convaincue qu'il ne faut pas toujours écouter le cœur, & qu'il n'eſt que trop ſouvent la ſource de beaucoup d'erreurs & d'infortunes.

Digitized by Google

LE MARIAGE RAISONNABLE.

On vient de voir des mariages formés sous des auspices peu favorables ; quel sera donc l'engagement à présenter pour exemple aux jeunes personnes qui savent allier l'honnêteté & la raison aux penchants vers lesquels les entraîne leur sensibilité, qui, dignes de la tendresse de leurs parents, ont la sagesse de leur soumettre les diverses impressions de leur cœur, & désirent, en un mot, trouver dans le mariage un bonheur aussi pur qu'il est permis aux vœux humains de l'attendre ? nous les invitons à fixer leurs regards sur l'Anecdote suivante : c'est, en quelque sorte, leur propre histoire que nous offrons ; elles auront un modele à imiter, & nous aurons peut-être rempli notre objet : *nisi utile est quod facimus, stulta est gloria, &c.* (*Phedre*), *&c.*

Dingelmont & sa femme avoient le

bonheur de s'être sauvés de la contagion nationale : ils croyoient aux mœurs, & les professoient ; ils regardoient la raison & la vertu comme les *deux conseilleres de l'homme*, & ils avoient la *bonhommie* de les prendre pour regles d'une conduite qui ne s'étoit jamais démentie ; une fille unique attachoit tous leurs sentiments. *Victorine* en effet méritoit leur tendresse : elle étoit (si l'on peut parler ainsi,) de ces êtres privilégiés qui n'attendent point le nombre des années pour acquérir l'heureux partage de la réflexion ; elle paroissoit avoir reconnu des principes presque au sortir du berceau, avantage précieux dont on ne peut guere déterminer la cause. Victorine, à ce fond de raisonnement, en quelque sorte, *inné*, joignoit beaucoup de sensibilité, & la sensibilité est ordinairement, comme nous l'avons déja observé plusieurs fois, l'ennemie d'un sexe qui, soit par caractere, soit par foiblesse, est porté à lui céder. Mais Mademoiselle Dingelmont savoit s'imposer des loix ; son esprit solide ne lui ôtoit rien de ses agréments : elle excitoit & l'amour & l'estime. D'abord ses parents, que nous

avons représentés osant avoir une façon de penser qui leur étoit propre, ne voulurent point s'occuper d'un établissement pour leur fille, avant qu'elle eût atteint sa vingtieme année; ils considéroient le mariage comme un objet qui méritoit toute l'attention d'une famille entiere, & ils prétendoient que ces unions précipitées, ces mariages *précoces*, au sortir de l'enfance, étoient rarement suivis du succès; ils croyoient aussi qu'il ne falloit jamais perdre de vue l'association du moral & du physique, qu'une jeune personne trop-tôt mariée, indépendamment de son peu de capacité pour veiller aux divers détails de la *science du ménage*, car c'est un art auquel devroient s'attacher les femmes raisonnables, ne pouvoit produire que des êtres foibles, valétudinaires, & condamnés par la nature à une éternelle privation des forces du corps & de l'esprit; conséquemment, Monsieur & Madame Dingelmont ne songeoient qu'à faire de leur fille une femme qui réunît toutes les qualités de la *digne épouse*. Ma fille (lui redisoient-ils sans cesse, quand elle fut parvenue au terme qu'ils attendoient),

Digitized by Google

vous voici arrivée à cette époque où vous pourrez recueillir quelques fruits des nos leçons & de nos exemples. Notre deſſein n'eſt pas de tyranniſer votre inclination, mais de vous éclairer, de vous guider dans une route difficile & épineuſe. N'oubliez point que ce qui aſſure le bonheur d'un engagement, tel qu'eſt celui auquel la nature & vos parents vous ont deſtinée, ne doit pas ſe confondre avec ce goût aveugle, né ſouvent du caprice, l'effet plutôt d'une imagination prévenue, qu'un penchant décidé du cœur, & que les perſonnes de votre âge prennent pour de l'amour; au reſte, cet amour, la ſource d'une infinité d'égarements, doit abſolument ſe ſoumettre aux lumieres de la raiſon. Le mariage eſt une chaîne indiſſoluble dont il ne faut point ſe cacher la peſanteur, & la paſſion preſque toujours inconſidérée a-t-elle préſidé ſeule à ces liens : ce ſont communément des nœuds de douleur qu'on a tiſſus. On voit toute l'étendue de ſa faute, & il n'eſt plus poſſible de la réparer : il ne reſte plus que la certitude de traîner ſon joug juſqu'au moment que la mort nous en vienne dé-

livrer : il n'est point d'autre espérance : ou l'on cherche de fausses consolations, on manque à son devoir, à l'honneur; on n'étoit que malheureuse : on devient méprisable, criminelle aux yeux du public, à ses propres yeux ; la réputation une fois perdue, les remords, même les plus vrais, les plus déchirants, ont bien de la peine à nous la rendre, & nous expions par une suite d'épreuves cruelles, des erreurs auxquelles nous ne nous sommes livrées qu'en tremblant.

Telle est, Victorine, la situation de ces femmes qui n'ont consulté que leurs penchants indiserets pour se lier à un objet capable de les séduire : encore une fois, le bandeau levé, de quelle utilité est alors le flambeau qui vous éclaire ? la perspective d'une vie écoulée dans un inutile répentir, dans des larmes intarissables, ou des dédommagements toujours honteux, & souvent de peu de valeur, voilà ma fille, le sort de ces mariages dirigés par le fol emportement des sens. Que ce tableau reste continuellement sous vos yeux, & ne cessez jamais, pour un choix si important, de vous défier de vous-même.

Digitized by Google

Ces conſeils ſi ſages furent retenus par la jeune perſonne.

Bientôt les prétendants à la main de Victorine parurent ſur les rangs : elle diſtingua dans le nombre, le Marquis de *Selmure* : effectivement il ne pouvoit s'offrir un extérieur plus prévenant : les graces, comme on nous peint ces Fées bienfaiſantes, ſembloient, dès le berceau, lui avoir d'accord prodigué leurs dons enchanteurs ; il ſavoit prendre tous les maſques & tous les tons, ſe conformer à tous les caracteres ; idolâtré des femmes, il étoit même aimé de ſes rivaux.

Victorine d'abord céda à l'eſpece de jugement de ſes yeux : cependant elle eut le bon eſprit de vouloir réfléchir ſur cet afcendant qui alloit peut-être s'enflammer du feu de la paſſion : elle s'attacha ſérieuſement à étudier le Marquis : l'homme du monde, le fat, le ſéducteur mépriſable inſenſiblement ſe trahirent, & furent découverts. Victorine s'interrogeoit : Il eſt bien aimable : (ſe diſoit-elle, en ſoupirant !) mais cet homme ſeroit-il fait pour être un mari ? partageroit-il mes ſentiments, ma conſtance ? le héros de la ſociété

Digitized by Google

chercheroit-il à n'être que le mien ? Eh quelle douloureuſe exiſtence j'aurois à ſupporter, ſi un tel époux venoit à ceſſer de m'aimer !... que dis-je ? Selmure ne reſſentiroit jamais mon ardeur... non, non, n'entretenons point ſon image... trop ſéduiſante ! efforçons-nous plutôt de l'effacer, de la bannir de mon ame... Il n'eſt pas ſurprenant que Victorine eût la force de ſe tenir ce langage : tel eſt l'effet de la bonne éducation : l'eſprit & le raiſonnement ſont précoces. Victorine court à ſes parents : — Cela eſt bien décidé. Je ne vous diſſimulerai pas, parce qu'on n'a rien de caché pour ſes bons amis, que je me trouvois entraînée en faveur de Monſieur de Selmure : je l'ai examiné : un tel mari me rendroit malheureuſe : je vous prie donc de lui déclarer qu'il renonce aux eſpérances qu'il a pu concevoir ; ſans doute, il ſait ſe faire aimer : hélas ! mon cœur me parloit pour lui : mais graces à vos avis, à vos bontés, j'ai repouſſé le charme, & je crois l'avoir détruit. Que le Marquis ceſſe donc de ſolliciter ma main.

Monſieur de Selmure, inſtruit de

Digitized by Google

l'intention de Victorine, déploya tous les reſſorts de ſon art : il eut recours aux ſerments, aux lettres, aux larmes, il fit éclater le plus violent déſeſpoir : que fit la jeune perſonne pour triompher de ſes artifices ſi puiſſants ? elle alla paſſer quelques mois chez une de ſes parentes. Je me redouterois moi-même, (dit-elle aux auteurs de ſes jours) mon cœur... il m'égareroit. Si je plaignois le Marquis, je ne tarderois pas à l'aimer ; je veux fuir ſa préſence, tout ce qui me le rappelleroit ; permettez donc que je m'éloigne pour quelque temps, & bientôt je revolerai dans vos bras.

Victorine revient bien aſſurée du pouvoir de ſa raiſon. Le Marquis, après avoir joué en vain le rôle d'un amant déſeſpéré, étoit allé porter ſon hommage paraſite à un autre objet, qui moins ſage & moins éclairée que Victorine, fut la malheureuſe victime du ſcélérat Selmure. Mademoiſelle Dingelmont l'oublia donc entiérement.

Un jeune homme ſorti d'une famille honnête, & qui poſſédoit une fortune ſuffiſante pour des deſirs modérés, Dellei, eſt amené par un ami de la fa-

Digitized by Google

mille de Victorine : la probité, la douceur, une belle ame respiroient sur son front; il étoit timide parce qu'il étoit modeste : en conséquence, il parloit peu; mais ce qu'il disoit, portoit l'empreinte du véritable esprit & non de celui du monde, & étoit animé de la chaleur du pur sentiment; il excitoit une impression plus douce que vive, & qui se fortifioit à mesure qu'on le voyoit & qu'on le connoissoit.

Victorine ne demeura pas longtemps à ouvrir son cœur à un sentiment profond d'estime à l'égard du jeune homme : sa noble simplicité dans ses expressions comme dans ses habits, sa circonspection qui annonçoit un esprit sage, ne servirent qu'à lui prêter un intérêt équivalent peut-être à la séduction de l'amour; quand on venoit à *raisonner* ce qu'inspiroit Derlei, on étoit bien près de l'aimer.

Il trouve, un jour, Mademoiselle Dingelmont sans ses parents, & qui sembloit être livrée à une sorte de rêverie. — Je craindrois, Mademoiselle, de vous demander ce qui paroît vous occuper ? qu'il seroit heureux, celui qui parviendroit à mériter une

Digitized by Google

ſeule de vos penſées! & que j'envierois ſon bonheur! Enfin, le jeune homme laiſſe éclater l'amour le plus reſpectueux, le plus ſoumis; il ajoute : Quoique je reſſente pour vous, Mademoiſelle, une tendreſſe... jamais on n'aima autant que je vous aime : je n'oſerois aſpirer à ce qui feroit ma ſuprême félicité : en effet, Mademoiſelle, me conviendroit-il de ſolliciter votre main? je n'ai point pour moi l'éclat de la naiſſance, des biens conſidérables, un état brillant à vous promettre : je n'ai qu'une extraction ordinaire dont je m'honore, puiſque je compte une ſuite d'ancêtres honnêtes & vertueux : je poſſede une fortune médiocre, un cœur rempli de vous, & qui ſauroit vous aimer, vous adorer toujours davantage, (& en proférant ces mots, le jeune homme laiſſoit couler ces pleurs, la véritable expreſſion du pur ſentiment; il étoit tombé aux genoux de Mademoiſelle Dingelmont): — Relevez-vous, Monſieur, relevez-vous. C'eſt à mes parents à déterminer mon choix, voyez-les, &... croyez que je ſens tout le prix de votre aveu.

Digitized by Google

Victorine prévient Derlei, & s'empresse de confier à son pere & à sa mere la déclaration échappée à la passion du jeune homme ; elle termine ainsi sa confidence : Je ne sais si vous m'approuverez : mais j'imagine que Monsieur Derlei parviendra à me plaire : il annonce tant d'honnêteté..... tant de vertu... plus on réfléchit... plus il me semble digne d'un choix... sur lequel il n'appartient qu'à vous de prononcer.

Les parents de Victorine firent attention à ce qu'elle venoit de leur découvrir : ils écouterent aussi le jeune homme ; & sans lui donner une réponse positive, ils lui permirent de continuer ses visites.

Au bout de quelque temps, le pere & la mere de Victorine ont avec elle un entretien particulier ; c'est Monsieur Dingelmont qui prend la parole : — Victorine... ma fille, tu penses donc que M. Derlei pourroit aspirer à porter le nom de ton époux ? — Je vous l'ai dit, mon pere, il m'inspire un sentiment qui se fortifie tous les jours : je ne suis point entraînée par un ascendant impérieux... — Voilà, mon enfant, la

Digitized by Google

ſituation qui conduit préciſément au bonheur. Le délire eſt le partage des paſſions : il produit quelquefois le plaiſir : mais ſa ſuite eſt preſque toujours empoiſonnée d'amertume, ou un dégoût éternel lui ſuccede. Encore une fois, ce n'eſt pas l'amour qui fait les mariages heureux : c'eſt une convenance d'humeur, d'état, une eſtime réciproque, eſtime qui s'échauffe continuellement davantage, qui finit par ſe revêtir de tout le charme de la tendreſſe, qui produit cette délicieuſe confiance, la vraie félicité de deux époux bien aſſortis, d'autant plus touchante pour le cœur, que les ſens ſont moins intéreſſés.

La mere de Victorine ſe joint à ſon mari, & entre dans les détails des divers avantages qu'offre une pareille union. La jeune perſonne leur prête une oreille attentive ; elle voit ſouvent M. Derlei, s'attache à lui de plus en plus, ſe pénetre de ſes bonnes qualités, parvient enfin à deſirer de l'épouſer.

Ils ſont liés par ces nœuds pleins de douceur, pour quiconque aime à remplir les devoirs d'être vertueux.

Digitized by Google

Madame Derlei avoue à ses parents que son mari commence à lui paroître aussi aimable que Selmure, au premier abord, s'étoit montré à ses yeux; chaque jour ajoute à sa tendresse pure & *raisonnée*, lui découvre de nouveaux charmes dans l'engagement qu'elle a contracté. La naissance de plusieurs enfants vient encore resserrer des liens si chers. Derlei possede des emplois supérieurs, dans lesquels il s'attire l'estime publique. Cette considération flatteuse rejaillissoit sur son épouse, & elle en sentoit tout le prix; c'est alors qu'elle rend graces à ses parents du choix qu'avoit fait leur sagesse. — Si je n'avois suivi que les aveugles transports du cœur, j'en eusse été la malheureuse victime; envisagez-moi l'épouse de Selmure : à quels chagrins n'aurois-je pas été en proie? à quel terme m'eût conduite une folle passion? à succomber à la douleur : oui, aujourd'hui je serois dans le tombeau; & votre fille jouit de toutes les diverses satifactions que procure une heureuse existence; je suis l'amie de mon mari; son cœur n'a rien de caché pour le mien, & le mien, à son tour,

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

tour, lui eſt entiérement conſacré; je l'honore, je l'aime dans tout ce qui tient à la vertu; c'eſt lui qui reçoit mes chaſtes careſſes dans mes enfants; tous mes jours ont la ſérénité de mon ame; je m'applaudis de vivre tranquille, ſans remords, ſans ennui, de remplir avec exactitude mes devoirs d'épouſe, de mere, d'être enfin digne à jamais de l'eſtime publique & de la mienne. L'amour auroit-il plus de charmes?

Digitized by Google

LETTRE
D'UN HOMME
A L'AUTEUR
DES DÉLASSEMENTS.

COMMENT, Monſieur, qu'eſt-ce donc que votre ſenſibilité? vous dites vous-même, que les Gens de Lettres ſont des eſpeces de légiſlateurs : & il ne vous échappe qu'un mot, comme par haſard, ſur l'abus le plus criant de cet infâme égoïſme qui infecte aujourd'hui de ſes poiſons toutes les diverſes claſſes de citoyens? Suffit-il d'une ſimple obſervation (1), d'un accès d'humeur paſſager, pour acquitter votre double dette envers l'humanité, à titre d'homme & d'Ecrivain? Quoi! les carroſſes nous écraſeront im-

(1) *Suffit-il d'une ſimple obſervation?* Voyez la partie précédente, (cinquieme Partie de cette *ſeconde année*), pag. 19, lign. 22.

Digitized by Google

ſûnément ! & vous n'éleverez qu'une foible voix ? Eh bien ! Monſieur, c'eſt moi qui vais remplir votre devoir, c'eſt moi qui vais, à ce ſujet, exhaler toute l'indignation dont le ſentiment humain eſt ſuſceptible : oui, vous avez raiſon : on ne pénetre pas aſſez l'enfance de cet eſprit de morale qui devroit l'animer, l'enflammer pour le reſte de la vie. On ne l'entretient point aſſez de ſes obligations, & la premiere, ſans doute, eſt de ſe *garder continuellement de nuire à ſon ſemblable :* & que ſont tous ces impudents qui s'abandonnent à la brutale ivreſſe de la fortune, ſur le front d'airain deſquels on ſemble lire, gravé en groſſes lettres : *Qu'eſt-ce que cette populace ? eſt-ce que cela vit ? c'eſt moi qui dois goûter tous les avantages de l'exiſtence ; c'eſt pour moi qui ſuis* UN HOMME COMME IL FAUT (1), *qu'a*

(1) *Un homme comme il faut.* Quel eſt le *ſot*, ou le *barbare* qui a pu créer cette expreſſion, ſi étrange, ſi monſtrueuſe ? A ce mot, la premiere idée qui ſe place dans la tête, eſt *qu'un homme comme il faut*, eſt l'homme le mieux organiſé, le plus fort, ayant l'ame la plus belle, & digne de ſon extérieur, poſ-

Digitized by Google

été faite cette terre sur laquelle cette espece à peine animée se traîne... Redouble de viteſſe, cocher! — Mais, misérable, ne vois-tu pas qu'à chaque instant, tu risques de blesser, d'écraser une créature, un homme, un citoyen, un enfant, un pere, une mere de famille?.... — *Qu'est-ce que murmure ce bipede, que je crois appercevoir du haut de ma voiture? va donc cocher: que je vole! que j'arrive vîte à la piece nouvelle* (1)*! ou dépêche-toi de*

ſédant des talents, des vertus, le modele enfin de la créature humaine: point du tout. Un *homme comme il faut*, dans l'acception où cette façon de parler eſt reçue, eſt ſouvent le mortel le plus rejetté de la nature, difforme, contrefait, d'un caractere plus révoltant encore que ſon enveloppe matérielle, un prodige de ſtupidité, ou un amas de vices: mais il eſt riche, ſes aïeux lui ont tranſmis la nobleſſe, le prix de leurs ſervices, & dont leur deſcendant jouit par un abus des plus abſurdes & des plus condamnables, puiſqu'il n'a point mérité ce ſalaire, & qu'en quelque ſorte, il l'a eſcroqué: voilà parmi nous l'être que l'on décore du nom d'*homme comme il faut*; & puis, fiez-vous aux racines des mots: c'eſt ainſi que dans preſque toutes les langues, le ſens véritable eſt perverti.

(1) *A la piece nouvelle.* Ces gens-là s'ex-

Digitized by Google

me tranſporter chez la petite Roſalie (1) ! *Hâtons-nous de courir chez la Comteſſe, nous débarraſſer du lourd fardeau d'ennui* (2), *qui nous peſe, qui nous ac-*

---

poſent donc à écraſer tout ce qui ſe trouve ſur leur chemin, pour aller vîte aſſiſter à la repréſentation d'un ouvrage, ſur la nature duquel il n'ont nulles connoiſſances, nulles lumieres : ils ne ſe doutent pas même de la verſification ; ils n'ont aucune idée de l'unité d'action, de la logique de ſentiment, qui eſt la premiere ; ils ne ſavent ce que c'eſt qu'un caractere, & cependant ces eſpeces d'automates ont l'audace de prononcer ? & une foule de petits barbouilleurs de papier, ont la baſſeſſe de leur faire la cour !

(1) *Chez la petite Roſalie.* Combien de ces Sultans auxquels un ſerrail eſt la poſſeſſion la plus inutile ! On ne concevra jamais juſqu'à quel point en ce genre eſt porté l'abus ! il eſt vrai que ces Trimalcions ont des flatteurs, des valets-de-chambres, qui conſolent ces malheureuſes Odaliques, &c.

(2) *Du lourd fardeau d'ennui.* Cela s'échange, & dans la ſociété, ces trocs d'ennui ſont fort ordinaires. Nous aurions une priere à faire à ces *aimables gens du monde* : ce ſeroit de prendre la peine, en rentrant chez eux, bien las, bien excédés, de ſe parler de bonne-foi, de ſe rendre compte de leurs délicieuſes jouiſſances ; quels ſont les réſultats de leurs journées ? de leur aveu, ont-ils goûté bien du plaiſir ?

Digitized by Google

*cable ! je n'ai nul appétit : mais je souperai parce qu'il faut qu'on soupe, & nous parlerons de choses très-intéressantes : nous saurons combien de pieces de gibier le Duc ** a tuées ; nous entendrons (si nous le pouvons) (1), la **, qui nous glapira un air Italien : elle n'a pas l'ombre de voix, mais elle chante avec goût. Un tel, c'est un Auteur à la mode, nous lira son Drame : je parierois bien qu'il m'ennuyera à mourir, mais cela me donnera l'air de connoisseur : je dirai mon avis, je jugerai, je protégerai (2), & à ce titre,*

(1) *Nous entendrons (si nous le pouvons).* *Si nous le pouvons*, n'est point une cheville : de bonne-foi ces *belles Dames*, pensent-elles avoir une voix ? ces sons glapissants arrachés de la tête ou du gosier, sont-ils bien l'accent de l'ame, & de la passion ? nous font-elles l'honneur de parler leur langue, quand elles lui adaptent la musique Italienne ? on le redira sans cesse : chaque langue a son accent, & des paroles Françoises, asservies à un air Italien, offenseront toujours une oreille délicate... — Mais, Monsieur, *c'est la mode.* Ah ! voilà ce qui s'appelle *raisonner.*

(2) *Je protégerai. Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes :* nous sommes bien fâchés que Gresset nous ait prévenus.

Digitized by Google

je ferai bruit dans les cercles. Je me prépare bien à perſiffler (1) *ce pauvre diable de Provincial : il m'amuſera fort avec ſon ton prétendu raiſonnable : il penſe que je fais ſon éloge, quand je me moque de lui, à ſon nez : c'eſt une excellente dupe! nous ferons d'admirables calembours* (2) *avec le petit Vicomte : c'eſt un fat inſupportable, mais il eſt de l'eſprit de bonne ſociété de le voir ; d'ailleurs, il a du crédit, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que je perce à la Cour. Je ne ſaurois donc me rendre trop tôt à ma deſtination : ayons des aîles! ayons des aîles! duſſé-je rouer vingt de ces obſcurs piétons, crever mes chevaux,*

---

(1) *A perſiffler.* Le perſifflage eſt encore une de ces heureuſes créations dont nous devons nous honorer : indépendamment du motif de méchanceté qui excite le *perſifflage*, eſt-il rien de plus abſurde que de parler à quelqu'un une langue qu'il n'entend pas, & de s'applaudir de l'avoir abuſé ?

(2) *Les calembours.* Pis que les charades, ce qui fait honte à l'eſprit. Y auroit-il de quoi rire à entendre un homme ivre de méchante bierre nous débiter de plates facéties : c'eſt-là à-peu-près le perſonnage que joue un faiſeur de *calembours*.

Digitized by Google

qui m'intéressent bien davantage (1) ! *&c. &c. &c.*

Barbare ! mortel présomptueux, fier d'une distinction imaginaire, que tu avilis ! infâme & effrontée courtisanne, qu'emporte un char brillant & scandaleux, à travers l'indignation & le mépris public ! fils insolent de la fortune, & souvent sorti à peine du li-

(1) *Qui m'intéressent bien davantage.* Jamais (me dira-t-on) on ne s'est permis de semblables propos ; sans contredit, on n'a point la mal-adresse de s'exprimer ainsi à haute & intelligible voix : mais ce sont les soliloques de ces *égoïstes* que je prétends révéler : il n'y a point de doute qu'ils ne parlent avec eux de cette façon : leurs actions nécessitent de tels entretiens. Non, il n'est pas possible qu'un homme dont les chevaux vont dans Paris à bride abattue, ne se dise meutalement : » Que sont ces gens qui vont » à pied ? de la canaille ; quelle différence » entr'eux & moi ! nous ne sommes pas de » même nature ; méritent-ils qu'on y fasse » la moindre attention ? ma dignité, mes » plaisirs valent bien la peine que je m'ex» pose au petit désagrément de les écraser ». Oui, impudents ! voilà ce que vous dites, ce que vous pensez, & il n'y a qu'à lire sur *vos visages* sans *physionomie*, cela y est écrit en toutes lettres.

Digitized by Google

mon où tu pris naiſſance, & dont tu es encore tout dégoûtant ! Abbé, &c. Magiſtrat, &c. Financier, &c. &c. &c. Ce ſont-là les raiſons qui te font oublier ce que tu dois à l'humanité, qui étouffent le cri de la nature, élevé autour de toi, qui te rangent dans la claſſe des monſtres les plus féroces ? comment ! être le plus révoltant, peux-tu ſupporter ſeulement la penſée de courir le riſque, je ne dirai pas d'ôter la vie, mais de cauſer le moindre accident, la moindre frayeur ? c'eſt d'un homme, de ton ſemblable que tu t'expoſes à devenir l'aſſaſſin ! Encore une fois, quels ſont les motifs de ce coupable oubli de tout ſentiment humain ? cours-tu porter quelques ſoulagements à un infortuné, dont tes bienfaits arrêteront le dernier ſoupir prêt à s'exhaler ? vas-tu embraſſer une épouſe, un fils chéri, qui t'attendent pour goûter la conſolation de mourir dans ton ſein ! voles-tu auprès d'un homme en place, afin de ſaiſir l'occaſion de ſolliciter ſa généroſité en faveur d'une famille honnête & indigente, qui expire de miſere ? Non, c'eſt à la Comédie, à l'Opéra, chez une femme mé-

Digitized by Google

prisable qui te trompe & rit de ta sotte crédulité ; c'est dans un cercle qui périt d'ennui, & auquel tu vas faire présent du tien comme les pestiférés se communiquent les miasmes de la contagion, & par cette association, irritent leur mal ; c'est-là où ta voiture *meurtriere*, ne sauroit assez-tôt te *précipiter* : si l'on pouvoit à ceci mêler la plaisanterie, je te répéterois le mot de notre Philosophe comique : *pusses-tu faire une chûte à te casser le nez* : » S'il » m'arrive un événement, (as-tu l'audace de me répondre) : » Eh bien !... » je payerai. Deux ou trois louis me » tireront d'affaires... ". — Deux ou trois louis (1), homicide de sang froid !

(1) *Deux ou trois louis.* Lisez les journaux, sur-tout celui de Paris : vous verrez ces impertinents dédommagements de gens estropiés par les voitures de maîtres, ravis à leur famille par le même désastre. Qu'on n'oublie jamais cette atrocité d'un étranger, un des premiers personnages de son pays : il faut dire à la vérité qu'il étoit ivre. Un garçon de cabaret a le malheur de lui déplaire : il lui passe son épée au travers du corps, le maître de la taverne accourt tout désolé : — Eh ! Monseigneur ! qu'avez-vous fait ?

Digitized by Google

deux ou trois louis pour dédommager un miſérable pere de famille de la perte de ſon bras, de ce bras qui l'aidoit à faire ſubſiſter cette famille en

---

vous avez tué mon garçon. Le *Seigneur* lui répond avec une ſorte de dignité : *Mets-le ſur la carte.* Au reſte, voici un morceau du *Journal de Paris*, du 17 Septembre dernier, qui répondra aux perſonnes qui pourroient traiter de fictions les accidents occaſionnés par les voitures. (Nous tranſcrivons fidélement :) » Le lundi 11 de ce mois, (Septembre) à neuf heures du ſoir, une voiture » de maître, paſſant avec rapidité, de la » rue de l'*Univerſité* à la rue *Jacob*, a renverſé un malheureux étranger, & lui a » écraſé la tête : cet infortuné nommé *Lyonnois*, maître tapiſſier à Bar-le-Duc, âgé » de 48 ans, étoit arrivé à Paris, la veille » même ; il laiſſe une veuve dans la déſolation, & huit enfants dont une fille eſt » femme-de-chambre à Paris, le fils aîné, » garçon menuiſier, le ſecond dans la milice, & les cinq autres dans la miſere. » Leur beau-frere, nommé *Thomas*, eſt au » ſervice de M. le Marquis de *Mornai*, rue » de *Verneuil*, n°. 13 ; c'eſt à lui qu'on peut » s'adreſſer pour vérifier la ſituation de cette » malheureuſe famille. On eſpere que l'auteur de ce déſaſtre ne tardera pas à ſe» courir les malheureux qu'il a faits ; on eſ» pere auſſi que les gens du monde, inſ-

Digitized by Google

proie au besoin ? deux ou trois louis pour sécher les larmes d'une tendre & infortunée mere de qui tu viens de blesser, de déchirer l'enfant sous ses yeux, sous ses yeux, dans son sein ? Eh ! quand tu prodiguerois tous les trésors du monde, penses-tu que tu expierois ton crime, le fruit de la froide cruauté, du monstrueux égoïsme ? penses-tu que sur la terre il y ait quelque chose qui, aux regards d'une mere, puisse valoir son enfant ? occasionnerois-tu la blessure la plus légere : que n'as-tu point à te reprocher ? &, si tu viens à détruire l'existence d'une créature humaine quelconque, auras-tu la force de soutenir la tienne ? ne verras-tu pas continuellement ta victime toute sanglante se relever de la mort, pour

---

» truits de cet événement, recommanderont » à leurs cochers d'être plus attentifs. Une » affaire si pressante qu'elle soit, n'exige pas » que l'on écrase le monde. Faut-il que l'on » brise la tête des malheureux passants, & » couvrir de deuil les familles, pour arri- » ver une minute plutôt à l'opéra ou à un » souper ? " & puis, qu'on m'accuse d'exagération.

Digitized by Google

t'accuſer, s'écrier vers le ciel, ſolliciter la main vengereſſe de l'Être des êtres à s'appeſantir ſur toi ? Rentre un moment dans ton cœur, s'il t'en reſte encore quelque parcelle qui ait échappé à la gangrene de la dépravation, & ſens toute l'horreur attachée au malheur d'avoir privé un homme de la vie; ton repentir, tes larmes, le plus ſombre déſeſpoir, ſont-ils capables de la lui rendre, cette vie, le préſent de la Divinité ? Que ce tableau, qui n'eſt point exagéré, ne s'éloigne jamais de ta vue : reproduis-le ſous celle de tes enfants; en leur tranſmettant ta fortune : inſtruis-les à n'en pas abuſer, & c'eſt ce qu'on ne dit jamais à ces individus de la ſociété, appellés par le haſard, ſouvent par les manœuvres criminelles de leur parents, à poſſéder des richeſſes. Non, je ne ceſſerai de m'en plaindre : *la ſcience de l'humanité* (1), n'entre aucunement dans nos

(1) *La ſcience de l'humanité.* Oui, l'éducation eſt encore bornée à ſes premiers éléments; on ne jette dans un cerveau naiſſant que des principes généraux d'une morale *vague*, & qui n'eſt point *ſentie*. Un jeune hom-

Digitized by Google

plans d'éducation ; les *devoirs de l'homme* ne ſont pas préſentés aux jeunes gens dans un aſſez grand jour, & on leur charge la mémoire d'une infinité de connoiſſances abſolument inutiles à la morale, je dirai même, au bonheur humain... Mais, Monſieur, je m'écarte de mon ſujet : il s'agit des inconvénients ſans nombre, des abus révoltants qu'entraîne l'emploi des voitures : je crois vous en avoir expoſé un apperçu ſuffiſant pour exciter une attention particuliere de la part du Gouvernement, & des citoyens auxquels leur ſituation permet d'avoir un équipage : j'ai cherché à intéreſſer leur ſenſibilité, à faire entrer dans leurs cœurs, la nature qu'en écartent preſque toujours la diſſipation, le luxe, l'égoïſme ; mais après avoir invoqué l'humanité,

---

me entre dans le monde avec ces idées confuſes ſur ſes *devoirs*, ſur ſes *obligations* : la ſociété & les paſſions n'ont pas tardé à détruire ces foibles traces. Il faut, pour reſter dans l'ame, que toute vérité y ſoit burinée profondément. Développez le germe de la ſenſibilité, vous aurez bientôt développé les ſemences de toutes les vertus.

Digitized by Google

ſavoir, en quelque ſorte, fait parler, j'imagine qu'il faudroit appuyer ſes repréſentations du pouvoir légiſlatif; un grand Souverain, profond dans l'art de régner, diſoit que: » pour conduire » les hommes, aſſurer, en quelque » ſorte, leur bonheur, même malgré » eux, l'*échafaud devoit être préciſément* » *placé à côté de l'école*". A Dieu ne plaiſe que je vienne ici prêcher les ſupplices! mais je penſe que l'Etat pourroit prêter ſa force phyſique à ces eſpeces de remontrances, dictées par une ame ſenſible & pénétrée des abus en ce genre; en un mot, créer des punitions pour ces cochers inſolents, qui *paſſeroient*, ſans ſourciller, *ſur le ventre à tout le monde*, pour leurs maîtres bien plus coupables, bien plus inhumains, qui, ſans pudeur, donnent ordre à ces mêmes cochers, leurs dignes valets, d'aller de toute leur vîteſſe, pour un autre fléau des honnêtes gens qui vont à pied, pour ces ignorants ou imprudents *Phaétons* de cabriolets, qui à peine ſavent tenir des rênes & crier gare, & ſemblent, à tout moment, prêts à ſe précipiter ſur les épau-

Digitized by Google

les : amende considérable (1), infligée à quiconque occasionneroit une blessure, châtiment exemplaire, je n'ose laisser échapper le mot terrible de punition de mort ; mais, à ne consulter que la justice, ne l'a-t-il pas méritée, la mort celui qui, de gaieté de cœur, s'expose à détruire son semblable ? Voilà, je l'imagine, les réglements qu'exi-

(1) *Amende considérable.* Au moment que je terminois ma lettre, il m'est tombé dans les mains le *Journal général de France*, autrement les *Affiches de Province*, ouvrage plein de mérite, & dont l'Auteur annonce un goût sûr, & sur-tout une noble impartialité qui honore à la fois son esprit & son cœur. J'ai trouvé dans son Journal (du samedi 21 Octobre, de cette présente année 1786), une lettre d'un galant homme qui me semble partager mon indignation, par rapport aux malheurs résultants des voitures : il propose de très-sages réglements à ce sujet, que j'invite les honnêtes gens à lire : peut-être y auroit-il trop d'obstacles à surmonter : mais on ne peut qu'applaudir à l'intention de l'estimable patriote, qui, comme moi, desireroit qu'on se garantît d'événements aussi funestes que ceux qu'occasionnent les carosses, les cabriolets, en général, toute espece de voitures mal dirigées.

Digitized by Google

geroit un déſordre monté parmi nous à un excès intolérable.

Au reſte, j'aurois bien plus à me féliciter de mes obſervations ſur un des abus trop criants de la fortune & de cette indifférence barbare, qui paroît être l'eſprit de la ſociété, ſi j'avois ſu la toucher, l'attendrir, la pénétrer enfin du ſentiment qui *conſtitue l'homme*, de ce ſentiment que la nature a gravé dans tous les cœurs, & que ce déteſtable égoïſme a pu ſeul y effacer : *aime ton ſemblable comme toi-même, & fais pour lui ce que tu voudrois qu'on fît pour toi.*

L'auteur de ce *ſermon*, (c'eſt le nom que ne manqueront pas de donner à ma lettre, les froids plaiſants, les bouffons de coteries, les beaux eſprits à la glace,) en ce moment, je vais bien les étonner, a deux ou trois caroſſes ſous ſa remiſe, jouit de quatre-vingt mille livres de rente, ſait les dépenſer, a peut-être le meilleur cuiſinier de Paris, une excellente table, où il appelle, autant qu'il lui eſt poſſible, le mérite & la vertu, ne prétend point être exempt de foibleſſes, & médire des plaiſirs : il les aime aſſez : mais ſes pre-

Digitized by Google

miers plaiſirs ſont d'être un *homme:* c'eſt le titre, Monſieur, qu'il préfere à pluſieurs autres dont il a l'avantage d'être décoré, & c'eſt celui-là & le ſeul qu'il cherche à faire valoir auprès de vous : il ne veut pas être connu ſous un autre nom : puiſſe-t-il être digne de le porter ! c'eſt à quoi il s'attache au milieu de la ſorte d'éclat dont il eſt entouré, ſans en être ébloui, & il a toujours les yeux ſur la vérité, & le cœur ouvert au ſentiment. Comme par goût, il va ſouvent à pied, il eſt à portée de jouer le rôle d'examinateur, & il rentre chez lui, preſque toujours indigné de ce qu'il a vu.

En conſéquence, je vous envoye, Monſieur, des idées jettées au haſard. Je deſire fort que vous leur accordiez une place dans vos *Délaſſements*, ouvrage ſi *philoſophique*, & que vous auriez dû intituler plutôt le *Manuel de l'homme* : il n'eſt point de production littéraire qui m'attache davantage; lorſque je vous lis, je cauſe, je m'entretiens avec mon cœur même : ce ſont-là de ces livres qui ne ſauroient être trop répandus. J'ignore quelle eſt votre ſituation : mais à coup ſûr, vous

Digitized by Google

devez être le plus heureux des hommes : vous ſentez vivement, & il n'y a que ces gens-là qui puiſſent jouir de quelque bonheur : vous trouvez dans votre ame une éternelle récompenſe de vos travaux.

Je ſuis, &c.

Digitized by Google

LE MODELE,

OU

LA FEMME QUI PLAIRA

A TOUT LE MONDE.

NOUS croyons avoir exposé (1) les avantages d'un engagement où la raison se trouve de moitié avec l'amour; nous allons actuellement présenter un tableau plus vaste, quoique plus resserré & sur lequel les jeunes personnes sur-tout, pourront se *modeler* : en effet, d'après *Sophie*, elles auront une idée marquée de ce qui constitue la *femme parfaite*, autant qu'il est permis à la nature humaine d'atteindre la perfection.

Sophie étoit née de parents honnêtes qui n'avoient point le lustre de la noblesse, mais, de pere en fils, ils

(1) *Nous croyons avoir exposé.* Voyez les *Mariages*, (dans cette même sixieme Partie) page 186.

Digitized by Google

s'étoient diſtingués par une probité ſans tache, par le bon eſprit, une conduite ſoutenue, toutes ces qualités ſolides qui forment le digne citoyen, l'homme eſtimable & qui a de la valeur par lui-même ; ils avoient été aſſez heureux pour ne poſſéder jamais ces grandes richeſſes qui entraînent preſque toujours le délire de la tête & la courruption du cœur ; ils s'étoient tranſmis cette aiſance ſuffiſante pour n'avoir beſoin de perſonne, & *faire du bien*, état que les Latins ont déſigné ſi judicieuſement par l'expreſſion de *mediocritas aurea*. Le pere & la mere de Sophie, nourris de cette excellente *nature* (1), en avoient pénétré leur fille :

(1) *De cette excellente nature.* Je deſirerois fort tranſporter dans notre langue, ces heureuſes expreſſions puiſées chez nos voiſins : *Good nature, good natured.* C'eſt ainſi que, par des emprunts qu'elle fait s'approprier, une langue devient plus riche, plus féconde, & multiplie ſes moyens de rendre & de peindre les idées : il eſt vrai qu'il faut que le goût préſide à ces acquiſitions étrangeres : ſans cette attention, la prétendue richeſſe ne ſeroit plus qu'une abondance ſtérile, vice qui ſe fait ſentir dans certaines lan-

Digitized by Google

ſes premiers regards s'étoient ouverts ſur des images de vertu, de raiſon; les premiers accents qui avoient frappé ſon oreille, avoient été des leçons données par la voix même du ſentiment, dépouillées de cette auſtérité rebutante, qui ſouvent accompagne le précepte, & lui fait perdre de ſa ſageſſe & de ſon utilité; c'étoit une mere tendre, un pere rempli d'amour & de douceur, qui lui inſinuoient leurs ames vertueuſes, & leur jugement ſain & éclairé. Voilà dans quel berceau fut élevée Sophie: il n'eſt donc pas étonnant qu'elle ne paſſât point par les épreuves de l'enfance, que ſon développement moral ne fût pas ſoumis à ces lenteurs, que les années & la continuité d'une bonne éducation parviennent ſeules à ſurmonter, & quelquefois demeurent-elles ſans effet & entiérement impuiſſantes: ainſi gardons-nous de conſidérer Sophie comme un enfant ordinaire; elle attachera bien davan-

---

gues, où l'on a fait entrer ſans choix, tout ce qu'on a pu emprunter de diverſes autres langues.

Digitized by Google

tage, lorſqu'on la verra par une aſſociation, qui, ſans doute, n'eſt que trop rare, allier, dès le premier âge, les graces & la raiſon. Dans la ſuite, un ſi heureux naturel fut encore cultivé par les arts, & jamais Sophie ne fit parade de ſes connoiſſances; elle n'excita jamais l'envie, parce qu'elle avoit une eſpece de don particulier qu'elle tenoit de la bonté de ſon cœur, celui de paroître inférieure à tout ce qui l'approchoit; elle apprit de bonne heure que l'eſprit, la beauté, la richeſſe ſont, pour ainſi dire, des torts que le monde a de la peine à pardonner; en conſéquence, l'eſtimable créature s'impoſa l'attention ſuivie de s'envelopper d'une modeſtie, dont le voile ne laiſſât tranſpirer aucune de ſes qualités éminentes; ſa parure étoit d'une élégante ſimplicité: elle annonçoit la candeur de ſon ame, & ſon eſprit fuyoit les occaſions de briller; ſur-tout, elle ne cherchoit point à dominer avec les perſonnes de ſon ſexe: auſſi en étoit-elle aimée, & recherchée. Son goût pour des opérations purement intellectuelles, ne l'empêcha point de ſe livrer à l'étude profonde des obligations d'une femme,

Digitized by Google

nous voulons dire la *science ;* car encore une fois, c'en est une, des différents devoirs auxquels une femme est assujettie quand elle prétend remplir, dans tous les points, la destination à laquelle la nature semble l'avoir appellée. Oui, mon pere, (disoit Sophie à Monsieur de Melleval, qui s'étoit fait une loi d'être le premier instituteur de sa fille,) je sens toute la vérité des conseils que vous voulez bien me donner : je dois apprendre à m'acquitter du personnage de *femme* (1), qui renferme les

(1) *Du personnage de femme.* Ayons le courage de le dire. Assurément l'éducation de nos femmes paroît aujourd'hui être très-cultivée : elles savent la musique, *dénaturer* la langue, en voulant ployer son accent à un accent étranger; elles ont même une teinture des Belles-Lettres, des Sciences; elles assistent régulièrement à des *clubs*, des *lycées*, des *musées*, *&c.*, sans cependant négliger de faire leur premiere étude de toutes les diverses folies épidémiques de la mode; mais se trouve-t-il beaucoup de femmes dans cette Capitale, (nous parlerons de ces sociétés qui marquent & font exemple) qui possedent l'esprit de leur état, qui soyent vraiment instruites des obligations relatives à *l'épouse*,

Digitized by Google

les qualités *d'épouſe*, de *femme de ménage*, de *mere de famille:* vous me dites que les Anglois, ont, en ce genre, des modeles à nous offrir : je m'efforcerai de les imiter', & effectivement la jeune perſonne fit ſa principale étude de ces trois eſpeces d'emplois que la femme éclairée doit s'attacher à réunir.

---

l'épouſe, à *la mere de famille*, à la *femme de ménage?* cette derniere expreſſion ne paſſera-t-elle pas même pour impropre & de *mauvais ton*, quoique les Anglois l'ayent conſacrée par le mot *husband woman?* Dit-on la moindre de ces choſes à nos Demoiſelles, qui pourtant ſeront mariées, ſe trouveront à la tête d'une maiſon, auront des enfants? que penſer après cela, des progrès de notre *philoſophie?* Nos Dames ſavent tout, hors ce qui leur ſeroit le plus néceſſaire à connoître; il faut eſpérer qu'elles ſentiront combien il eſt abſurde d'ignorer ce qui doit former leurs premieres obligations, en un mot, leur état, leur état de *femme.* Quel ſeroit leur jugement ſur un homme qui, appellé par la naiſſance à la profeſſion des armes, n'en connoîtroit pas les premiers éléments, & ſeroit un bel-eſprit, poſſéderoit à fond des livres de grammaire, de droit? qu'il eſt fâcheux que les proverbes ne ſoient plus de mode, & qu'on ne puiſſe rappeller celui-ci! *Que chacun faſſe ſon métier!*

Digitized by Google

Sophie arrive à ce terme où ses parents s'occupent du projet de lui donner un époux; un homme de qualité s'étoit mis sur les rangs: elle a la force de le refuser, quoiqu'il joignît à la naissance tout ce qui peut faire aimer: — Je vous dois trop de lumieres, (s'adressant à ses parents) pour ignorer que l'égalité des conditions est une des sources du bonheur, le fruit d'une union bien assortie. Monsieur le Marquis de *** est riche, aimable; je serois disposée à lui céder mon cœur: mais je ne puis me dissimuler que son extraction est au-dessus de la mienne, quoique je m'honore de vous devoir le jour; si vous me le permettez, souffrez donc que je ne donne ma main qu'à mon égal; son pere l'embrasse: — Ma fille, j'applaudis à ton choix. Je m'étois laissé égarer par le desir de te rendre heureuse: tu m'ouvres les yeux; ma tendresse s'abusoit; tu as raison de ne vouloir qu'un mari qui soit à notre niveau; tous ces engagements disproportionnés, soit par le rang, soit par la fortune, réussissent rarement.

Cet époux se présente. Sophie n'est

Digitized by Google

point entraînée vers lui par ces mouvements impérieux qui décident quelquefois du cœur, à la premiere entrevue : *Doriménil* cependant parvient à plaire ; Mademoiſelle de Melleval lui donne ſa main.

Le pere & la mere ſe félicitoient de leur choix. Leur fille avoit porté dans la ſociété, ces talents & ces vertus, nourris & cultivés au ſein de ſa famille : Sophie (nous lui conſerverons ce nom,) ſut ſe concilier tous les ſuffrages : elle poſſédoit le grand art de ſatisfaire l'amour-propre de chacun, & ſans flatterie, elle ſe faiſoit aimer ; ſévere pour elle-même & indulgente pour les autres, cette femme eſtimable, nous l'avons dit, n'affichoit aucune de ſes qualités ; loin de rejetter la parure, elle en empruntoit le ſecours pour relever ſes graces naturelles ; mais elle ſe gardoit bien d'adopter ces modes ridicules dont ſon goût ſavoit du moins diſſimuler la bizarre extravagances ; où elle réuniſſoit tous ſes efforts, ſes ſoins, c'étoit à remplir ſes devoirs, ce qu'on peut appeller l'*emploi de femme de maiſon* : aucun des détails domeſtiques ne lui étoit étranger : elle ſe

Digitized by Google

ployoit même à ceux ſur leſquels une vanité mal entendue paroît avoir jetté une ſorte d'aviliſſement; *l'épouſe* ne ſe faiſoit pas moins diſtinguer que la *femme de ménage*, & Sophie eut, à ce titre, des épreuves cruelles à ſubir; c'eſt à cette époque qu'éclaterent, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, toutes les forces de ſon ame raiſonnable & vertueuſe; elle aimoit, elle eſtimoit ſon mari, & il vient à bleſſer à la fois, l'amour & l'eſtime: une paſſion des plus aveugles s'empare de Doriménil; il s'égare même au point de ne pas chercher à renfermer dans le ſecret les ſuites ſi blâmables de ce délire; ſa femme eſt éclairée ſur ſon déſordre: elle touche au moment d'en être la victime, de voir ſe diſſiper ſa fortune; elle n'a recours qu'à des repréſentations touchantes, pleines d'une douce tendreſſe; ce n'eſt qu'à ſon époux qu'elle montre ſa douleur: encore n'entre-t-il nul emportement dans ſes plaintes: c'eſt la ſageſſe même, le ſentiment le plus déſintéreſſé, le plus circonſpect, qui parlent par ſa bouche; elle pleuroit, mais dans la ſolitude, & elle ſe défendoit d'épancher ſes larmes dans

Digitized by Google

le ſein d'autrui : elle auroit voulu être la ſeule inſtruite des erreurs de ſon mari.

Que la vertu conſtante a d'empire ! Doriménil ne peut réſiſter à tant de généroſité, de délicateſſe : tu l'emporte, ma Sophie ! (s'écrie-t-il) oui, j'ai offenſé tout ce qu'il il y a de plus ſacré : tu m'arrache cet aveu : j'ai offenſé la plus adorable des femmes ! ta conduite, ta grandeur d'ame à mon égard, ne s'eſt point démentie ; tu as fait rentrer dans mon cœur l'amour, l'amour que je te dois, & avec ce ſentiment, le peu de bonnes qualités que j'ai pu avoir : oui, c'en eſt fait, le charme eſt détruit : de cet inſtant, je redeviens le digne époux, l'amant de Sophie, & c'eſt pour la vie.

Sophie, *mere de famille*, a les mêmes droits au pur hommage que doit recevoir le mérite perſonnel, bien différent de ces faux tributs de conſidération, payés par l'intérêt ou la baſſeſſe à la grandeur *factice*, au menſonge, à la vanité : c'eſt la mere la plus tendre, & en même-temps, l'inſtitutrice la plus attentive ; nourrice de ſes enfants, elle ne ſe contente pas de leur donner ſon

Digitized by Google

fait, elle veut encore qu'ils lui doivent la véritable vie, celle de l'ame : elle les suit pas à pas avec le progrès des années, les conduit, comme par la main, dans le sentier de la raison, de la vertu, les familiarise de bonne heure avec la pratique des devoirs, la solidité du *bon esprit*, l'austérité des principes de la sage éducation : sont-ils parvenus à cet âge où s'allume la fievre des passions, Sophie déposant, en quelque sorte, l'autorité maternelle, se montre leur amie, en prend le ton, les procédés, ne commande plus, mais conseille, représente avec cette douceur dont le charme est si puissant; ils ont le malheur de succomber à ces égarements dont rarement se préserve la jeunesse : les larmes touchantes d'une mere adorée, les rappellent à la raison, à la vérité, au bonheur; car il n'est pas possible d'être heureux, lorsqu'on s'abandonne à la dépravation, on ne peut en jouir que par la vertu. Sophie, en un mot, goûte la satisfaction de revivre dans sa famille, & d'acquérir en elle de nouveaux titres à l'estime publique.

Ce qu'on ne peut assez admirer, no-

Digitized by Google

tre héroïne eut toujours *l'eſprit de ſon âge* (1), vrai talent que poſſedent ſi peu d'individus de la ſociété! Elle étoit loin de reſſembler à ces femmes qui penſent arrêter le vol du temps, en recourant à tous les vains artifices d'une coquetterie bientôt impuiſſante, & qui devient une abſurdité, une ſorte d'offenſe à l'égard de la nature, qui s'en venge ſouvent en les montrant plus flétries encore qu'elles ne le ſont. Sophie donc, arrivée à la vieilleſſe, eut l'art de ſe la faire pardonner, de lui prêter même des agréments; elle n'eut aucune de ces foibleſſes qui décelent la dé-

(1) *Eut toujours l'eſprit de ſon âge.* En effet, c'eſt une eſpece de ſcience dont les gens du monde devroient bien ſe pénétrer. Qu'eſt-ce qu'un vieillard qui affiche des prétentions à la galanterie? qu'eſt-ce qu'une vieille femme qui veut, comme *femme*, obtenir des hommages, tandis qu'elle en peut mériter à titre d'être eſtimable, reſpectable? une *mere de famille* qui remplit ſes obligations, n'a-t-elle pas réellement aux yeux de quiconque *ſait voir*, plus de charme qu'une coquette flétrie, occupée du ſoin unique & en même-temps infructueux de combattre le cours deſtructeur des années.

Digitized by Google

cadence de l'eſprit & des organes : depuis le berceau, pénétré des maximes de la religion, elle ne s'écarta jamais de la piété véritable, de cette piété ſans faſte, ſans grimaces, ſans hypocriſie, qui eſt toujours indulgente, toujours dégagée d'une exagération ſouvent pernicieuſe : cette femme, le modele de ſon ſexe, expira enfin dans les bras de ſon mari & de ſes enfants, ou plutôt elle s'y endormit avec cette ſérénité rarement ſéparée d'une mort qu'a précédée une vie écoulée dans l'exercice conſtant des devoirs & des vertus.

Digitized by Google

LA

PRÉVENTION.

MADAME de *Maleſſan*, femme de condition, & fort riche, étoit reſtée veuve, ſans enfants, & n'avoit que deux neveux qui euſſent des droits à ſa ſucceſſion : l'un s'appelloit le Marquis de *Flémicourt*, l'autre le Comte de *Mélimon :* le premier, voué par caractere d'inſouciance & d'égoïſme, au célibat, ſe faiſoit une occupation d'en adoucir l'auſtérité : il étoit livré à tous ces égarements que le monde eſt porté à pardonner, parce qu'il il y a peu d'individus de la ſociété qui, en ce genre, n'ayent des reproches ſecrets à ſe faire ; d'ailleurs, les agréments de l'eſprit, parmi nous, ſont des titres d'expiation des ſottiſes, des erreurs mêmes les moins excuſables, & Flémicourt poſſédoit ce rare talent : il répandoit ſur tout de la grace & de la plaiſanterie ; il étoit, en un mot, pour exprimer tout ſon mérite ; ce que nous

Digitized by Google

avons déſigné par une comparaiſon très-ſenſée & très-décente, un *Roué charmant.* Mélimon, d'autant moins aimable qu'il croyoit aux mœurs, à la vertu, aux devoirs de citoyen & d'homme, avoit une femme & deux fils élevés dans les mêmes principes : il avoit le malheur de faire quelque cas de la raiſon, de la bienfaiſance, du bon ſens, de la conduite honnête & ſoutenue ; il ne ſe permettoit point de ces traits qui bleſſent & cauſent ſouvent des maux irréparables ; auſſi, dans l'intention très-louable de l'affubler d'un ridicule, le nommoit-on le *Philoſophe.*

Il n'y a pas lieu de s'étonner que Madame de Maleſſan, bien imbue de l'eſprit du monde, bien incapable de *raiſonner* ſes ſentiments, ſe fût laiſſée prévenir en faveur de Flémicourt, & l'on ne ſera point encore ſurpris que cette prévention défavorable à Mélimon, le repouſſât (ſi l'on peut parler ainſi) du cœur de ſa tante ; elle ne pouvoit à la vérité s'empêcher de rendre juſtice à ſes qualités excellentes, de l'eſtimer, mais elle ne l'aimoit pas ; tandis que le Marquis, quelques torts qu'il

Digitized by Google

eût, étoit toujours assuré de trouver grace devant ses yeux. Lorsqu'on lui parloit du Comte, qu'on en faisoit l'éloge, je conviendrai très-volontiers (interrompoit Madame de Maléfan) de tout ce que vous me dites d'avantageux sur Mélimon : oui, ma raison là-dessus sera d'accord avec vous : mais j'éprouve un je ne sais quel mouvement impérieux qui m'éloigne de lui, & prête à tout ce qui lui est relatif, une couleur désagréable.... *c'est plus fort que moi....* — Avec l'esprit, Madame, dont vous êtes pourvue, est-il possible que vous cédiez à la prévention ? Ne savez-vous point qu'elle est aveugle comme l'amour, & qu'un être raisonnable, qui a la force de se rendre compte de ses sensations, de ses goûts, lui arrache son bandeau ? On peut se pardonner ces premieres impressions : mais les garder, les entretenir, Madame, n'est-ce pas d'une injustice extrême ? Je dirai même qu'elles dénotent un défaut de jugement... c'est du *bon esprit* de les rejetter. Vous avouez que Monsieur de Mélimon réunit les plus belles qualités, qu'il est digne de votre estime ; vous ne sauriez ignorer

Digitized by Google

qu'il est rempli pour vous d'un attachement dont, en plus d'une occasion, il vous a donné des preuves, que sa reconnoissance a prévenu vos bienfaits... — Soit. Je n'ai rien à lui reprocher; je suis très-convaincue qu'il m'aime,... que je lui suis chere, que... je ne répondrai que par un seul mot: je ne saurois le *goûter*... — Mais, Madame... — Je dirai plus : je vous déclarerai avec franchise que Flémicourt souvent perd à mes yeux, lorsque je me laisse gagner par la réflexion; vient-il à paroître : sa présence fait évanouir toutes ces idées qui lui ont été contraires; c'est une espece d'instinct qui me ramene toujours à lui, tandis que ce même instinct m'emporte sans cesse à cent lieues loin de Mélimon... On n'est point maître de sa sympathie, de son antipathie, &c.

On insiste encore, & l'on ne peut venir à bout d'arracher Madame de Malessan à ce vice de l'esprit, si répandu & si préjudiciable. Ne nous dissimulons point que la plupart des hommes aiment & haïssent *à tort & à travers* : de-là, tant de faux jugements, tant d'inconvénients auxquels il est impossible de remédier.

Digitized by Google

Cette femme donc tyranniſée par la prévention la plus dominante, loin de chercher à corriger cette bizarrerie qui faiſoit tort également à ſon eſprit & à ſon cœur, paroiſſoit obſtinée à l'entretenir.

Flémicourt s'offre aux regards de ſa tante, dans un déſordre qui la frappe; il levoit les yeux au Ciel, ne s'exprimoit que par des mots entrecoupés. — Marquis, eh!... comme vous voilà! auriez-vous reçu de la Cour quelque nouvelle fâcheuſe?... Je ſuis anéanti. Il faut que j'aille m'enterrer, pour pluſieurs années, au fond d'une Province... &... ce qui m'afflige véritablement, c'eſt d'être obligé de vous quitter. — Sagiroit-il, mon neveu, d'une affaire d'honneur? — Sans doute, ma bonne tante, l'honneur ne ſauroit être plus intéreſſé. Vous l'avourai-je? J'ai joué comme un ſot, ſur ma parole... — Et vous avez perdu?.. — Cent mille écus. — Cent mille écus! — Et... je n'ai pas le premier ſol pour m'acquitter... Que vais-je devenir? — Marquis, vous êtes une bien mauvaiſe tête! — Oh!. j'en conviendrai, j'en conviendrai, ma chere tante; je me livre

de bonne grace à vos coups. — Faire une ſi groſſe perte!... — Je ſuis le plus déteſtable... le plus malheureux des hommes! J'ai une extrême envie d'aller me jetter à la Trappe... Je ne mérite pas de vivre! — Exagération! exagération!... Vous êtes bien déterminé à ne plus commettre de pareilles ſottiſes!.. — Ma parole d'honneur, ma tante, que... je ne toucherai pas une carte. — Ce ſeroit trop vous demander, Flémicourt. Je n'exigerai point un ſemblable ſacrifice : le jeu eſt une des néceſſités de la bonne compagnie : mais il faut connoître des bornes... Allons, remettez-vous. — A la Trappe, ma tante, à la Trappe, & de ce pas. — Treve, mon neveu, à vos extravagance ! Vous reſterez avec vos amis. Demain, je dirai à mon intendant qu'il faſſe porter chez vous cent mille écus... Vous me promettez d'être plus ſage à l'avenir ? — Un modele de conduite, ma divine tante, un modele de conduite. Je m'engagerois par les ſerments les plus forts... Eh! quelle reconnoiſſance m'acquittera jamais à votre égard ? En vérité, vous êtes la meilleure des femmes...

Si vous n'étiez ma tante, je serois... votre Chevalier déclaré. Personne n'oblige avec cette délicatesse.... C'est un art qui vous appartient.

Le Marquis se répandit en protestations de gratitude, d'attachement; & Madame de Malessan disoit à ses sociétés: c'est un garçon charmant! Il n'a pas le sens commun, mais... il n'est pas possible de ne lui point pardonner.

Quelques jours après cette aventure, Mélimon se présente chez Madame de Malessan, plongé dans la plus sombre rêverie, hors de lui-même. Monsieur, lui dit-elle, (Qu'on observe qu'elle ne l'appelloit pas son neveu,) vous avez de l'humeur aujourd'hui? — J'en aurois, ma tante, que votre présence la dissiperoit... j'ai du chagrin, il est vrai: j'avois mis de côté une somme pour acheter un régiment... — Eh bien, Monsieur? — Un de mes amis, très-galant homme, pere de famille, qui a des charges, s'est trouvé dans une circonstance gênante, il a eu recours à moi... — Et... j'en suis très-sûre, vous lui avez prêté? — Je n'ai pu, ma tante, me

Digitized by Google

refuſer au plaiſir... au devoir de l'obliger... — Laiſſons-là, je vous prie, ce nom de tante... c'eſt-à-dire que vous avez actuellement beſoin de cette ſomme, & qu'elle vous manque?... — Vous devinez ma ſituation... l'on me payera à l'échéance. — Vous ne le ſerez point, Monſieur, vous ne le ſerez point. Mais eſt-ce qu'on prête? Voilà encore de vos généroſités gauches! Le Marquis... il ne tomberoit jamais dans de pareilles bévues. J'en ſuis très-fâchée : je vois que vous comptiez ſur ma bourſe : n'attendez rien... — Ma tante... Madame, je vous aurois rendu avec toute l'exactitude... — Il me ſeroit impoſſible... quand je le voudrois... Prêter! prêter! & puis s'expoſer à jouer le rôle d'emprunteur!... — Je vous prie, Madame, d'oublier ma confidence.... Si j'ai commis une indiſcrétion, je me flatte du moins que vous daignerez l'oublier.

Flémicourt enleve la fille d'un marchand. Procès criminel. Madame de Maleſſan vient au-devant de cette malheureuſe affaire, l'arrange aux dépens d'un ſacrifice de fortune conſidé-

Digitized by Google

rable, ſe contente de faire quelques remontrances au Marquis, & de l'appeller un étourdi incorrigible; en effet, loin de ſe corriger, il courut faire de nouvelles ſottiſes.

Mélimon ſe repréſente chez ſa parente; elle vient à parler de bienfaiſance, grand ſujet des converſations du jour, & qui occupe juſqu'à nos journaux; le Comte ſaiſit cet entretien: — On m'a recommandé une pauvre fille qui deſireroit être religieuſe, & qui auroit beſoin de quelqu'argent... Sa tante l'interrompt avec humeur: N'allez-vous pas encore, Monſieur, vouloir que je concoure à une ſi belle action! Toujours des idées ſingulieres! Vous voilà ſur la liſte de ces pieux perſonnages qui ne rêvent que les bonnes œuvres! Oh! aſſurément une telle extravagance n'entreroit point dans la tête du Marquis. Vous pouvez, ſi cela vous plaît, encloîtrer des filles; mais n'eſpérez pas que je ſois de moitié dans vos dévotes folies.

Flémicourt inſulte, au ſpectacle, un Officier de diſtinction, ſe bat avec lui, & le tue: ce qui ſuſcite au premier

Digitized by Google

une affaire très-sérieuse. Madame de Malessan la regarde comme un acte indispensable de bravoure, sollicite, dépense encore beaucoup d'argent, retire de ce nouvel abyme son neveu chéri, & va par-tout prônant son courage, & le plaignant de tout son cœur des désagréments que cette aventure lui a fait essuyer.

Le Comte attaqué par un de ces hommes qui ne craignent point d'être injustes, & qui, au-lieu de les éviter avec sagesse, recherchent les affaires, dans l'intention de faire parler d'eux, reçoit une blessure dangereuse, pour n'avoir pas voulu ôter la vie à son aggresseur : sa tante se récrie sur sa vivacité, prétend qu'il a un caractere *difficile*, qu'il est un *querelleur*. En un mot, tout ce que faisoit Mélimon, se peignoit aux yeux de sa parente, des plus désagréables couleurs, prenoit un aspect désavantageux, & Flémicourt ne commettoit pas la moindre faute ; ou s'il lui échappoit quelque égarement bien notoire, bien scandaleux, il savoit, selon Madame de Malessan, se le faire pardonner ; d'ailleurs, elle étoit très-convaincue qu'il avoit

Digitized by Google

le cœur excellent, & qu'il lui étoit extrêmement attaché.

Sa prévention contre le Comte ne fit qu'augmenter, & elle s'accrut au point que cette femme injuſte en vint avec lui, à une rupture décidée; ce fut en vain qu'il tenta tous les moyens de rentrer en grace : lui & ſa famille furent conſignés à la porte de Madame de Maleſſan, ſans eſpérance de ſe la voir jamais r'ouvrir. Quelques perſonnes honnêtes de la ſociété embraſſent généreuſement la défenſe du malheureux neveu, cherchent à le juſtifier, de torts qu'il n'avoit point. C'eſt inutile, (répondoit ſa parente, toujours plus armée contre les repréſentations) j'ai pris mon parti : je ne le reverrai plus. — Mais, Madame, le motif d'une ſorte d'averſion à l'égard du Comte? Qu'auriez-vous effectivement à lui reprocher? .. — Tout. Il m'eſt... inſupportable... Cette ſorte d'antipathie ſe fait reſſentir juſqu'à mes nerfs; ſa préſence ſeule me cauſe des criſpations... Ce n'eſt pas ma faute à moi, ſi mes ſens... — Je vous demande pardon, Madame : on corrige les ſens; on vient à bout de dompter, de dé-

Digitized by Google

truire ce qu'on peut nommer les plus injuſtes... les plus abſurdes préjugés, & c'eſt-là l'ouvrage de la raiſon... — Oh! ma raiſon... ma raiſon... eſt de ne pouvoir ſouffrir le Comte.

Enfin, il fut impoſſible de ramener Madame de Maleſſan à cet eſprit d'équité qui devroit diriger toutes les créatures humaines, au ſentiment qui la lioit à ſa famille, à la vérité plus forte encore que le ſentiment même, tandis que Flémicourt établiſſoit ſon triomphe ſur l'eſpece de proſcription du Comte, & abuſoit ſans pudeur de la tendreſſe aveugle & folle de ſon imbécille parente.

Mélimon gémiſſoit en ſecret de l'injuſtice de Madame de Maleſſan à ſon égard; il ne ſe permettoit contr'elle aucune plainte indiſcrette, il diſoit continuellement à ſa femme & à ſes enfants: Elle reviendra de ſon erreur; je me flatte qu'un jour, elle ouvrira les yeux, qu'elle prendra en ma faveur des ſentiments qui, j'oſe le dire, ſont dûs à l'attachement que je lui ai voué & que vous devez tous partager avec moi. Mes amis, il n'eſt pas poſſible qu'appuyé du temps & d'une conduite

Digitized by Google

qui ne ſe démente pas, on ne parvienne à vaincre les averſions les plus opiniâtres, les plus enracinées. Ma tante a répété par-tout qu'elle ne pouvoit me *goûter ;* (c'eſt ſon expreſſion favorite à mon ſujet) je vous prédis que je triompherai de cette antipathie qui affecte tant ma ſenſibilité ! oui, à force de l'aimer, de perſévérer, je m'ouvrirai ſon cœur, & elle ſera la premiere à condamner & déteſter ſon aveuglement.

D'ailleurs, Mélimon mettoit en pratique les ſyſtêmes de vertu qu'il s'étoit tracés; il ne poſſédoit qu'une fortune bornée, mais il ne connoiſſoit point les beſoins factices, les folles dépenſes ; ſa ſage économie lui procuroit un état ſoutenu d'opulence, & rarement n'eſt-on pas à ſon aiſe, quand on ſait ſe plier à ſa ſituation.

Flémicourt précipitoit ſes pas dans une route bien différente : encore une fois, c'étoit l'homme de ſociété, c'eſt-à-dire l'homme livré à tous les égaremens, & leur ſuite eſt preſque toujours l'oubli des devoirs, l'endurciſſement de cœur, *l'impiété* envers la nature, l'extinction totale de tout ſenti-

Digitized by Google

ment, la dégradation, en un mot, de l'être humain : alors attendez d'une ſemblable créature auſſi détériorée, le plus révoltant de tous les vices, l'ingratitude.

C'eſt à ce comble de perverſité qu'eſt arrivé le Marquis. Il y avoit long-temps que ſa mauvaiſe conduite, ſes mœurs corrompues devoient faire craindre une ſemblable révolution. Sa tante ne fut donc que trop punie, & par ce monſtre, de cette prévention en ſa faveur, portée, pour ainſi dire, juſqu'à l'idolâtrie; elle étoit tant de fois venue à ſon ſecours, que les ſources de bienfaiſance s'épuiſerent; ce qui inſenſiblement amena la ruine totale de cette malheureuſe femme trop aveuglée. Sa vue ne ſe deſſilla que pour enviſager un abyme profond, dont elle ne pouvoit ſe retirer; alors l'ingrat ſe fit voir dans toute l'horreur de la ſcélérateſſe : il abandonna ſa bienfaitrice à tout le malheur dont elle étoit accablée; elle tomba dans l'indigence, dans la miſere, dans le beſoin.

C'eſt à cette extrêmité que Madame de Maleſſan ſe reſſouvient qu'elle avoit un autre neveu. Le Comte de Méli-

Digitized by Google

mon, conduit toujours par ſon eſprit de ſageſſe, ne voulant point déranger ſa médiocre fortune, s'étoit déterminé, ſans héſiter, à quitter le ſéjour diſpendieux de la capitale : ſa femme & ſes enfants, nourris du même eſprit, avoient embraſſé ce parti avec joie ; ils vivoient donc dans une Province éloignée de Paris, & y jouiſſoient en paix des fruits de leur raiſon & de leur vertu.

Mélimon cependant ne pouvoit oublier ſa tante : il la plaignoit d'être la victime de l'eſpece d'enchantement funeſte dont, pour ainſi dire, l'avoit frappée Flémicourt, & il attendoit du temps qu'elle vint à reconnoître ſon erreur ; il ignoroit ſon affreuſe ſituation.

L'infortunée, baignée dans les larmes, s'écrioit inceſſamment : O ciel ! tu me châties avec bien de la rigueur mais je l'ai trop mérité ! je l'ai trop mérité ! J'ai été injuſte, dure, inhumaine à l'égard de Mélimon ! Oh ! s'il ſavoit ce que je ſouffre, s'il voyoit ma peine... il ne pourroit ſe défendre d'un ſentiment de vengeance ! Hélas ! il lui ſeroit bien permis de jouir de mes pleurs !

Digitized by Google

Enſevelie dans une eſpece de réduit, à un cinquieme étage, manquant ſouvent du premier néceſſaire, ſans amis, ſans ſecours, n'ayant pas même la conſolation de trouver un cœur ouvert à l'épanchement de ſon chagrin : tel étoit l'état déplorable d'une miſérable créature qui avoit creuſé de ſa propre main, le précipice où chaque jour l'enfonçoit davantage. C'en eſt fait ! (diſoit-elle) je ſuis abandonnée du monde entier ! C'eſt moi ! c'eſt moi qui ſuccomberai au beſoin ! Ah ! Comte de Mélimon ! où êtes-vous ? Sans doute je vous ai offenſé, je vous ai accablé de mauvais procédés... Si mes maux vous étoient cependant connus, s'ils étoient ſous vos yeux, vous pourriez bien ne pas m'aimer, mais vous ne me refuſeriez pas aſſurément votre compaſſion, non, vous ne ſeriez point aſſez barbare... Eh ! mon ſupplice n'eſt-il pas aſſez grand ?... Efforçons-nous de dompter une vanité qui n'eſt, hélas ! que trop déplacée ; ayons la force d'apprendre au Comte que ſa tante... va bientôt être expoſée aux horreurs de la miſere.

La malheureuſe femme prend donc la

Digitized by Google

la plume, impoſe ſilence à ſon amour-propre, ce dernier ſentiment qui meurt avec nous, & eſt enfin déterminée à tracer un tableau de ſon état actuel, & à l'envoyer au Comte.

La porte s'ouvre : un homme, dont Madame de Maleſſan ne peut diſtinguer les traits, ſe jette dans ſes bras, la ſerre contre ſon ſein, en s'écriant : — C'eſt vous, ma chere tante ! — Mon neveu ! (ce n'eſt plus Monſieur) mon neveu !... que le Ciel m'envoie !

Mélimon (c'étoit en effet lui-même) inonde ſa parente de ſes larmes. — C'eſt vous ! réduite à cet excès du malheur ! Eh ! pourquoi avoir différé ſi long-temps à me confier votre infortune ? Avez-vous pu croire que j'euſſe retardé d'un inſtant, mon obligation, mon devoir... le bonheur de vous être de quelque utilité ? Je vous euſſe épargné... Ah ! ma tante, quelle doit être votre ſouffrance !

Madame de Maleſſan ne ſavoit ſi elle n'étoit pas le jouet de l'illuſion : elle regardoit le Comte, l'embraſſoit, & pleuroit. — Oui, (reprenant l'uſage de la voix) vous voyez... ma punition, &, Comte, elle n'eſt que trop légiti-

Digitized by Google

me! Quels torts à votre égard n'ai-je pas à me reprocher! j'ai été injuste, criminelle, oui, criminelle, puisque j'ai pu vous interdire l'entrée de ma maison; (& à ces dernieres paroles, une abondance de sanglots.) — Ma tante, ne tournons point nos regards sur le passé, l'instant où j'ai été informé de vos revers, j'ai accouru, j'ai volé vers vous... Vous êtes aussi malheureuse! Dans quel lieu vous trouvé-je? — Voilà où m'a conduite une tendresse aveugle qui immoloit tout à un ingrat... Mon neveu... que dis-je? mon assassin: c'est lui qui m'a précipitée dans cet abyme de misere! Quel prix d'un sol attachement! (& la pauvre femme versoit un torrent de pleurs.) — Ma tante, oublions le Marquis, & occupons-nous du soin d'adoucir une situation si déchirante!

Aussi-tôt Mélimon s'empresse de retirer Madame de Malessan de cette horrible demeure; il lui prodigue tous les témoignages de la plus vive sensibilité; elle reprend, en quelque sorte, une nouvelle existence; il l'emmene avec lui, dans une terre où il se livroit à la noble & sage occupation d'élever sa famille.

Digitized by Google

L'épouſe du Comte, ſes enfants, reçoivent leur parente avec ces tranſports, cette effuſion d'ame qui caractériſent la vérité & l'énergie du ſentiment; ils n'aſpirent qu'à multiplier leurs attentions, leurs careſſes, les preuves de l'attachement le plus tendre, le plus vigilant; ils ont, en quelque ſorte, à force de procédés admirables, effacé cette image de douleurs empreinte dans une ame abreuvée de larmes. Combien de fois Madame de Maleſſan leur diſoit-elle : — Ah! que vous me rendez odieuſe, coupable à mes propres yeux! Vous avez daigné me pardonner! mais comment me pardonnerai-je, moi, qui rapproche continuellement de votre conduite généreuſe, héroïque, pleine de vivacité, de délicateſſe, mes injuſtices, mon inhumanité à l'égard de votre mari, de votre pere? (& quand elle voyoit le Comte:) C'eſt vous, Mélimon, que j'avois peine à nommer mon neveu! Oui, je dois être un exemple éternel de la bizarrerie abſurde, de l'infidélité criminelle des ſens, puiſque j'ai pu tout ſacrifier à Flémicourt, & ne pas adorer Mélimon... mon neveu, n'êtes-vous pas aſſez vengé? vous êtes

Digitized by Google

mon bienfaiteur, mon ange tutelaire.

Madame de Malesſan ne ſe rappelloit ſon déſaſtre que pour donner plus d'étendue à ſa reconnoiſſance envers le Comte ; elle eut l'avantage de recueillir quelques débris de ſa fortune paſſée, de remplir une longue carriere, & de goûter toujours plus les douceurs du ſentiment.

Arrivée au moment de mourir, voici les paroles qu'elle adreſſa aux enfants de Mélimon : » Mes amis ! je vous » laiſſe un ſouvenir qui ne doit jamais » ſortir de votre eſprit. Gardez-vous » de céder aux premieres impreſſions : » elles ſont preſque toujours ou fauſſes, ou condamnables. La plus odieuſe des antipathies m'avoit fermé les » yeux ſur les excellentes qualités de » votre pere, ſur la vérité ; l'erreur » s'étoit répandue juſqu'à mon cœur. » Jugez quels étoient mon aveuglement » & ma révoltante injuſtice : j'ai été » poſſédée d'une ſorte de paſſion en » faveur de l'homme le plus mépriſable, & j'avois conçu preſque de » l'averſion pour un modele de vertu, » de généroſité, de bienfaiſance ! C'eſt » donc juſques-là, mes amis, que

Digitized by Google

» peut nous égarer la prévention " !

Cette femme expia ainſi des torts dont elle ne ceſſoit de s'accuſer & de gémir. Pour ce qui regarde l'ingrat Flémicourt, la nature & le ciel ſemblerent preſſer ſon châtiment ; il ſubit une fin conforme à ſa vie : après avoir été l'auteur de la ruine de ſa parente, avoir porté le déſordre dans ſa propre fortune, il eſſuya ſucceſſivement toutes les diſgraces, toutes les humiliations, toutes les néceſſités, & termina le cours de ſes égarements honteux, par ſe délivrer lui-même du poids de l'exiſtence, fardeau qu'en effet il ne pouvoit plus avoir la force de ſupporter.

Digitized by Google

L A

PIÉTÉ FILIALE.

Si quelque objet mérite qu'on en répete, qu'on en multiplie l'image, c'eſt un enfant pénétré de l'amour filial : qu'on ait ſans ceſſe devant les yeux que c'eſt la principale des obligations impoſées par la nature : qu'on ſe rappelle qu'elle eſt le premier des *cinq devoirs*, la baſe de la légiſlation Chinoiſe. L'Auteur des *Délaſſements de l'homme ſenſible* ne ſauroit donc trop ramener à ce tableau, un des plus touchants & des plus inſtructifs qu'en effet la ſenſibilité puiſſe offrir ; & jamais il ne fut plus néceſſaire (comme nous l'avons déja obſervé) de travailler à reſſerrer ces liens ſacrés que tout, en ce moment où la corruption eſt devenue une épidémie, contribue à relâcher & à détruire : nous l'avouerons, cette corruption eſt parvenue à un tel degré, que nous aurions mauvaiſe grace à nous plaindre du pyrrhoniſme de

Digitized by Google

certaines perſonnes qui refuſeront abſolument de croire à la vérité du fait (1) que nous allons rapporter.

Ce modele des fils que nous nous propoſons de préſenter, exerçoit la profeſſion d'Architecte. Il y a tout lieu d'imaginer qu'il étoit né dans le berceau de la pauvreté, puiſque ſon pere & ſa mere avoient eu leur ſépulture dans les cimetieres des *Saints-Innocents*. Le croiroit-on ? ce digne jeune homme ne laiſſoit pas s'écouler un jour, qu'il n'eût *rendu ſes devoirs* aux auteurs de ſon exiſtence; c'eſt ainſi que lui-même appelloit l'eſpece de tâche que ſa *piété filiale* s'étoit preſcrite, d'aller, chaque matin, porter le tribut de ſes larmes, ſur l'endroit où il avoit vu inhumer ſon pere & ſa mere. Arrivé en ce lieu, il ſe mettoit à genoux, adreſſoit ſes témoignages de reſpect & d'amour à ſes parents, comme s'ils l'entendoient, comme s'ils le voyoient, élevoit en-

(1) *A la vérité du fait* : il s'eſt paſſé ſous nos yeux : mais l'indifférence publique n'a pas cherché à le recueillir. S'il s'agiſſoit d'un hiſtrion, d'une courtiſanne, ce trait eût fait nouvelle, & il auroit retenti.

Digitized by Google

leur faveur de ferventes prieres au Ciel, & mouilloit de ſes pleurs la pierre qui couvroit leurs cendres.

Depuis près de dix années, c'étoit-là ſa premiere occupation. Quand il rencontroit quelqu'un dont l'ame ſenſible lui permettoit des épanchements de cœur, il ne manquoit pas de faire tomber la converſation ſur les auteurs de ſes jours : » Comment (diſoit-il) » ne peut-on pas aimer, adorer ceux » de qui nous tenons la vie, un bien-» fait, plus précieux encore, l'éduca-» tion ? Je ne me rappelle jamais, ſans » laiſſer couler des larmes du fond de » mon cœur même, tous les ſoins » qu'ont pris de moi mes parents (& » effectivement, à ce ſouvenir il fon-» doit en pleurs). Combien de fois » m'ont-ils ſacrifié leur propre ſubſiſ-» tance ! & que leur tendreſſe étoit » vigilante ! comme leurs allarmes écla-» toient à la moindre atteinte qui me-» naçoit ma ſanté ! comme ils étoient » remplis de ma conſervation au point » d'oublier la leur propre pour la mien-» ne ! ah ! ils euſſent donné leurs vies » pour moi. Non, rien ne ſauroit ap-» procher d'un pere & d'une mere !

Digitized by Google

» Qu'ils ſont encore au-deſſus des amis !
» & je les ai perdus, ces adorables pa-
» rents ! Tous les jours, il m'arrive
» de les chercher, de les demander à
» tout ce qui frappe mes regards. Ils
» ne ſont plus ! ils ne ſont plus ! s'ils
» pouvoient me voir, m'entendre !...
» Mes prieres, mes prieres ne ſeroient-
» elles pas exaucées ! Ah ! c'eſt tout
» mon cœur qui les porte au Ciel, aux
» pieds de cet Etre ſuprême dont j'im-
» plore la bonté pour ces chers objets
» d'une tendreſſe qui ne finira qu'avec
» moi. Que j'aime à me remplir de
» la conſolante, de la douce idée que
» je les reverrai, que je les embraſ-
» ſerai, que je les baignerai l'un &
» l'autre de mes larmes !... (& le jeune homme s'arrêtoit à ces mots, & il pleuroit abondamment. On vouloit l'arracher à ſa douleur) : » Laiſſez-la-moi
» cette chere douleur qui fait mon uni-
» que plaiſir. Si vous ſaviez quelles dé-
» lices me font goûter ces larmes ! je
» me plais à m'en abreuver ; je m'en
» nourris, & c'eſt une jouiſſance, la
» ſeule à laquelle il me ſoit permis de
» me livrer" !

Il n'aimoit donc, ne cherchoit que

les sociétés où il pouvoit librement parler de son pere & de sa mere ; c'est dire qu'il voyoit bien peu de monde. Beaucoup de gens avoient trouvé *plaisant* de l'appeller *le lamentable enfant, qui nous parle toujours de son cher pere, de sa chere mere, qui larmoie à tout propos sur leur mémoire. — Le pauvre diable ! il faut que la tête lui ait tourné : ne va-t-il pas, tous les matins, s'agenouiller bien dévotement sur une froide pierre, & prier Dieu pour le repos de l'ame de ses honorés parents : il s'imagine les faire revenir ! C'est un fou triste ! — qu'il est fastidieux !* disoit une Dame à prétentions, une bel-esprit. *Monsieur le FILS... il devroit bien rester sur l'humble sépulture de Messieurs ses dignes parents, & ne pas sans cesse nous mettre le nez sur le* cimetiere des Saints-Innocents : *C'est en vérité un tableau tout-à-fait amusant qu'il nous présente là !* La société de la Dame, de ricaner & d'applaudir des épaules ; cependant cette Dame se disoit sensible, très-sensible, avoit des crispations de nerfs, se trouvoit mal à la lecture du plus froid Roman, avoit sans cesse à la bouche : *je suis désolée ! il y a de quoi mourir ! &c.*

Digitized by Google

& une infinité d'autres exagérations de ce genre.

Le *Fils* (c'eſt le nom en effet qui eſt dû à ce jeune homme, non comme un ſobriquet aviliſſant, mais comme un titre de gloire) ne fréquentoit donc point ces cercles où la nature eſt livrée aux ſaillies du froid & inſenſible bel-eſprit : il ſe renfermoit dans cette mélancolie qu'il préféroit à toutes ces fauſſes joies dont le monde eſt la dupe, & que l'ame en ſecret dément, & continuoit d'aller rendre ſes hommages à des morts qui revivoient dans ſon cœur.

Il apprend qu'il doit ſe faire une tranſlation des oſſements dépoſés à ce cimetiere, que la ſageſſe de l'adminiſtration vient de détruire. Il court chez les perſonnes reſpectables chargées de l'exécution d'un projet ſi utile à la conſervation des citoyens, les implore avec inſtance, en obtient, de l'aveu de l'Egliſe, la permiſſion de préſider lui-même au tranſport de ces reſtes chéris, ſur leſquels il ne ceſſe de pleurer & de prier : il les accompagne avec une ſorte de culte religieux, après les avoir couverts de ſes baiſers, de ſes larmes ;

Digitized by Google

il assiste à la cérémonie funebre, ne sauroit se séparer de ces cendres (1),

---

(1) *Ne sauroit se séparer de ces cendres.* Ce jeune homme (ce qui fait honneur à la nature, & la venge un peu de l'insensibilité actuelle,) n'est pas la seule victime de l'amour filial : l'Histoire lui donne en ce genre un émule qui a jetté de l'illustration sur ce témoignage de la tendresse due aux parents, & c'est dans l'auguste Maison de Bourbon que nous puisons cette action mémorable. Louis de Bourbon-Montpensier, fils de Gilbert Bourbon-Montpensier, étoit mort en Italie, les uns disent de contagion, les autres de douleur d'avoir été obligé de signer un traité désavantageux à la France, parce que Charles VIII l'avoit, en quelque sorte, abandonné, & ne lui avoit pas laissé de troupes suffisantes ; il fut enterré à Pouzzoles. Son fils, Louis de Bourbon-Montpensier jouit de la satisfaction de réparer les pertes de son pere, & remporta des victoires sur ce même théâtre de ses revers. » A peine (nous dit l'Historien » estimable de *la Maison de Bourbon*,) » (M. Déformeaux) fut-il arrivé à Naples, » qu'il s'arracha des délices de cette ville » pour aller à Pouzzoles honorer la cendre » de son pere, qu'il avoit si bien vengé ; » ses premiers soins furent d'ordonner un » service solemnel dans l'église où il le fit » transporter ; la cérémonie à peine ache-

Digitized by Google

l'objet de ſes regrets & de ſon amour, va ſe jetter à genoux ſur le nouvel endroit où elles ſont dépoſées : là, ſes pleurs, ſes vœux, ſon attendriſſement redoublent, toute ſon ame s'abandonne à cette effuſion de douleur, & (ſi l'on peut le dire) de *paſſion filiale.* Surpris de ce qu'il demeuroit ſi long-temps dans cette ſituation, on va vers lui pour l'en retirer ; on le trouve le corps étendu, & la bouche collée ſur la pierre inondée de ſes larmes : on veut le faire relever : il étoit ſans mouvement, avoit le froid mortel de la mort : enfin, on craint qu'il n'exiſte plus ; tous

---

» vée, il ſe fit ouvrir le cercueil : à cet » aſpect, il demeure muet, immobile ; au » ſilence de la douleur ſuccede un torrent » de larmes qui auroit dû lui ſauver la vie, » mais le coup mortel étoit porté ; on l'ar- » racha, malgré lui, de cette funeſte con- » templation, pour le tranſporter à ſon hô- » tel, où il mourut. D'autres prétendent » qu'il expira ſur le cercueil même de ſon » pere. Ses cendres renfermées dans le mê- » me cercueil, furent portées en France » & inhumées dans l'égliſe de Saint-Louis » d'Aigueperſe ". (*Hiſtoire de la Maiſon de Bourbon*, *tome* II.)

Digitized by Google

les ſecours qu'on lui prodigue, ne ſauroient en effet rappeller à la vie cette glorieuſe victime du ſentiment le plus doux, le plus pur, & le plus ſacré.

Digitized by Google

LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU.

UN *Baronnet* (Sir *John-Lingſton*) comptoit un nombre de luſtres révolus, qui le déclaroient authentiquement, & de par nature, incapable de ſonger à convoler en ſecondes noces: il joignoit à ſa décrépitude, la qualité de pere d'un fils unique (Sir *Henri*) qui atteignoit ſa vingt-ſixieme année: il étoit permis à celui-ci de s'arrêter à des idées de mariage: indépendamment de ſa jeuneſſe, il avoit une figure avantageuſe, & l'eſpérance de poſſéder, un jour, trois mille pieces de revenu. Sir John l'aimoit beaucoup, & il lui avoit bien aſſuré, ainſi qu'à ſes ſociétés, qu'il ne reprendroit jamais femme, & qu'il ne s'occuperoit que de l'établiſſement d'un fils qui lui tenoit lieu de tout.

Le jeune homme ne doutoit aucunement que ſon pere ne fût fidele à ſa promeſſe, & il attendoit l'inſtant où

Digitized by Google

il rencontreroit un objet digne de fixer ſon choix, & de lui être lié par des nœuds qui méritent qu'on faſſe, avant de les former, quelques réflexions. Le bon-homme Lingſton n'en fit nullement à l'aſpect d'une charmante Miſs de dix-huit ans, nommée *Betty*, fille de Miſtriſs *Leiſter*, veuve d'un des premiers commerçants de Londres, mais qui n'avoit laiſſé à ſa famille que l'exemple de ſes vertus & une honorable indigence.

Le vieillard s'abandonne à toute ſa ſenſibilité, car l'âge ne lui avoit pas ôté un cœur aiſé à prendre feu en faveur du Beau-Sexe : il ne ceſſe de rechercher les occaſions qui peuvent lui remontrer Miſs Betty : il rend à la mere & à la fille une infinité de viſites, & chaque fois il ſe retiroit plus amoureux : enfin, il bégaye d'une voix caſſée le grand mot, le mot de mariage. Madame Leiſter, très-honnête femme, ne lui cache point ſa ſituation. — Aſſurément, Monſieur, je ſens tout le prix d'une telle alliance ; mais il n'y a point de dot à eſpérer. Je ne rougirai pas de vous l'avouer, parce qu'il n'y a que le vice qui doive rougir. Nous

Digitized by Google

ſommes dans une ſituation des plus bornées... — Et, Miſtriſs, (interrompit le vieillard) Betty m'en ſera plus chere; j'ai du bien ſuffiſamment pour elle & pour moi: je brûle de la nommer ma femme.

La jeune perſonne ne payoit pas tout-à-fait de la même inclination celle de Sir John. — Mais, maman, eſt-ce qu'on peut épouſer, ſans aimer, ne faut-il pas que le cœur ſoit de la partie? Le Baronnet peut être fort eſtimable; l'eſtime, maman, je l'imagine.... ce n'eſt pas de l'amour: elle profere ces derniers mots, avec peine, & en baiſſant une longue paupiere noire. — Non, ma fille, l'eſtime n'eſt point de l'amour; mais ce dernier ſentiment n'aſſure pas lui ſeul le bonheur dans le mariage: il faut que la ſage conduite, la vertu, une honnête aiſance, le reſpect de ſoi-même, fondent un établiſſement auſſi ſolide, auſſi ſuſceptible d'attention que l'eſt un engagement ſemblable: il n'eſt que la mort qui puiſſe le diſſoudre: à l'égard de la tendreſſe, comptez-vous pour rien ce ſentiment pur & durable que vous inſpireront les procédés d'un époux ver-

Digitized by Google

tueux & délicat ? la reconnoissance que vous devrez à Sir John, cette estime qui échauffe une ame vraiment sensible, ne vous dédommageront-elles point d'un goût, d'une ardeur aveugle & inconsidérée qui souvent s'éteint & s'évapore au bout de six mois. Songez que vous ne serez point pauvre, & conséquemment exposée à cette multitude de maux qu'entraîne le défaut de fortune : n'en faites-vous pas incessamment la douloureuse expérience ? ne ressentons-nous point, tous les jours, vous & moi, les traits perçants de l'adversité ? Betty, on ne sauroit se le dissimuler ; l'humiliation, le mépris, oui le mépris accompagne presque toujours l'indigence : on diroit qu'un infortuné n'a qu'une vie précaire. Dans la société, ma fille, il n'est que souffert & jamais admis : ayez sans cesse devant les yeux cette vérité cruelle, mais incontestable. Voici un moyen honnête de vous établir conformément à mes vœux : gardez-vous donc d'hésiter, & croyez-en une mere plus éclairée sur vos propres intérêts que vous-même.

Betty soupire profondément, court

Digitized by Google

embraſſer ſa mere, & lui promet une entiere docilité.

Sir John éprouvoit un embarras dont il ne ſavoit guere comment il ſortiroit : découvrir à ſon fils qu'il étoit amoureux, &, ce qu'il y a de pis, qu'il méditoit de ſe remarier : cet aveu paroiſſoit demander tout l'art des ménagements. Il avoit donné au jeune homme une parole ſolemnelle, & pour ainſi dire, publique, qu'il ſe dévoueroit à un veuvage éternel, & voilà qu'il touche à l'inſtant de trahir formellement ſon vœu ; d'ailleurs, que diront ſa famille, ſes amis, Londres entier ? Rarement le ridicule ne ſuit pas ces noces tardives, &, en quelque ſorte, hors de nature. L'amour eſt un enfant, & les enfants répugnent à jouer avec les vieillards.

Le Baronnet ne ſe déguiſoit rien de tous ces obſtacles : il ſe les repréſentoit dans toute leur difficulté à ſurmonter ; mais il s'étoit aviſé d'aimer, & ce ſentiment (pour parler comme *Marivaux* ſe ſeroit exprimé) n'entend guere raiſon. Revenons au motif de ſon anxiété : il n'étoit plus poſſible de reculer : il avoit peu de

Digitized by Google

jours à différer de s'ouvrir à ſon fils; les préparatifs du mariage ſe faiſoient. — Henri, ferme la porte. Bon. Aſſieds-toi préſentement à mes côtés... — Mon pere... — N'héſite point, obéis... Mon ami, je vais bien te ſurprendre... je ſuis amoureux. — Vous, mon pere! — Eh oui! moi, moi-même. A tout âge; on a des yeux, un cœur; Henri, (lequel Henri ne peut s'empêcher de laiſſer échapper un ſourire malin) tu as beau rire : mon ame.... eſt auſſi ſenſible que la tienne : j'aime donc. — Eh bien! mon pere, libre à vous d'aimer : je deſire fort que ce ſentiment vous faſſe goûter des douceurs, qu'il vous trompe ſur les déſagréments attachés à une certaine époque... — Dis, à la vieilleſſe, dis : Je ne ſuis pourtant pas ſi vieux que tu le penſes, je n'ai pas encore mes quatre-vingts années complettes, (& en touſſant, crachant) ma ſanté, Dieu merci! eſt aſſez bonne! — Oh! mon pere, tous mes vœux ſeroient, s'il étoit poſſible, que vous fuſſiez immortel... — J'aime à le croire, mon enfant, j'aime à le croire : je t'ai toujours connu le cœur excellent; je ne

Digitized by Google

doute point que tu ne t'intéreſſes aſſez à ma conſervation pour aller au-devant de tout ce qui pourroit m'être agréable. Henri, comme je viens de te l'apprendre, j'ai le cœur engagé... l'objet de ma tendreſſe eſt une fille honnête... digne d'un choix... Henri, j'ai quelqu'envie de *regoûter* du mariage... — Qu'entends-je, mon pere! oublieriez-vous?.. — Je n'ai rien oublié; je n'ai rien oublié: je ſais que je m'étois enchaîné, pour ainſi dire, par une promeſſe formelle de ne point me remarier, &... tu ne voudrois pas me cauſer des chagrins: je brûle de m'unir à Miſs Betty: c'eſt ainſi que ſe nomme la charmante créature qui me captive; & ſi je ne la poſſede point, mon fils, il n'y a plus qu'à s'occuper de mon convoi.

Le jeune homme, frappé toujours d'une nouvelle ſurpriſe, ne concevant point qu'on pût aimer à cet excès, ſe permit quelques repréſentations dont le fruit à la fin eſt que Sir John Lingſton donnera ſans différer, ſous quinzaine, ſa main, à Miſs Betty Leiſter.

Henri s'étoit retenu en préſence de

Digitized by Google

ſon pere : ſeul, il ſe livre à toute ſa mauvaiſe humeur ; il l'exhale, ſe déchaîne contre les hommes, le mariage : emploie les remontrances de ſa famille, tout échoue : le vieillard eſt un roc inébranlable ; les brocards, les chanſons, les pamphlets ne ſervent qu'à l'affermir davantage dans ſon invariable réſolution.

Il paſſe par la tête du jeune homme de vouloir viſiter ſa belle-mere future : il cede à ce mouvement de curioſité, & court chez Madame Leiſter, qui ſoutenoit encore quelque comparaiſon avec ſa fille : elle avoit conſervé le don de plaire ; ſes lys, ſes roſes n'étoient pas entiérement fanés : d'ailleurs, le charme de l'intérêt animoit, embelliſſoit ſa phyſionomie, & ces phyſionomies-là ſurvivent, ſi l'on peut le dire, à la jalouſe malignité du temps ; ce produit heureux de la ſenſibilité diſpute contre les années, & en adoucit les traces. La veuve parvient donc à exciter des impreſſions ſur l'ame de Henri ; loin de les rejetter, ces impreſſions, il les acueille, les nourrit ; enfin, il eſt étonné lui-même de ſe trouver amoureux, & de

qui ? de Madame Leiſter : il va ſouvent chez elle, ſe détermine à ſe déclarer. — Je vous l'avouerai : Madame, je me ſuis ſoulevé en ſecret contre ce goût impérieux de mon pere pour Mademoiſelle votre fille : je ne pouvois imaginer qu'on fût ſi peu maître de ſoi, au point de contracter un engagement dont je penſois avoir quelque droit de me plaindre. Quelqu'aimable que ſoit Miſs Betty, elle ne m'avoit point préſenté l'excuſe de mon pere : vous me la faites connoître ou plutôt ſentir cette excuſe ; oui, vous me faites éprouver qu'on ne ſauroit impoſer des loix à ſon cœur, qu'il faut abſolûment lui céder : le mien vous eſt donc entiérement conſacré ; & ſi j'étois aſſez heureux pour offrir un hommage qui fût agréé, j'oſerois vous propoſer ma main... (La veuve ſe récrie, prend la propoſition pour un trait railleur.) Je ne plaiſante point, Madame, je ne plaiſante point. Vous m'avez inſpiré un ſentiment dont tout me paroît garantir la durée.

Enfin, (nous paſſons ſur les degrés ſucceſſifs de cette paſſion), Henri & Madame Leiſter viennent à reſſentir

Digitized by Google

l'un pour l'autre une égale tendreſſe. Le jeune homme avoit demandé qu'on tînt cet attachement caché à Sir John : le ſecret fut ſcrupuleuſement obſervé ; tout s'arrangea dans le plus diſcret ſilence.

Le Baronnet conduiſoit ſa fiancée à l'autel : — Un moment, mon pere, je vous prie : vous êtes pleinement vengé. Permettez-moi de profiter de l'occaſion (1). Deux mariages, ne coûteront guere plus qu'un ſeul. Le vieillard demande le mot de l'énigme : il lui eſt donné ; la même cérémonie aſſocia

(1) *Deux mariages.* Nous avons emprunté le ſujet de cette anecdote amuſante d'un journal eſtimable, du *Cenſeur univerſel Anglois*, Ouvrage périodique dirigé par M. de *la Beaume*, jeune Ecrivain qui annonce des connoiſſances & de la circonſpection : il ſait attendre pour publier des productions qui lui feront honneur. On ſaiſira toujours avec empreſſement les occaſions de rendre juſtice au mérite naiſſant, & ſur-tout de l'encourager, quand on pourra l'exciter à de nouveaux efforts : le Littérateur n'a point d'autre récompenſe ; & l'on ne ſauroit trop s'élever contre l'homme envieux ou méchant qui la lui refuſe.

Digitized by Google

ſocia quatre époux ; ils formerent des nœuds dont ils n'eurent point à ſe repentir ; on rit beaucoup de l'aventure, & Sir John & ſon fils n'en furent pas moins heureux.

Digitized by Google

LETTRE
D'UN FRANÇOIS

A l'Auteur des Délaſſements, &c. &c.

APRÈS la dénomination de *François*, il n'eſt pas beſoin, Monſieur, d'ajouter un autre nom, ni des qualités particulieres dont je m'enorgueillis beaucoup moins que de celle de patriote. Voici ma profeſſion de foi : aimer mon Dieu, mon Roi, & mon pays : c'eſt-là ce qui remplit tout mon cœur. En conſéquence de ce ſentiment ſi profondément gravé en moi, je me ſuis déterminé à vous porter mes plaintes : contre qui ? je n'en ſais trop rien : il ſuffit que j'attaque un abus très-blâmable, qu'il exiſte, & que je deſirerois fort qu'il fût détruit. Venons au fait. Chaque fois que je paſſe ſur le Pont-Neuf, à meſure que j'approche de la petite place meſquine conſacrée à la mémoire de notre bon Henri, mon indignation s'irrite, s'allume, & elle

Digitized by Google

prend feu, lorſqu'arrivé à cette place, j'ai ſous les yeux le ſpectacle le plus capable de révolter, non-ſeulement un François, mais tout homme qui goûtant du plaiſir à ſe repaître des hommages rendus à la vertu, verroit ſon temple avili & profané. Expliquons-nous. Il y a quelques années que le monument élevé à l'honneur d'un Monarque, l'idole, à juſte titre, de la nation, étoit entouré de ſimples & innocents arbuſtes chargés de fleurs, au retour de chaque printemps. Une riante verdure ſembloit ſe conſerver dans cet endroit, lieu ſaint pour quiconque adore la bonté, ſeul trait de reſſemblance qui approche les Rois de Dieu, & les fait nommer ſon image. Vous ſavez que le célebre Sterne, l'auteur du *Voyage ſentimental*, ſe jetta, un jour, aux pieds de la ſtatue de Henri IV : il le regardoit comme le meilleur des Princes, comme le meilleur des hommes. On eût dit que cette décoration, ſans faſte, étoit un tribut préſenté par la nature, au Souverain qui l'a le plus honorée. Ne trouvez-vous pas que cette eſpece de jardin offroit le fidele emblême du héros de la ſimplicité, de la

Digitized by Google

bienfaisance ? Des fleurs, quelle offrande touchante ! Que ce verd gazon parloit à l'ame ! On se croyoit transporté à ces beaux jours où des guirlandes paroient les autels des Dieux, spectacle d'autant plus doux, plus intéressant, qu'il étoit au milieu d'une ville à laquelle de semblables objets sont étrangers ; non-seulement à Paris, mais en France, dans toute l'Europe, & tels attributs n'accompagnent point ordinairement les monuments que souvent la flatterie mal-adroite, plutôt que le pur amour, a prodigués aux Souverains ; en un mot, des symboles odieux de victoire, des tableaux de désastres, de batailles, de l'humanité outragée n'environnent point la statue de Henri : il paroissoit donc sourire à ce parterre verdoyant, & nous dire à nous tous, avec sa loyauté Béarnoise : *Grand merci, » mes chers Parisiens ! vous m'avez bien » connu, en m'offrant ce simple hom» mage : Le Roi de Gonesse* (1) *est fait*

(1) *Le Roi de Gonesse.* C'est un des titres que se donna Henri IV pour répondre à la fastueuse énumération de ceux dont un Ambassadeur d'Espagne surchargeoit la vanité qu'il prêtoit à son maître.

Digitized by Google

» *pour en ſentir le prix ; des fleurs me flat-*
» *tent plus que des lauriers teints de ſang :*
» *ce ſont-là les préſents du cœur, & ventre-*
» *ſaint-gris, voilà ce que j'aime*". Eh bien, Monſieur, j'ignore quel mauvais Génie eſt venu détruire tout-à-coup cette eſpece de ſanctuaire champêtre, où notre bon Henri ſembloit ſe complaire. Les jardins d'Armide n'éprouverent pas un plus funeſte enchantement. Le croiriez-vous ? cette place, trop reſſerrée déja par ſa poſition, expoſe le vaſte tableau d'un bouleverſement deſtructeur : on ne voit que des pierres amoncelées, les cadavres de ces pauvres arbuſtes à moitié arrachés, & dépouillés de leur feuillage, à la place de ce gazon, ſi ami de l'œil, une terre comme frappée de ſtérilité, couverte de débris, de pieces de bois briſées ; en un mot, on a fait de ce lieu un dépôt de matériaux pour des bâtiments, & bientôt il diſparoîtra ſous les immondices... Barbares ! pleurez ſur votre ſacrilege, & hâtez-vous de l'expier, en rétabliſſant ce que vous avez ſi cruellement défiguré. Vîte ! que nous revoyons ces humbles arbriſſeaux, ces fleurs, parure qui convient ſi bien à

Digitized by Google

la ſtatue de Henri ! qu'une miſérable petite échoppe, meublée de gens dont l'aſpect & l'habillement réveillent des idées de guerre, n'offuſque plus cette eſpece *de chapelle de la bienfaiſance* où tous nos regards demandent à s'arrêter ! Ce ſont-là mes vœux, Monſieur : je vous prie de les conſigner dans un ouvrage dont la ſenſibilité eſt l'objet, & aſſurément rien ne doit plus les exciter, que le deſir de voir dégagé de tous ces vilains décombres, un monument ſans orgueil, élevé au meilleur des Rois.

Digitized by Google

L'ÉVÉNEMENT INATTENDU.

Le Chevalier de *Merval*, Officier de dragons, l'exemple de ſon Régiment pour ſa ſageſſe, ſa retenue, ſa politeſſe, pour un nombre d'excellentes qualités, le fruit d'une éducation cultivée, avoit obtenu de ſes chefs, la permiſſion d'aller paſſer quelques mois dans le ſein d'une famille de qui il étoit tendrement chéri, & qu'il aimoit également; il s'empreſſoit de voler dans leurs bras; ſa fortune bornée ne lui avoit permis que de faire l'emplette d'un cheval: il ſe rendoit donc au lieu de ſa naiſſance, ſans domeſtique, & ne pouvant converſer qu'avec lui-même; il eſt vrai qu'il avoit une imagination de vingt ans, & un cœur ſenſible: ce ſont deux compagnons qui ne nous manquent pas au beſoin, & qui ſavent tromper l'ennui des routes les plus longues & les plus ſolitaires.

Digitized by Google

A peine le Chevalier étoit-il à la moitié de son chemin, la nuit approche, un orage s'éleve, grossit, éclate; à la lueur des éclairs, il apperçoit de loin une maison qui lui fait espérer de trouver un village : il dirige son cheval de ce côté; la pluie tomboit par torrents, & le tonnerre formoit des échos affreux qui causoient quelqu'épouvante à la monture de Merval : cependant le cavalier plein d'assurance l'excite, & l'amene enfin à la porte d'un bâtiment qui annonçoit une ferme, mais une ferme écartée, située au milieu des champs. Le village avoit disparu. On eût dit qu'une divinité ennemie avoit voulu s'amuser de la situation du Chevalier. Frappera-t-il à cette porte ? il y est décidé : il heurte donc à coups redoublés : une espece de valet d'écurie vient lui ouvrir, une lanterne à la main : — Que demandez-vous ? (d'un ton brusque & grossier.) — Eh ! mon ami, l'hospitalité. Vous voyez qu'il m'est impossible d'aller plus loin, & l'orage me paroît ne pas si-tôt finir... — Le maître est absent : il n'y a point ici de logement à vous donner. Poursuivez votre chemin.... —

Digitized by Google

Comment! vous n'aurez pas l'humanité... — L'humanité... on vous dit que le bourgeois eſt en ville ; (& à cette derniere parole, la porte alloit ſe refermer :) une femme de vingt à vingt-un ans, charmante, & portant dans ſes bras un enfant encore à la mammelle, accourt: — Eh! Georges, qu'eſt-ce que vous faites donc ? vous refuſez à Monſieur de ſe mettre à l'abri d'un ſi mauvais temps ?... Entrez, Monſieur, entrez. (A Georges.) Mettez le cheval de Monſieur à l'écurie. (Au Chevalier.) Je ſuis fâchée, Monſieur, que mon mari ne ſoit pas ici : il vous eût fait une réception plus convenable. Merval, enchanté de la fermiere & de ſon accueil, lui témoigne ſa reconnoiſſance : — C'eſt moi, Madame, qui ſouffre beaucoup de vous importuner dans un moment où Monſieur votre mari ne ſe trouve pas à la maiſon ; s'il y étoit, j'aurois oſé lui demander le couvert. — Son abſence, Monſieur, n'empêchera point qu'on ait pour vous les égards qui paroiſſent vous êtes dus. J'agirai comme agiroit mon époux : il vous prieroit de paſſer ici la nuit. Je recevrois le dernier des ouvriers, un

Digitized by Google

malheureux mendiant : pourquoi n'aurois-je pas la même attention, Monsieur, pour quelqu'un qui s'annonce aussi bien que vous ? ... — Mais, Madame, mon uniforme... — Votre uniforme, Monsieur, doit augmenter ma confiance : tout homme qui le porte, est un protecteur sur lequel nous sommes en droit de compter ; il ne doit causer de la crainte qu'à nos ennemis.

Merval, étonné de tout ce qu'il entend, prend plaisir à prolonger une conversation si intéressante : — Vous m'enchantez, Madame, & me surprenez à la fois. Un préjugé, par malheur trop établi, & peut-être quelques-uns de mes semblables ont-ils contribué à le répandre, ne vous a donc point encore prévénue contre le militaire ? — Je sais, Monsieur, qu'une femme de campagne, ou une de nos bourgeoises, en recevant chez elle Messieurs les Officiers, peut compromettre sa réputation, qu'elle s'expose à des traits de médisance : mais, Monsieur, aurois-je à craindre qu'on me traitât de même ? En vous ouvrant ma maison, je crois faire un acte d'honnêteté, qui ne m'attirera aucun reproche : tant pis pour

Digitized by Google

ceux qui lui donneroient une maligne interprétation ; je goûte le plaiſir de remplir mon devoir : c'eſt un des plus eſſentiels de ſecourir quiconque a beſoin qu'on l'oblige, & j'imagine, Monſieur, que je n'aurai jamais à me repentir de ma démarche. Je vous confierois ce que j'ai de plus cher, mon enfant, mon honneur. — Mais, Madame, votre mari (interrompt le Chevalier, pénétré d'admiration & d'attendriſſement) s'il me trouvoit ici ſeul avec vous, n'auroit-il pas des ſoupçons. . . très-mal fondés, il eſt vrai ?... — Mon mari, Monſieur, me connoît : il m'eſtime autant qu'il m'aime. — Il a raiſon, Madame, de vous eſtimer, de vous reſpecter. Je vous l'avouerai : on ſeroit capable de refuſer ſon hommage à la vertu : vous la feriez adorer. Oui, vous devez penſer que vous m'avez inſpiré une ſorte de vénération, & je mérite aſſurément cette prévention qui m'eſt ſi avantageuſe.

La charmante & vertueuſe fermiere offre à ſouper au Chevalier. Monſieur, (reprend-t-elle) j'aurai ſoin tout-à-l'heure qu'on vous prépare une chambre où vous repoſiez tranquillement :

Digitized by Google

vous en avez besoin. Je vais donner ordre que Georges vous allume un bon feu. En attendant, permettez que je veille, un moment, à notre souper : c'est nous qui sommes nos cuisinieres. Si vous cherchez à vous amuser, vous trouverez, dans ce cabinet attenant, quelques volumes qui servent à désennuyer mon mari, & moi dans les longues soirées d'hyver.

Merval cherchoit à se livrer tout entier à son espece d'enchantement ; il n'avoit garde de feuilleter des livres : il n'y auroit point rencontré tout ce qui se passoit dans son cœur. Que de candeur, (se disoit-il en secret) de décence, de vérité, d'esprit ! nos femmes de la ville ont-elles ces graces, ce jugement, cette vertu véritable ? Comme je me plais à nourrir en moi le respect qu'elle m'a inspiré ! & que ce sentiment m'est cher ! ce sont-là des jouissances de l'ame... Mes chers camarades, avec toutes vos bonnes fortunes, vous ne ferez jamais aussi heureux que je le suis en cet instant ! Mon cœur est enivré de délices. O vertu ! vertu ! tu es la premiere des voluptés !

Et c'étoit un militaire qui s'entrete-

Digitized by Google

noit ainſi, qui s'abandonnoit à cette pure ſatisfaction, inſéparable des actions honnêtes & louables !

Une ſervante paroit pour apprêter le couvert : — Ma fille, vous avez une charmante maîtreſſe ! vous êtes bien heureuſe d'être à ſon ſervice ? — Oui, Monſieur, je n'ai jamais été dans aucune maiſon qui me plaiſe autant que celle-ci. Elle eſt ſi bonne, notre bourgeoiſe ! nous allons au-devant de ce qu'elle deſire : elle n'a pas beſoin de parler : elle n'a qu'à ſeulement nous regarder, & nous diſputons à qui lui obéira le plus promptement. Faiſons-nous mal, oublions-nous quelque choſe : elle nous gronde, mais avec tant de douceur, de bonté, qu'on diroit qu'elle nous adreſſe des paroles careſſantes, & cela augmente d'autant plus notre chagrin de lui avoir manqué : quelquefois nous en avons les larmes aux yeux. — Son mari doit bien l'aimer ? — Monſieur, c'eſt comme s'ils venoient de ſe marier, ce matin. Ce n'eſt pas-là de ces ménages où continuellement on entend des plaintes, de *gros mots* ; tout le monde eſt content. Notre maître..... il ne nous dit jamais rien : il prétend que

Digitized by Google

le ménage regarde ſa femme, & que ſon unique affaire eſt d'avoir l'œil à tout ce qui concerné la ferme ; c'eſt bien la meilleure pâte d'homme... ils étoient faits préciſément l'un pour l'autre ; il eſt parti hier : nous l'attendions aujourd'hui ; notre pauvre Dame a été ſi triſte, ſi triſte, toute la journée, que, ſans ſon enfant, je crois qu'elle auroit pleuré de tout ſon cœur ; & vous avez bien fait de venir lui demander à coucher : cela la déſennuiera.

L'arrivée de la fermiere mit fin au bavardage prolixe, & pourtant intéreſſant de Marianne. Vous allez faire mauvaiſe chere, (dit la premiere au Chevalier :) je vous prierai de m'excuſer ; nous ſommes éloignés de la ville : nous n'amaſſons guere de proviſions que ce qu'il en faut pour la ſemaine, & vous n'étiez pas attendu, (avec un ſourire enchanteur, le ſourire de l'innocence confiante.) Au reſte, Monſieur, je vous offre mon ſouper tel qu'il eſt ; quand vous ſeriez le Roi : je ne le lui préſenterois pas de meilleur cœur. — J'ai peine à croire, Madame, qu'il en faſſe jamais un auſſi bon, quoiqu'il ait de l'ame, notre maître, & qu'il connoiſſe

Digitized by Google

le prix de la ſenſibilité ; ſi vous l'aviez vu comme moi, c'eſt un homme, & un homme adorable : auſſi il n'a point de ſoldats, il n'a que des amis, & qui tous ſont prêts à verſer pour lui juſqu'à la derniere goutte de leur ſang.

Le repas fut aſſaiſonné de cette vraie gaieté qu'il n'appartient qu'aux ames vertueuſes & contentes d'elles-mêmes de goûter. La fermiere (comme on a pu l'obſerver) poſſédoit un eſprit naturel, cultivé par des lectures biens dirigées : elle avoit été élevée par une de ſes parentes, qui s'étoit attachée à lui donner une excellente éducation ; beaucoup de Demoiſelles de couvent auroient été embarraſſées de lier avec elle un entretien ſuivi. Vous êtes fatigué (dit-elle au Chevalier) ; croyez-moi, Monſieur, (lui montrant un cabinet voiſin de l'endroit où l'on venoit de manger) allez vous repoſer. Je vous ſouhaite une bonne nuit ; & elle va gagner ſa chambre ſituée à l'autre bout de la ferme.

Merval ſeul ne ſe laſſoit point de ſe féliciter de ſon aventure : — Ma foi ! il faut que, ſans le ſavoir, j'aie dit, ce matin, l'oraiſon de Saint Julien, &

Digitized by Google

je suis bien plus heureux que ce *Renaud d'Ast*. Que cette femme est aimable ! comme sa vertu l'embellit ! ce que c'est que d'avoir une ame pure ! avec quelle confiance elle m'a accueilli ! quel homme assez scélérat concevroit seulement la pensée d'attaquer un être aussi digne de respect ! elle s'est jettée, en quelque sorte, dans mes bras ; elle s'est livrée, pour ainsi dire, à ma merci. Non, femme céleste, tu n'as point à craindre qu'il m'échappe la moindre impression d'un sentiment profane : repose au sein de ta sainte innocence, n'appréhende point qu'il s'éleve en moi un desir dont j'aie moi-même à rougir en secret !

Le Chevalier alloit s'endormir dans ces idées délicieuses pour une ame que n'a point dépravée le vice, qui a conservé encore cette fleur d'honnêteté, le partage de la jeunesse vertueuse, & que la société ne vient flétrir que trop souvent de son souffle corrupteur ; Merval se livroit donc aux douceurs du repos.

Il étoit environ minuit : la porte de sa chambre s'ouvre : le Chevalier s'éveille en sursaut : quel spectacle le frap-

Digitized by Google

pe ! La jeune Fermiere en corſet, en jupon de nuit, tenant une lumiere à la main, mais la pâleur de la mort ſur le viſage, annonçant dans tout ſon maintien, l'épouvante : — Monſieur... Monſieur, (dit-elle d'une voix expirante, & ſe traînant vers le lit de Merval) à peine puis-je m'exprimer... Quatre aſſaſſins... quatre aſſaſſins ſont dans la cuiſine... ils ſont venus menacer de me tuer, ſi je ne leur remettois, à l'inſtant, dix mille livres provenant d'un rembourſement fait à mon mari, il y a quelques jours ; ils ignorent qu'il y a du monde dans cette chambre ; je leur ai dis que j'allois chercher la ſomme, elle eſt là : (ajoute-t-elle, en montrant une petite armoire placée dans le cabinet) je n'ai point de temps à perdre : je vais prendre les ſacs où cet argent eſt renfermé... — Oui, Madame, (interrompt le brave Officier, ſans ſe déconcerter) vous leur porterez ces dix mille francs, mais non dans les ſacs : il faut, s'il vous plaît, que vous les verſiez dans votre jupon ; je vous aiderai. (Auſſi-tôt il s'empare des ſacs, & les délie.) — Mais, Monſieur, qu'eſpérez-vous... — Allez, Madame,

où ſont ces quatres miſérables; laiſſez tomber, en feignant un mouvement de frayeur, cet argent à leurs pieds, &... repoſez-vous ſur moi du reſte.

Ce qu'a preſcrit le Chevalier, a été exécuté ponctuellement. La ſomme n'a pas été répandue ſur le plancher, que les brigands impétueux & voraces ſe jettent ſur leur proie; Merval, armé de ſon ſabre, ſuivoit la fermiere: il voit de loin ces malheureux baiſſés vers la terre pour ſaiſir des pieces éparſes & les ramaſſer: il fond ſur eux; des premiers coups, met deux de ces ſcélérats hors d'état de lui réſiſter; les deux autres qui s'étoient relevés, frappés du ſpectacle de leurs camarades baignés dans leur ſang, veulent fuir: le Chevalier les atteint, en bleſſe encore un, ſe ſaiſit du dernier, appelle à lui des domeſtiques de la ferme: on vient; on s'empare de ces brigands, qui, à l'heure même, furent remis à la maréchauſſée pour ſubir le ſupplice qui les attendoit.

La fermiere étoit proſternée devant Merval comme aux pieds de ſon Ange protecteur: il s'efforçoit de la faire re-

Digitized by Google

lever : — Non, Monsieur, je ne quitterai point cette situation. Laissez-moi rendre graces à mon libérateur, au conservateur de ma vie & de celle de mon enfant ; que je baigne vos mains des larmes de la reconnoissance !

Merval ne pouvoit obtenir de la fermiere quelle quittât cette attitude : — Relevez-vous, Madame, je vous en conjure, relevez-vous. Je n'ai point mérité cet excès de reconnoissance... je n'ai fait que mon devoir, en vous rendant un service que votre sensibilité exagere... Vous ne m'écoutez pas ?... Eh bien, c'est moi qui me jette à vos pieds ; & le Chevalier, pour engager cette femme à se relever, s'étoit effectivement précipité lui-même à ses genoux.

Durant ce débat, le fermier, que la même raison qui avoit amené Merval en ce lieu, avoit retenu sur la route, l'orage à peine fini, accourt à sa maison, impatient de revoler dans les bras de son épouse. On avoit conduit les malfaiteurs hors de la ferme : les portes étoient restées ouvertes ; il entre, est surpris de ne rencontrer personne sur son passage, arrive à la

Digitized by Google

chambre où ſe paſſoit la ſcene de reconnoiſſance, eſt frappé de ce qu'il voit : un homme aux genoux de ſa femme ! un militaire ! on conçoit le trouble qui l'agite, ſa perplexité : il alloit ouvrir la bouche : ſon épouſe le prévient, & courant à lui, & ſe jettant dans ſon ſein : — Tombez, mon ami, tombez aux pieds de notre bienfaiteur : ſans Monſieur, peut-être tu ne m'aurois point retrouvée vivante ; &, en proférant ces paroles, elle entraîne ſon mari, qui, ſans trop ſavoir ce qui le détermine, cede aveuglément aux efforts de ſa femme, & s'abaiſſe en effet pour ſe proſterner devant l'Officier : celui-ci le retient, & lui raconte en peu de mots l'aventure : — Vous voyez, Monſieur, que vous ne m'avez qu'une foible obligation ; tout honnête homme, à ma place, ſe fût ſenti le même courage, & auroit rendu le même ſervice. C'eſt moi qui goûte le bonheur le plus grand : j'ai la ſatisfaction de vous avoir conſervé une femme auſſi aimable que vertueuſe ; vous me paroiſſez digne d'elle ; jouiſſez tous deux d'une félicité ſi pure, & accordez-

Digitized by Google

moi l'un & l'autre pour la vie, votre amitié : c'eſt la ſeule marque de reconnoiſſance que j'accepterai, & la ſeule qui puiſſe me flatter.

Le fermier étoit dans les bras de Merval, & l'inondoit de ſes pleurs. La femme s'écrie, (s'adreſſant à ſon époux avec les graces de cette ingénuité, qui n'appartient qu'à la vertu :) Mon ami, permets-moi auſſi d'embraſſer Monſieur.

Ce ſont-là de ces tableaux qu'on ne ſauroit rendre : le cœur ſeul eſt à portée de les concevoir & de s'en pénétrer. Le Chevalier avoue, tous les jours, qu'il n'avoit jamais été plus heureux qu'en ce moment ; que tous ces plaiſirs, l'objet des deſirs humains, n'approchoient pas de ces délices ; que le reſſouvenir ſeul lui procuroit encore une jouiſſance d'ame au-deſſus de toutes celles que l'on doit aux ſens ; il ne manquoit pas de rendre une viſite annuelle au fermier & à ſon épouſe, & il diſoit, de retour dans ſes ſociétés, avec cet épanouiſſement du cœur, l'expreſſion du pur ſentiment : — Je ſuis bien content ! Je vient de voir mes bons amis.

Digitized by Google

JEAN VAUGÉ.

Le nom de l'homme sensible, de l'homme vertueux, n'a-t-il pas des droits à l'immortalité comme tant de noms que le peu de philosophie des historiens (nous le redirons toujours) s'est attachée à rendre célebres, & qu'ils auroient dû plutôt ensevelir dans l'obscurité la plus profonde ? *Jean Vaugé* ne mérite-t-il point d'être connu, tandis que, tous les jours, on fait à l'envie revivre la mémoire d'un être vicieux, criminel, qu'on perpétue le souvenir d'un scélérat, d'un brigand, d'un farouche destructeur de ses semblables ?

Cet homme que nous nous proposons de citer comme un *modele de reconnoissance*, n'a eu d'autre berceau que l'Hôpital de Dijon : jamais il n'a goûté la douceur de se voir sourire par un pere, une mere, de recueillir leurs caresses. Un tel malheur, qui se fait sentir au premier moment qu'on entre dans la vie, devoit jetter dans une ame

Digitized by Google

naiſſante, le froid de l'égoïſme. Jean Vaugé n'en fut que plus porté à ouvrir ſon cœur à cette précieuſe ſenſibilité, le vrai caractere de la créature humaine, & qui la diſtingue des autres êtres; il eut le bonheur de trouver une mere. La nommée *Antoinette Pyot*, veuve de *Pierre Sivers*, payſanne, demeurant à *Chevanay*, petit village de la Bourgogne, retira de l'hôpital ce malheureux enfant que la nature ſembloit avoir rejetté, le nourrit, l'éleva, en un mot, lui fit oublier que ſes parents l'avoient abandonné : auſſi Vaugé prit-il en faveur d'Antoinette, les ſentiments du fils le plus tendre & le plus reconnoiſſant. A douze ans, il fut mis en ſervice (1) : ſéparé de ſa bienfaitrice, il ne perdit rien de cet attachement qui, à la honte de l'humanité, eſt ſi peu durable; au contraire, il ne fit qu'augmenter. Vaugé ſe voit-il dans les mains quelqu'argent, le produit de ſes gages, il cou-

(1) *A douze ans, il fut mis en ſervice.* On a mis dans un journal, *au ſervice* : cette derniere acception du mot ſervice eſt conſacrée *au ſervice militaire.*

Digitized by Google

roit vîte le porter à la pauvre Antoinette Pyot : — Tenez, maman, car vous ſerez toujours ma mere, ma bonne mere ; (& en l'embraſſant) prenez ; je ſuis fâchée de ne vous donner que cela ; mais c'eſt tout, tout ce que je poſſede. Dans quelques jours, vous en aurez encore autant. (La bonne femme ne vouloit point accepter.) Quoi ! ma mere, vous me cauſeriez ce chagrin ! vous me refuſeriez ! (& des larmes venoient auſſi-tôt ſur les bords de la paupiere du digne jeune homme.) Elle recevoit donc ſes marques de reconnoiſſance, plutôt encore pour ne pas l'affliger, que pour céder à la néceſſité preſſante où elle ſe trouvoit.

Vaugé donnoit donc tout ce qu'il pouvoit gagner, à la payſanne, & chaque fois qu'il revenoit de lui porter ſon argent, il a avoué qu'il goûtoit un plaiſir inexprimable. Quelqu'un lui dit un jour : — Mais, Jean, que fais-tu du peu dont tu diſpoſes ? tu parois manquer de tout ? — Oh ! Monſieur, je ſuis le plus heureux des hommes ! je ſoulage ma bienfaitrice, ma mere ; & il racontoit, en pleurant, ſon hiſtoire.

La

Digitized by Google

La bonne femme, âgée de ſoixante & quinze ans, vient à tomber malade : Vaugé avoit demandé à ſes maîtres, la permiſſion de découcher, & toutes les nuits, il alloit, quoiqu'il y eût près de trois lieues de chemin, auprès d'Antoinette, & il revenoit, le matin, faire ſon ſervice. Le vieille payſanne ne manquoit de rien : le jeune homme avoit même pouſſé l'attention juſqu'à prier ſes voiſins de ne lui rien refuſer, avec la promeſſe de les rembourſer, promeſſe qu'en effet il a remplie.

Cette femme ſe ſentant plus mal, voulut gratifier Vaugé de deux petits quartiers de terre qu'elle poſſédoit : il ſe défendit d'accepter ſes bienfaits ; il la pria de laiſſer à ſes enfants cet héritage. Ce ſont vos enfants, (lui diſoit-il) : vous m'avez fait connoître combien une mere doit être chere à ſes enfants ! & vous les affligeriez.

Enfin, Antoinette Pyot meurt ; Vaugé aſſiſte à ſes funérailles, déploye tous les ſentiments de la *piété filiale*. — Je l'ai perdue ! (s'écrioit-il) je l'ai perdue ! je ne pourrai plus lui témoigner ma reconnoiſſance, ma tendreſſe ! j'ai perdu ma bonne mere ! Hélas ! quel

Digitized by Google

plaisir j'aurois goûté, si, à force de soins & de preuves d'amour, j'eusse pu la conserver! Le Curé de Chevanay est attendri jusqu'aux larmes, ainsi que ses Paroissiens; il saisit cette occasion de réveiller dans leurs cœurs le sentiment que les enfants doivent à leurs parents : — » Le voilà, mes » freres (1), (montrant Vaugé,) le vrai » modele de la piété filiale, qui fait » honte à ces enfants dénaturés qu'on » voit non-seulement refuser à leurs » peres & meres les secours qu'ils leur » doivent, mais le plus souvent mê» me, les traiter avec la derniere in» humanité ".

Ce fut le jeune homme qui fit les frais du convoi; les enfants de la paysanne, instruits de ses procédés généreux à leur égard, le presserent d'accepter un vieux coffre qui avoit appartenu à leur mere. — Pour cela, (dit Vaugé, en prenant le coffre, & le mouillant de ses larmes,) » je le

(1) *Le voilà, mes freres.* On a conservé les propres paroles du Pasteur. Ce fait si intéressant est emprunté du *Journal de Bourgogne.*

Digitized by Google

» reçois avec une grande ſatisfaction ; » j'aurai toujours ſous les yeux quelque choſe qui me rappellera ma » chere bienfaitrice ! je ne l'oublierai jamais : elle revivra toujours » là-dedans, (poſant la main ſur ſon » cœur,) & je vous ſuis infiniment » obligé d'un préſent qui m'eſt ſi » cher !

M. le Curé de Chevanay informa les adminiſtrateurs de l'hôpital, de tout ce qui concernoit la reconnoiſſance du jeune homme. Ils le manderent ; on arrêta d'abord qu'on lui donneroit pour marque de conſidération, *deux cents francs, lors de ſon établiſſement ;* enſuite on le fit entrer au bureau : on loua beaucoup ſa conduite, & on lui annonça ſa récompenſe. » Meſſieurs, (dit Vaugé, avec cette ſimplicité, cette ingénuité, la parure & l'expreſſion de la vertu :) » vous » êtes bien honnêtes ; je ne mérite » aucunement vos bontés ; je n'ai fait » que mon devoir ; & je vous l'avouerai, j'ai été payé au centuple » de mon action, par le plaiſir qu'elle » m'a cauſé ".

Digitized by Google

LE DIGNE LOYER
DE LA VERTU,
OU
L'ART DE RÉCOMPENSER.

Il y a long-temps qu'on a dit que *tout avoit son art*, jusqu'à la vertu, jusqu'à la bienfaisance, & le talent d'exercer cette derniere, doit être principalement *la science des Rois.* Louis XIV la connoissoit, & la pratiquoit en digne Souverain, lorsque ses libéralités alloient, en quelque sorte, chercher le mérite étranger, surpris de se voir découvert & récompensé par ce modele des *grands Monarques.* Il paroît que l'Empereur aujourd'hui régnant, cherche à briller de cet éclat véritable que Louis XIV sut si adroitement mêler à sa splendeur éblouissante, & qui sans doute survivra à ce faste de gloire dont l'avoient couronné des succès achetés au prix du sang de ses ennemis, &

Digitized by Google

ſouvent de celui de ſes propres ſujets. Un ouragan s'éleve (1) ſur les plai-

(1) *Un ouragan s'éleve.* On l'avoue avec plaiſir : on eſt redevable de ce fait, dont l'humanité & la ſouveraineté doivent également retirer tant d'honneur, aux papiers publics. La lettre du Prince de Kaunitz, que nous allons rapporter, étoit accompagnée d'une autre du Gouvernement que nous remettons auſſi ſous les yeux, & l'une & l'autre ont été adreſſées à Don Joſeph Bonazzi. Voici celle du Gouvernement : » Quelque deſir que » vous ayez, Monſieur, de tenir votre nom » caché, il eſt parvenu à la connoiſſance du » Gouvernement, qui a cru devoir rendre » compte à la Cour, des ſoins généreux que » vous avez pris de faire répandre des diſ- » tributions abondantes de grains, de farine » & d'argent aux infortunés habitants des » diſtricts & des prétures de *Bermide*, de » *Revers*, &c. &c. qui ont ſouffert de » l'ouragan du 9 Août dernier. Ce double » trait de bienfaiſance & de modeſtie vous » a bien mérité de la part de vos concitoyens, » les noms d'*ami des hommes* & de *pere des* » *pauvres* : mais ce qui met le comble à votre » gloire, c'eſt la munificence de *S. M. I.* » à votre égard, & le témoignage éclatant » qu'elle vous fait donner de ſa ſouveraine » ſatisfaction, par le don précieux d'une » chaîne d'or, & d'une médaille ornée de » ſon auguſte effigie, leſquelles vous ſeront

Digitized by Google

nes de la Province de Mantoue, y porte la déſolation; les habitants errent dans les campagnes, réduits aux plus cruelles extrêmités, pleurant ſur les débris de leurs maiſons, ſur leurs champs ravagés, prêts à ſuccomber au beſoin : une main inviſible, comme auroit été celle d'un Dieu même, s'étend ſur ces infortunés, détourne loin d'eux la miſere, pourvoit à leur ſubſiſtance, les rappelle ſous leurs toîts relevés; leur reconnoiſſance brûle d'éclater, & ne ſauroit ſe ſatisfaire : un nuage impénétrable leur cache leur bienfaiteur : ils mettent ce myſtere de généroſité aux nombre des maux qui les ont frappés : — » Quoi ! » nous ne pourrons tomber aux pieds » de cette fidelle image de la Divinité, » les arroſer de nos larmes reconnoiſ-

---

» remiſes en public par les mains de M. le » Préſident Marquis *Zanelli*, auquel le Gou» vernement les fait paſſer aujourd'hui à cet » effet. Vous recevrez, en même-temps, » Monſieur, des remerciments publics de la » part de la Congrégation *del patrimonio*, » par une lettre qui vous ſera remiſe, &c. » &c. &c. "

Digitized by Google

» ſantes! Il ſe dérobe à des hommages
» ſi mérités, à notre vénération"!...
Une lettre du Prince de Kaunitz, au nom de ſon maître, concernant *Don Joſeph Bonazzi*, & par ordre exprès du Souverain, eſt rendue publique : elle étoit adreſſée au Gouverneur, & conçue en ces termes : » De juſtes éloges
» de la part de *S. M. I.* vont, malgré
» tous les efforts du bienfaiteur, dé-
» celer *Don Joſeph Bonazzi*, qui a
» mérité les noms d'*ami des hommes*,
» *& de pere des pauvres* ; il déſiroit de
» reſter inconnu : ſon maître a jugé
» convenable qu'il reçût un témoigna-
» ge public de ſon approbation, ſoit
» comme une récompenſe légitime de
» ſon humanité généreuſe envers ſes
» concitoyens malheureux, ſoit pour
» ſervir d'aiguillon à la bienfaiſance,
» & l'exciter à des actions ſembla-
» bles, dignes de toute l'attention pa-
» ternelle du Monarque. Auſſi les in-
» tentions de *S. M. I.* ſont que le Gou-
» vernement faſſe connoître à Don
» Joſeph Bonazzi combien elle eſt ſa-
» tisfaite de ſa conduite, & que ce
» citoyen bienfaiſant reçoive égale-
» ment des remerciments de la Con-

Digitized by Google

» gréation *del patrimonio de Mantoue.*
» *S. M.* a jugé encore à propos de lui
» faire remettre de ſa part une mé-
» daille d'or, ornée de ſon effigie im-
» périale, qui puiſſe reſter comme un
» monument dans la famille de Don
» Bonazzi. M. le Préſident de Juſtice
» voudra bien ſe charger de lui donner
» la médaille, & de lui paſſer au col
» la chaîne d'or qui l'accompagne,
» avec quelque ſolemnité publique,
» afin que la généreuſe action de cet
» exemple des hommes, ſoit conſa-
» crée, en quelque ſorte, à la poſté-
» rité, & qu'elle ſoit inſtruite en mê-
» me-temps de l'attention de S. M. I. à
» le récompenſer".

C'eſt ainſi que les Souverains ſavent reconnoître l'aſcendant de la vertu, & c'eſt par des actes ſemblables qu'ils ſont aſſurés de recueillir une gloire immortelle.

Digitized by Google

LE

BERGER GÉNÉREUX (1).

NOUS avons déja obſervé que les vertus, la généroſité, la grandeur d'ame, l'héroïſme le plus ſublime n'avoient pas beſoin de l'éclat de la naiſſance & des grandeurs pour ſe montrer dans toute leur ſplendeur réelle.

Andronic le jeune eſt prêt à lever l'étendard de la guerre contre ſon aïeul Andronic II, qui occupoit le trône de Conſtantinople; déja même le premier menaçoit d'aſſiéger pluſieurs villes: leurs habitants, qui ne demandoient pas mieux que de ſe concilier les bonnes graces du Prince, lui envoyent, chargé de chaînes, Paléologue qui d'a-

(1) *Le berger généreux.* Ce trait eſt emprunté de l'intéreſſante continuation de *l'Hiſtoire du Bas-Empire*, par M. l'Abbé *Ameilhon*, Ouvrage qui aſſurément n'eſt pas inférieur à celui du premier Auteur.

Digitized by Google

bord son ardent partisan, l'avoit ensuite trahi & abandonné par la plus noire des perfidies; il est donc amené au Prince (qui s'étoit fait déclarer Empereur) sous la garde d'un certain *Syrpane*, dont le prisonnier devoit attendre la vengeance la plus terrible. Syrpane n'étoit qu'un simple conducteur de troupeaux : cet homme, Dace de nation, s'étoit signalé par son zele pour le service du jeune Andronic; ce qui lui avoit attiré toute la haine & la fureur de Paléologue : ce monstre de férocité ne s'étoit pas contenté d'enlever à ce malheureux berger le peu qu'il possédoit; il avoit arraché de son sein sa femme, ses enfants, l'avoit livré à des bourreaux pour le frapper de coups. Syrpane, résistant à toutes ces atrocités, est marqué d'un fer chaud à la joue, a les dents brisées dans les tortures, est jetté dans un sombre cachot pour y périr consumé de besoin, & a le bonheur de se sauver. C'est cet intéressant objet de la barbarie d'un scélérat, qui en est le maître, qui le tient captif, & est chargé de le présenter au jeune Souverain. S'attendroit-on aux procédés

Digitized by Google

du berger ? Tout lui annonce qu'il va être vengé d'une façon éclatante, que Paléologue ſera puni rigoureuſement : il ſe précipite aux pieds d'Andronic : — Seigneur : ô vous que j'aime à reconnoître pour mon Empereur, vous pour qui j'ai enduré les tourments, la privation de ma pauvre famille, pour qui j'ai été au moment de mourir, pourrois-je eſpérer de votre Majeſté quelques prix de tant de ſouffrances auſſi cruelles ? — Parlez, Syrpane, je ferai charmé de vous donner des témoignages de ma reconnoiſſance ; des ſujets tels que vous ne ſauroient être aſſez récompenſés. — Eh bien ! Seigneur (en ſe proſternant encore plus bas devant Andronic, & lui baiſant les pieds) (1) j'oſe vous demander la grace de Paléologue : je l'implore au nom de votre généroſité. Tout le monde reſte frappé d'admiration. Andronic s'écrie : — » Syrpane, ſi vous qui êtes » né parmi les barbares & dans un rang

(1) *Et lui baiſant les pieds.* On baiſoit les pieds aux Empereurs d'Orient, cérémonial qui s'eſt conſervé à l'égard des Pontifes Romains.

Digitized by Google

» obſcur, avez cependant l'ame grande au point de vouloir rendre le » bien pour le mal, comment un Empereur refuſeroit-il de pardonner » une légere offenſe comparée à tous » les mauvais traitements que vous a » fait eſſuyer l'inhumain Paléologue ? » Je lui fais donc grace à votre priere.... Syrpane, ma généroſité ſera » toujours au-deſſous de la vôtre".

Qui admirerons-nous le plus de l'Empereur ou du berger ?

Si l'hiſtoire nous offroit plus fréquemment de ſemblables traits, qu'elle ſeroit intéreſſante & inſtructive ! Mais pour ce rare exemple de généroſité, elle nous en préſente une infinité de vengeances les plus atroces & les plus révoltantes.

Fin de la ſixieme Partie & du Tome troiſieme.

Digitized by Google

TABLE.

DU TOME TROISIEME.

CINQUIME PARTIE.

L'Héroïne du jour. Page 3
Bonneserre. 7
Lettre à l'Auteur des Délassements, &c. ou Réclamation contre un des actes d'égoïsme le plus ordinaire & le plus révoltant, &c. 15
Belfort, ou l'Aveugle qui recouvre la vue. 21
L'Héroïsme paternel. 31
Le Fils. 43
Les Rivales magnanimes. 58
L'Esprit du vrai Négociant. 94
L'Indiscrétion. 99
La Discrétion, Lettre à l'Auteur des Délassements, &c. 121
Sémane, ou la Médisance. 134
Sacrifice du nécessaire, ou la vraie Bienfaisance. 151
La Jalousie corrigée. 159
Le digne Instituteur. 174

Digitized by Google

SIXIEME PARTIE.

Métamorphoses instructives, ou Fragment d'un Chapitre de l'Histoire de la Société. 183
Lettre à l'Auteur des Délassements. 196
Les Mariages. Le Mariage par intérêt. 202
Le Mariage par inclination. 227
Le Mariage raisonnable.. 240
Lettre d'un Homme à l'Auteur des Délassements. 254
Le Modele, ou la Femme qui plaira à tout le monde. 272
La Prévention. 285
La Piété filiale. 306
Le Dénouement imprévu. 315
Lettre d'un François à l'Auteur des Délassements. 326
L'Evénement inattendu. 331
Jean Vaugé. 346
Le digne Loyer de la Vertu, ou l'Art de récompenser. 352
Le Berger généreux. 357

Digitized by Google

Digitized by Google

920241

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google